

la loge



PRESS 2012-2018

Media coverage

Since its start La Loge has benefited from strong national and international media coverage.

Featured articles and reviews (selection) :

General

- FM Brussel – 12 September 2012, La Loge
- La Libre Belgique – 13 Septembre 2012, La Loge de l'art
- H ART – 27.09.2012, Tempel voor de kunst : Nieuw Brussels kunstcentrum opent in voormalige logetempel
- De Witte Raaf – 159/September – Oktober 2012, La Loge. Nieuwe Brusselse ruimte hedendaagse kunst
- Artenews –Février 2013, Anne-Claire-Schmitz, Un catalyseur qui dynamise La Loge
- Le Figaro – 17 Avril 2013, 10 raisons d'aller à Bruxelles
- BAG Brussels Art Guide – April 2013, 10 personalities from the belgian art scene talk about their tips and vision of the scene – portrait of Anne-Claire Schmitz
- NY Times, Tmagazine – 23 April 2014, Itinerary : an artist's view of Brussels
- 02 Revue d'art contemporain – n° 69, printemps 2014, focus Bruxelles
- The New York Times – 17 July 2015, Brussel Making A Strong Bid for Art
- Zérodeux – 2016, focus on Brussels
- Agenda.Brussels – 2017, focus on La Loge

Exhibition Reviews:

- H ART – 27.09.2012, Pa(r)kweg Utopia – Parque do Flamengo van Sophie Nys
- LE FIGARO Madame – 15 novembre 2012
- Kaleidoscope – 11 December 2012, STOP BY La Loge, Brussels
- La Libre Belgique – Libre Culture – 19 décembre 2012, Une dynamique relationnelle sans fin
- This is tomorrow – contemporary art magazine – 8 January 2013, Roe Ethridge & Zin Taylor : The Ceremony and the Spirit
- Contemporary Art Daily – 11 January 2013, Roe Ethridge, Zin Taylor at La Loge
- Mousse Magazine – April 2013, Six Possibilities for a Sculpture at La Loge, Brussels
- H art – 16 May 2013, Six Possibilities for a Sculpture in La Loge, Brussel, door Christine Vuegen.
- Metropolis M – 17 May 2013, Six Possibilities for a Sculpture by Maaïke Lauwaert.
- Artenews – Mai 2013, La Sculpture en toute intimité à La Loge.
- L'Art Même – 2e/3E trimestres 2013 n°59, Galatée est Revenue

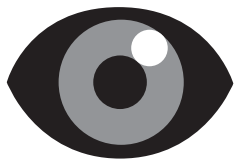
- Contemporary Art Daily – 26 June 2013, Six Possibilities for a Sculpture at La Loge
- Contemporary Art Daily – 15 August 2013, 'Roe Ethridge & Zin Taylor at La Loge', als deel van August Review , the annual look back at this season's key exhibitions
- The Word Magazine– 27 August 2013, 20 of the best spaces for emerging art in Belgium today, by Sarah Schug
- La Libre Belgique – semaine du 18 au 24 décembre 2013, Plastique cinématographique par Claude Lorent
- H art – #120 19.12.2013, Les paysages de Peter Hutton à La Loge, Bruxelles – Atmosphères intemporelles par Colette Dubois
- Nuage/soleil – 2 Janvier 2014, Peter Hutton par Michel Reuss
- Droste Effect – 7 January 2014, The Portrait Room. Portrait #6 : Peter Hutton by Michela Alessandrini
- Mousse Magazine – 9 January 2014, Peter Hutton 'Figures, Landscapes & Time' at La Loge, Brussels
- Agenda – week 10-16 January 2014, Poëtische Landschapsfilmer door Sam Steverlynckx
- Contemporary Art Daily – 13 January 2014, Peter Hutton at La Loge
- Inferno – 14 janvier 2014, Peter Hutton 'Figures, Landscapes & Time' : sept films à La Loge, Bruxelles.
- Le Monde blogs, Amateur d'art 'par lunettes rouges' – 27 janvier 2014, Les poèmes visuels intemporels de Peter Hutton par Lunettes Rouges
- Art New Zealand – number 149/autumn 2014, Belgium Rocks, Kate Newby's Residence in Brussels by Dan Munn
- Frieze – 13/02/2014, In focus : Kate Newby – The art of tiny revelations by Jennifer Kabat
- H Art – mars 2014, De la nécessité de 'voir' son corps
- Agenda – Brussel deze week – avril 2014, Brussels Art Attack
- Art Forum – Critic's Picks – avril 2014, Brussels, Emily Wardill
- La Libre Culture – Mai 2014, Perte corporelle de soi
- De Witte Raaf – Juillet/August 2014, Emily Wardill in La Loge
- Artsy – septembre 2014, Brussels Art Days in One (very busy) day
- See you there – septembre 2014, Last Days to see : Shana Moulton at La Loge
- Ohdude-magazine – octobre 2014, Creams don't scream
- Utopia Parkway – novembre 2014, Office supplies or odd artist's studio ? Beutler turns La Loge into 'Haus Beutler'
- Contemporary Art Daily – décembre 2014, Michael Beutler at La Loge
- La Libre Culture – décembre 2014, Un envahissement sculptural et architectural total
- Spike Art – 8 May 2015, 5 shows on our Radar, Die Kuratorin Elodie Evers empfiehlt Ausstellungen im Rheinland und Umgebung, par Elodie Evers
- H Art – 4 Juin 2015, Toongedicht in 3D, par Christine Vuegen

- Metropolis M – Juin 2015, Gareth Moore, Shoppen Zonder Geld En Leven Om Te Werken, door Ive Stevenheydens
- Springerin – Heft 3, Sommer 2015, Gareth Moore, A Burning Bag as a Smoke-Grey Lotus, by Claire Power
- Mousse Magazine – September 2015, Arvo Leo "Fish Plane, Heart Clock" at La Loge, Brussels
- Zérodeux – September 2015, Arvo Leo "Fish Plane, Heart Clock", by Camille Azais
- ATP Diary – May 2016, Tales of Exhaustion, Danilo Correale a Bruxelles, by Giulia Morucchio
- Sike – May 2016, Tales of Exhaustion, by Pieter Vermeulen
- Art Agenda, 06/04/2016, Pastoral Myths
- BRUZZ, 03/05/2016, Pastoral Myths, Arcadia Revisited, by Sam Steverlynck
- IK KIJK KUNST- 22/04/2016, "Pastoral Myths. Een knappe groepstentoonstelling van La Loge" by Marie-Gabrielle Verbergt
- Vulture – April 2016, The Art World in Brussels, a Month After the Attacks, by Sarah Trigg
- Artistika – 23/09/2016, Le Réduit de Sven Augustijnen
- Doppiozero – 12/11/2016, Sven Augustijnen, Le Réduit, by Maria Elena Minuto
- Metropolis M – 09/11/2016, Sven Augustijnen, Le Réduit by Axel de Marteau
- Mousse – 01/11/2016, Sven Augustijnen "Le Réduit" at La Loge•
- Eurostar Magazine, february 2017, NATHALIE DU PASQUIER:
FROM SOME PAINTINGS
- La Libre – 11/06/2017, Une rigueur ordonnée signée Nathalie Du Pasquier, by CLAUDE LORENT
- Bruzz – 13/02/2018, Andreas Angelidakis, de verbouwmeester La Loge
- Arshake – 14/02/2018, "Andreas Angelidakis. I used to build my feelings, now I watch them leave"
- GLOW, 22/02/2018, Andreas Angelidakis. I used to build my feelings, now I watch them leave, by Evi Kallini
- Nero Magazine, 15/02/2018, Andreas Angelidakis. I used to build my feelings, now I watch them leave, by Nero Magazine

la loge

FM Brussel





■ Art contemporain | Nouveau lieu

La Loge de l'art



GHEISLAIR/ANAB / WHITE PROJECT

Le lieu fut jusqu'ici le musée des Archives d'architecture moderne.

► Ouverture d'un centre d'art privé dans l'ancien temple "La Loge".

Pour avoir accueilli un temps le musée des Archives d'Architecture moderne et quelques manifestations publiques liées aux activités de cette institution, le lieu, une bâtisse moderniste construite en 1934-1935 par les architectes Bodson et Van Hooveld aux fins d'une loge de l'obédience maçonnique mixte Le Droit humain, est déjà connu du monde culturel et artistique. Récemment rénové, rafraîchi et réhabilité de manière à retrouver les espaces architecturaux d'origine, il se dote d'une nouvelle vocation à l'initiative de son propriétaire, l'architecte belge Philippe Rotthier qui vit à l'étranger depuis de très longues années. Ce qui ne l'empêche nullement, avec l'aide d'un nouveau conseil d'administration, de se lancer dans un nou-

veau projet, apparenté mais avec ses spécificités, à un centre d'art privé.

L'endroit, architecturalement assez singulier de tendance moderniste, dispose d'environ 300 m², dont une grande salle, et conserve son caractère originel. On n'est ni dans le white cube, ni dans la galerie ou la maison privée, c'est un lieu qui sans s'imposer trop fortement dégage une ambiance cultivée destinée à soutenir un programme d'activités dont les questionnements portent sur l'art, l'architecture et le design dans un esprit ouvert. La direction de l'établissement, pour son organisation et la programmation artistique, a été confiée à Anne-Claire Schmitz, une jeune Bruxelloise issue de La Cambre et de l'université de Maastricht qui a, jusqu'à présent, multiplié les collaborations principalement en galeries et centres d'art, à Anvers (Micheline Szwajcer), aux États-Unis, à Rotterdam (Witte de With), à Oslo, au Wiels. Elle dispose donc d'une solide expérience pour mettre sur pied un programme qui, la première saison, se base sur quatre événements qui ne se focalisent



AMPERSAND HOUSE 2012

Dans la Ampersand House, maison de maître blanchie, quelques œuvres de l'exposition, outre le mobilier, un dessin de Paulo Klimachauska et une robe de Ronaldo Fraga.

pas exclusivement sur la notion d'exposition mais incluent un large espace de réflexion, des zones de discussion voire de théorisation. Elle souhaite initier des projets évolutifs ponctués d'événements impliquant diverses disciplines et points de vue. Pour l'avenir elle organisera une manifestation notamment avec Roe Ethridge (Novembre), puis un symposium, enfin développera un projet autour du Fonds Akarova.

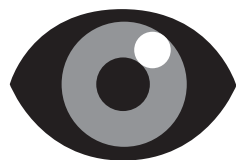
Pour l'inauguration, elle a invité Sophie Nys (Anvers 1974 - Vit à Bruxelles) à présenter un film récent, inédit en Belgique, réalisé en janvier 2012 à Rio de Janeiro. Cette production vidéo, projetée sur très grand écran, avec une image de belle qualité, est une promenade magnifique, en boucle, dans le parc de Flamengo (Parque do Flamengo) qui sur sept kilomètres longe la côte entre ville ancienne et le bord de mer. Un parc artificiel, conçu et réalisé entre 1954 et 1959 par l'architecte paysagiste, artiste et botaniste, Roberto Burle Marx. La nature y est cadrée, implantée comme une ur-

banisation dans laquelle est d'ailleurs inscrite le musée des Beaux-Arts et en frontière, le serpent routier qui suit une certaine sinuosité sensorielle assez caractéristique de l'esprit local.

Autour de cette réalisation soutenue par une bande son originale du compositeur Arto Lindsay, qui s'est inspiré autant de la liste des plantes tropicales du site que des images, Sophie Nys a développé un projet basé sur la botanique en liaison avec le Jardin botanique de Meise qui détient une importante section de plantes tropicales brésiliennes. Elle en a tiré des photographies de graines, sorte de répertoire formel et expose également outre une vidéo sur les tortues de la maison de verre de Lina Bo Bardi, des herbiers anciens. Quatre événements ponctuels repris sur le site émailleront aussi l'exposition.

Claude Lorent

→ Sophie Nys. *Parque do Flamengo*. La Loge, 86, rue de l'Ermitage. Jusqu'au 3 novembre. ouvert du jeudi au samedi de 12h à 19h. www.la-loge.be



27.09.2012 H ART

Nieuw Brussels kunstcentrum opent in voormalige logetempel

TEMPEL VOOR DE KUNST

La Loge is een nieuwe privé, non-profit kunstinstelling in Elsene. Het centrum wil vier à vijf tentoonstellingen brengen per jaar. Daarnaast vinden telkens evenementen plaats die de aangehaalde thematiek verder uitdiepen via verschillende disciplines. Sophie Nys bijt de spits af met haar nieuwe video 'Parque do Flamengo'.

Sam STEVERLYNCK

Brussel blijft zijn aantrekkingskracht op gebied van hedendaagse kunst vergroten. Niet zo lang geleden openden nog een aantal buitenlandse galeries een bijhuis, zoals C L E A R I N G uit Brooklyn of Foire Gallery uit Shanghai. En met La Loge beschikt de hoofdstad nu ook over een nieuwe non-profit ruimte. La Loge is een privé initiatief dat werd gefinancierd door de stichting van Philippe Rotthier, een van de medesprekers van de Fondation pour l'Architecture en les Archives d'Architecture. La Loge is, zoals de naam aangeeft, ondergebracht in een voormalige vrijmetselaarsstempel. De architect Fernand Bodson ontwierp het gebouw in 1934-35 voor de broeders van Le Droit Humain. Zij gebruikten de tempel tot 1976. In 1984 werd het gebouw opgekocht door de Franse Gemeenschap en de Archives d'Architecture Moderne. De tempel was consultatiezaal en archiefruimte en werd soms ook gebruikt voor tentoonstellingen. Daar kwam door wanbeheer een einde aan. Rotthier besloot er een nieuwe kunststichting onder te brengen.

Anne-Claire Schmitz ('1981), voordien euratrice bij Witte de With in Rotterdam, werd aangesteld als directrice. "Ik zie La Loge als een scenario waarin dingen kunnen evolueren," zegt ze. "We willen vier à vijf projecten organiseren per jaar. De vraagstukken die inherent zijn bij elk project worden opengetrokken en krijgen een discussie of theoretische invulling. Dat gebeurt door evenementen en specifieke momenten in de vorm van lezingen, performances of bijdragen van specialisten rond de problematiek van de tentoonstelling. We streven naar openheid en naar verschillende perspectieven en disciplines rond een bepaald onderwerp."

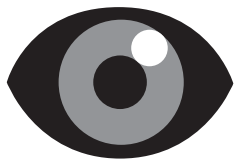
Sophie Nys is er als eerste kunstenaar te gast. Haar nieuwe film 'Parque do Flamengo' wordt geprojecteerd in de monumentale tempelzaal. Het is een film van 45 minuten over het park dat Roberto Burle Marx ontwierp in Rio de Janeiro. Meer over de film in een bijdrage hiernaast. In de kelder verdieping zijn een aantal fotogrammen te zien van planten die zijn gereduceerd tot een spel met vorm. Een video toont de tuin van een ander Braziliaans boegbeeld, de architect Antonio Lino. De schildpadden die er voortkruipen sym-

bolliseren de trage gang van de geschiedenis. Het werk van Nys, dat zowel over architectuur als plantkunde gaat, wordt opengetrokken naar een gevarieerd programma. Schmitz: "Zo vindt er een lezing plaats van de architect Kersten Geers. De curator/theoreticus Pablo Leon de la Barra geeft dan weer een workshop over tropische tuinen. Arto Lindsay, die de soundtrack van de film heeft gecomponeerd, gaat hier optreden. We hebben ten slotte ook nog een historicus en onderzoeker van de Nationale Plantentuin van België uitgenodigd. Hij geeft een lezing rond de geschiedenis van het verzamelen van planten en herbaria." Het volgende project wordt een unieke samenwerking tussen Roe Ethridge en Zin Taylor. Maar daar kan Schmitz op dit stadium nog niet veel over kwijt. Daarna volgen een symposium en een project rond het archief van de avant-garde danseres, choreografe en kostuumontwerper Alcarova.

Bij La Loge gaat het dus niet alleen om het toonmoment, maar ook om de discursieve omkadering. Schmitz: "Ik vond het bij mijn eerdere ervaringen spijtig dat de energie zich altijd richt op de opening. Het lijkt wel of het nadien allemaal voorbij is. La Loge is niet alleen een plek om kunst te tonen, maar ook om te produceren, na te denken en discussiëren. Voor mij was het dan ook belangrijk dat er productiemiddelen zouden zijn voor de kunstenaars. We gaan niet zozeer bestaand werk tonen, maar samen met de kunstenaar nieuwe projecten ontwikkelen. De film van Sophie was er al, maar met Ethridge gaan we iets volledig nieuw doen."

La Loge beschikt niet alleen over een klein team – Schmitz en een stagiaire/ assistente – maar ook over een beperkte oppervlakte. Die menselijk schaal ligt Schmitz wel. "Ik vind het een troef. Zo kunnen we vrij direct communiceren met zowel de kunstenaars als het publiek." En op welk soort publiek wordt gemikt? "De programmering is redelijk gespecialiseerd. La Loge zal nooit een grote instelling worden waar families massaal naartoe trekken op zondagmiddag. Maar ik hoop dat het ook mensen zal aanspreken uit andere domeinen, zoals de design- en architectuurwereld."

Sophie Nys, 'Parque do Flamengo' tot 3 november in La Loge, Kunststraat 84, Brussel. Open deuren van 12-18u, www.laloge.be



De Witte Raaf – 159 / september – oktober 2012

Ondertussen 3

teit. Daarnaast wordt ingegaan op de maakbaarheid van de stad en *city branding*. De manifestatie loopt dankzij samenwerking met de partners Netwerk en BePart ook in de Belgische steden Aalst en Waregem. (www.facade2012.nl, www.netwerk-art.be)

Rijksakademie van beeldende kunsten en De Ateliers gaan fuseren. De Rijksakademie van beeldende kunsten en De Ateliers, twee postacademische instellingen voor beeldende kunst, hebben op 16 juli een samenwerkingsplan ingediend bij het Ministerie van OCW. Bedoeling is om het beste van beide instellingen te verenigen in één nieuw topinstituut dat plaats zal bieden aan 60 kunstenaars. De twee huidige locaties aan de Sarphatistraat en de Stadhouderskade in Amsterdam worden behouden. In het samenwerkingsplan wordt meteen ook aangedrongen op een uitgebreide structurele basisfinanciering door de overheid. Het is niet verantwoord om het nieuwe topinstituut voor talentontwikkeling geheel aan de markt over te laten, zo luidt het. (www.rijksakademie.nl en www.de-ateliers.nl)

LUCA. 150 jaar Sint-Lucas. In 1862 startte Sint-Lucas in Gent met tekenlessen om jongens en mannen uit de arbeidersklasse in hun vrije tijd een doel en bijkomende vorming te geven. Dit werd het begin van een nationale beweging die de pedagogie van het kunstonderwijs wezenlijk heeft veranderd. Tegen het einde van de 19de eeuw waren er Sint-Lucascholen in acht steden in België, één in Frankrijk (Rijsel). Sint-Lucas viert die verjaardag met een reeks publieke en niet-publieke activiteiten omtrent toekomstperspectieven in het kunst- en architectuuronderwijs. Een tijdelijk paviljoen, ontworpen door studenten Architectuur onder leiding van architect Jan De Vylder, wordt de belichaming van het nieuwe onderwijs dat de Sint-Lucascholen nastreven. De festiviteiten worden afgesloten op 18 oktober met de lancering van LUCA, de nieuwe naam voor de Hogeschool voor Wetenschap & Kunst. LUCA verenigt Sint-Lucas Architectuur en Beeldende Kunst, het Lemmens-instituut, Naraï en Sint-Lukas Brussel. LUCA is de enige hogeschool in Vlaanderen die zich specialiseert in kunst- en architectuur. LUCA heeft de ambitie om uit te groeien tot een internationaal gerenommeerde instelling van academisch en professioneel kunst- en architectuuronderwijs. (www.150jaar.be)

Mondriaan Fonds garandeert substantieel deel beurzen voor postacademische instellingen. Het Mondriaan Fonds zal de komende twee jaar voor de postacademische instellingen Rijksakademie en Ateliers, Jan van Eyck Academie en het Europees Keramisch Werkcentrum een minimaal aantal beurzen garanderen waarmee artsen

dieping kunnen inkopen. Daarmee wil het Fonds de drastische gevolgen van de overheidsbezuinigingen voor de postacademische opleidingen compenseren. Beeldend kunstenaars kunnen vanaf 2013 een aanvraag indienen voor deze gewaarborgde plekken. De selectie gebeurt door het Mondriaan Fonds en de betrokken instelling. Na 2014 zal het aantal gegarandeerde plaatsen bij de postacademische instellingen worden verminderd. Naast de gewaarborgde plekken reserveert het Mondriaan Fonds een vijfde van het budget voor beurzen praktijkverdieping voor kunstenaars die een opleiding in het buitenland verkiezen of een andere vorm van praktijkverdieping die overtuigend aansluit bij hun praktijk. (www.mondriaanfonds.nl)

Art on Paper. Van 4 tot 7 oktober loopt in het Brusselse White Hotel de 'Drawing Fair' Art on Paper. Dankzij het succes van de twee vorige edities is de beurs nu een volledig onafhankelijk evenement geworden. De beurs is dit jaar uitsluitend gewijd aan tekenkunst. Een veertigtal internationale galeries zullen de kamers van het White Hotel betrekken. Art on Paper, the Brussels Drawing Art Fair, White Hotel, Louizalaan 212, 1050 Brussel (www.artonpaper.be).

La Loge. Nieuwe Brusselse ruimte hedendaagse kunst. Op 6 september ging in Brussel in een voormalige modernistische vrijmetselaarsloge de presentatieruimte La Loge open. Het programma richt zich op noties van ruimte, leefomgeving en gebruik. Het artistieke seizoen van La Loge bestaat uit vier tot vijf projecten. Elk project wordt uitgediept door middel van een reeks evenementen: conferenties, workshops, presentaties, performances, debatten. La Loge opent met een solotentoonstelling van Sophie Nys, bestaande uit de semidocumentaire film *Parque do Flamengo* over het gelijknamige park in Rio de Janeiro en een reeks fotogrammen van zaden van planten uit het park. Arto Lindsay verzorgde op basis van de plantenlijst de soundtrack van de film. Aansluitend op de tentoonstelling zijn een lezing met architect Kersten Geers, een workshop met Pablo Leon de La Barra, een concert door Arto Lindsay en een interventie van een botanist uit de Nationale Plantentuin van België gepland. La Loge, Kluisstraat 86, Brussel (www.la-loge.be).

Impakt Festival. No More Westerns. Van 24 tot 28 oktober loopt in Utrecht de 24ste editie van het Impakt Festival. Onder de titel *No More Westerns* wil het festival nadenken over de culturele gevolgen van de huidige ingrijpende geopolitieke en economische veranderingen. Hoe zullen opkomende supermachten als China, Brazilië en India ons toekomstige medialandschap beïnvloeden? Welke nieuwe

Lorenzo Benedetti en Mark Manders naar de Biënnale van Venetië. De presentatie *Room with Broken Sentence* van curator Lorenzo Benedetti (1972) en beeldend kunstenaar Mark Manders (1968) is door het Mondriaan Fonds uitgeroepen tot Nederlandse inzending voor de 55ste editie van de Biënnale van Venetië, die in 2013 zal plaatsvinden. Hiermee volgt het Mondriaan Fonds het advies van een jury, die uit vier eerder geselecteerde voorstellen het plan van Benedetti en Manders koos. (www.mondriaanfonds.nl)

Nominaties AICA oorkonde 2012. De AICA Oorkonde (Association Internationale des Critiques d'Art) wordt wisselend jaarlijks toegekend aan een instelling, tentoonstelling en een publicatie. Voor de editie van 2012 nomineerde de jury (Lily van Ginneken, Alexander Mayhew en Alied Ottevanger) drie publicaties: *Cornerstones* (Witte de With Publishers), *YVI Magazine* (Welmer Keesmaat, uitgave in eigen beheer) en de website van Stichting Egress Foundation (website van Seth Siegelau). Volgens de jury zijn ze elk uitzonderlijk in hun vakgebied, met name door een persoonlijke aanpak of invalshoek. De volledige nominatietekst is te lezen op www.aicanederland.org.

Expanded Performance in Stroom Den Haag. Het programma van Stroom Den Haag staat van 30 september tot 16 december in het teken van performance in de meest ruime zin van het woord. Op *Expanded Performance* zal nieuw werk te zien zijn van Ruth Buchanan, Leidy Churchman, Vlatka Horvat en Adrien Tirtiaux. Het programma omvat onder meer ook een architecturale ingreep door Thomas Heyer en Jakob Kunst en een leesgroep onder leiding van kunstenaar Maria Pask, waarvoor kandidaten zich met een gemotiveerde mail kunnen aanmelden. Meer info www.stroom.nl.

Filmavond Kurt Schwitters: product van zijn tijd, genie of goed getikt? In samenwerking met Mondriaanhuis Amersfoort organiseert FASadE op do 27 september om 19u30 een filmavond omtrent Kurt Schwitters. De Duitse kunstenaar Kurt Schwitters (1887-1948) was een belangrijke voorvechter van de 20ste-eeuwse kunst. Hij was zowel kunstschilder, beeldhouwer, architect, dichter als toneelschrijver en werd beroemd met zijn collages, zijn klankdichten en als bedenker van Merz. De filmavond presenteert onder meer de film *Kurt Schwitters en de traditie van het vandalisme* door Herman van Bergeijk. Theater De Lieve Vrouw, Lieve Vrouwestraat 13, Amersfoort. (www.fasade.nl)

De Verbeelding: Oproep voor beeldend kunstenaars i.s.m. filmproducenten. Met het samenwerkingsverband



LE FIGARO.fr

Les 10 raisons d'aller à Bruxelles

1. ART BRUSSELS

La ville se prépare à accueillir [la 31e édition de cette foire d'art contemporain](#) que sa directrice [Karen Renders](#), disparue l'an dernier, a imposée en quinze ans dans le calendrier des foires internationales. Celle-ci avait soutenu de toutes ses forces les jeunes galeries et les artistes émergents auxquels elle offrait une plate-forme au sein de la foire, dans la section «Jeune Talent», à voir impérativement. Aujourd'hui, la Grecque Katerina Gregos vivant à Bruxelles a repris les rênes de la manifestation, pour lui donner un nouveau souffle. Venant de 26 pays, principalement d'Europe, 189 galeries y participent, avec de nombreux «solo shows» dans le hall 2, dont le meilleur sera récompensé par un comité de collectionneurs. Une section «First Call» accueille les jeunes galeries qui font leur entrée. L'espace a été relooké par le designer Tom Mares, avec Walt van Beek. Un espace «Cinéma» a été créé pour les vidéo et les débats. Le programme VIP s'annonce très riche en événements, avec quantité d'expos dans des lieux privés et musées de la ville.

Jusqu'au 21 avril. Art Brussels, Brussels Expo, place de Belgique. www.artbrussels.be

2. KANDINSKY & RUSSIA

[Le génie de l'art abstrait](#) puise son inspiration dans la culture populaire et dans la tradition chamanique de son pays natal. Le parcours allant de 1901 à 1922 s'attache à montrer, à travers 150 œuvres (toiles, objets, costumes), le contexte artistique de cette période, riche en mythes fondateurs et en modernité. Un foisonnement de couleurs et de musicalité.

Jusqu'au 30 juin. Musées royaux des Beaux-Arts de Belgique. www.expo-kandinsky.be

3. THE SEVENTIES, CHACUN SES AUDACES

La période de tous les excès vestimentaires continue de fasciner. Tissus à fleurs, pantalons pattes d'eph', paillettes et robes dorées: hippies ou disco, les années 1970 furent jubilatoires pour les créateurs de mode (Yves Saint Laurent, Sonia Rykiel), comme pour ceux qui osaient la porter.

Jusqu'au 2 mars 2014. Musée du costume et de la dentelle www.museeducostume.etdeladentelle.be

4. LA LOGE

Cette ancienne loge maçonnique transformée en Musée de l'architecture par l'architecte [Philippe Rotthier](#) devient un nouveau centre d'art contemporain, dirigé par Anne-Claire Schmitz. Il inaugure sa nouvelle vocation avec un accrochage de six artistes engagés dans la sculpture.

86, rue de l'Ermitage. www.la-loge.be

5. FONDATION BOGHOSSIAN

Pour ceux qui ont manqué l'exposition «Turbulence II» à [l'espace Vuitton](#) à Paris, c'est le moment de courir à la Villa Empain. Dans ce magnifique centre d'art et de dialogue entre les cultures d'Orient et d'Occident, le parcours a été remanié et grandit autour des artistes Giuseppe Penone, Wim Delvoye ou Bill Viola.

67, avenue Franklin-Roosevelt, Ixelles. www.villaempain.com

6. THE HÔTEL

La tour seventies de l'ancien hôtel Hilton est devenue le phare glam-chic du centre-ville. En plus des 421 chambres (à partir de 200€ la double) relookées dans un style élégant néo-Art déco, on se pâme pour le panorama vertigineux du haut du 23e étage, celui du spa et de son sauna avec vue plongeante. Dans les couloirs, des silhouettes de créateurs sous vitrine marquent le territoire de ce repaire couru par le monde de l'art et de la mode. 38, bd de Waterloo. www.thehotel.be

7. LE CONCEPT STORE HUNTING AND COLLECTING

Le vaste magasin blanc de 300 m² est un peu le baromètre des tendances de Bruxelles. Dans cette ambiance douce nimbée de fraîcheur, la sélection de vêtements de jeunes créateurs (hommes, femmes, enfants), accessoires, livres de design, objets de décoration, est à la fois pointue et accessible (portable et prix sages). 17, rue des Chartreux. www.huntingandcollecting.com

8. DESIGN À L'ESPACE BIZARRE

Grande caverne d'Ali Baba dédiée au mobilier contemporain et aux rééditions des années 1950-60. Il faut prendre son temps pour dénicher un lampe ou un fauteuil d'inspiration scandinave. Au fond du magasin, ne manquez pas la collection textile et accessoires de la célèbre marque finlandaise - Marimekko et ses couleurs acidulées, désormais iconiques.

19, rue des Chartreux. www.espacebizarre.com

9. GALERIE HUFKEN



Itinerary | An Artist's View of Brussels

CULTURE, TRAVEL | By MEGAN MARRIN | APRIL 23, 2014 9:00 AM

Brussels may be a hub for international business, but the Belgian capital — whose **Art Brussels** contemporary art fair kicks off Friday — is also full of unexpected pleasures. Creative types are drawn to the city's relatively low cost of living, multicultural flavor and vibrant art scene, anchored by the **Wiels Contemporary Art Center**. Here, on the eve of the fair, the New York-based artist **Megan Marrin** — currently an artist in residence at Wiels — lists a few of her favorite cultural gems in the city.



Courtesy of La Loge

Emily Wardill's film "When you Fall into a Trance" is now screening at La Loge.

ART AND EXHIBITIONS

La Loge

Housed in a former Masonic temple built in the 1930s and founded by the architect Phillippe Rothier, **La Loge** is a contemporary art space and community gathering place of sorts in Ixelles, a district known for its distinctive Art Nouveau architecture. The space hosts site-specific exhibitions as well as events, lectures and panels relating to art, architecture and design. Emily Wardill's new film, "When you Fall into a Trance," which was filmed inside the space last year, is currently playing here three times a day.

Rue de l'Ermitage/Kluisstraat 86; la-loge.be.

Rosa Brux

Run by a collective of artists, graphic designers, and filmmakers, this politically minded work studio and exhibition space is discreetly located in an apartment on the first floor of an unassuming building in the Anderlecht municipality. Art shows, screenings and events happen regularly and attract an interesting crowd. This weekend, the group will be



36

«Six possibilities for a Sculpture»

Vue de l'exposition / Exhibition view, La Loge 2013;

Courtesy La Loge.



Le Coffre-Fort, white cube miniature

C'est sans doute un des *artists run spaces* les plus atypiques et intéressants de Bruxelles. Ancien coffre-fort de joaillier fixé au milieu d'une pièce dans le sous-sol d'un immeuble, exigu et néanmoins ouvert vers l'extérieur par des fenêtres en entresol, ce mini white cube de 2,5 x 2,5 m imaginé et aménagé par trois artistes qui forment l'Artists Club (Grégoire Motte, Thibault Espiau et István Išt Huzjan) accueille des projets autoproduits allant de la performance à des œuvres graphiques et picturales, ou encore des installations sonores ou visuelles. De cette activité curatoriale, l'Artists Club conserve les moquettes spécifiques à chaque exposition, telle une cartographie des déplacements du public et des placements d'œuvres dans cet objet / espace improbable.

The Ister, société volatile

Composé de huit personnes d'horizons divers, The Ister est un collectif curatorial nomade créé en 2011. Leur absence de lieu fixe en fait une entité volatile spontanée qui pense les expositions au gré des invitations qui lui sont faites à travers l'Europe et ailleurs, le lieu déterminant souvent le projet. «On a commencé dans le loft d'un collectionneur, entre la Playstation, un Stella et un Krueger... On essaie d'éviter le white cube classique», explique Constance Barrère Dangleterre, cofondatrice de The Ister. Leurs activités sont vastes, allant de la programmation d'expositions à la performance, en passant par l'organisation de workshops ou de concerts.

Quel est votre créneau artistique ?

S. D. — Nous invitons de très jeunes artistes ou des artistes confirmés, locaux ou étrangers. Nous programmons en fonction de nos rencontres, du genre d'espace et du projet que nous avons. Notre fonctionnement est très organique.

Alberto García del Castillo — Komplot continue à faire des projets à l'extérieur, nous ne souhaitons pas devenir une *kunsthal* traditionnelle. Nous essayons d'échapper aux centres de production évidents des scènes artistiques en allant dans des lieux indépendants, des villes où la scène est plus petite et où les expositions ont d'autres significations que d'être présentées dans un quartier à la mode. Et, depuis 2011, nous travaillons dans un environnement d'artistes, ce qui nous a permis de mettre en place un «laboratoire d'art» avec une programmation continue d'expositions, à la manière d'un centre d'art. Un des rôles principaux de Komplot à Bruxelles est ce lieu, qui est nécessaire. Une scène artistique a besoin de lieux.

Comment voyez-vous évoluer la scène bruxelloise ?

S. D. — J'habite à Bruxelles depuis mes dix-huit ans, j'ai toujours eu des activités artistiques quasi quotidiennes. Il y a toujours eu des projets en appartements, dans des ateliers d'artistes. Aujourd'hui, ils ont sans doute une meilleure visibilité et une meilleure qualité. Ils sont plus «reviewables» pour la presse qui jusque-là ne regardait que du côté des grandes capitales : Paris, Londres, New York, puis Berlin. Il y a énormément d'art contemporain rapporté au nombre d'habitants à Bruxelles. Dans le passé, les seuls étrangers qui venaient étaient les Français, aujourd'hui, les artistes viennent de partout. Mais nous ne sommes pas comme Berlin, Bruxelles reste une petite ville discrète.

Qu'est-ce qui rend Bruxelles si attractive ?

A. G. C. — La ville est très centrale, de nombreux artistes connus s'installent à Bruxelles parce qu'ils peuvent facilement se déplacer à Paris ou à Londres. Pour les jeunes artistes, la ville reste moins chère. Beaucoup d'étudiants restent et développent des initiatives juste après leurs études, cela se formalise par exemple dans des ateliers collectifs qui ont un espace d'exposition. Et à Bruxelles, c'est tellement petit qu'au bout d'un an, tu as non seulement une vision large de la scène artistique mais, si tu es actif, la scène a une vision de toi. Ce qui est tout à fait différent à Berlin où tu as toujours le sentiment d'être un étranger de la scène artistique. Mais le revers à tout cela, c'est qu'une scène plus petite peut accueillir moins de gens. La capacité «d'immigration artistique» de Bruxelles est plus limitée que celle de Berlin.

S. D. — Et à la différence de Paris, centrée sur la culture française, nous n'avons pas «une» culture, c'est un vrai métissage culturel, une rencontre du latin et du germanique. La ville est animée par tout plein d'initiatives, certes de petite envergure – il n'y a pas vraiment de hype à Bruxelles – mais qui donne à la fois un sentiment de liberté, presque anarchique, et un sentiment de reconnaissance. Tu as l'impression d'exister ici. Contrairement à de très grandes villes, Bruxelles, ça humanise.

Rencontre

**avec Anne-Claire Schmitz,
directrice de La Loge**

La Loge fait partie de ces nouveaux lieux *non-profit* privés. Ce bâtiment singulier accueille une programmation axée sur la pluridisciplinarité et la production de jeunes artistes. Sa directrice, Anne-Claire Schmitz, revient sur le projet de La Loge et son inscription dans le paysage artistique bruxellois.

Qu'est-ce que La Loge ?

La Loge est un centre d'art privé, ouvert en septembre 2012 à l'initiative d'un mécène privé, l'architecte Philippe Rotthier. Ses projets philanthropiques sont principalement actifs dans le domaine de l'architecture. Quand nous nous sommes rencontrés, nous ne parlions pas forcément la même langue mais nous avons décidé de mettre en pratique un projet autour de l'art contemporain avec une ouverture vers d'autres disciplines, comme l'architecture.

L'apparition des lieux d'art contemporain privés sans but lucratif est-elle un phénomène récent à Bruxelles ?

Oui, en Europe, c'est quelque chose de nouveau, parce que les pouvoirs publics sont très impliqués dans le soutien de la culture. Ces nouveaux espaces privés sont créés par des gens impliqués dans le milieu, souvent des collectionneurs ; cela fait partie d'une pratique d'activation d'une collection comme Maison particulière ou VanhaerentsArtCollection ou encore le CAB. La Loge se situe dans une démarche différente, il n'y a pas de collection ou de nom à défendre, nous proposons une vraie réflexion sur l'art contemporain.

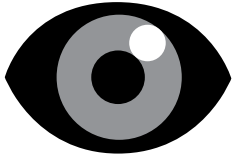
Quelle direction donnez-vous à votre programmation ?

Elle est d'abord pensée par rapport au bâtiment, une ancienne loge de francs-maçons construite dans les années trente. C'est un lieu qui est loin du white cube, à l'identité très forte, avec une architecture assez fermée, aussi intéressante que compliquée, presque à l'échelle d'une maison avec ses 300 m². Cela crée un aspect confidentiel intéressant. Le public ne vient pas ici par hasard, il y cherche une forme d'expérience. Lorsqu'on m'a confié la programmation de La Loge, je voulais développer un lieu qui soit complémentaire de l'offre existante en Belgique. À Bruxelles, il y a une vraie forme de collégialité et de soutien entre les lieux ; chacun possède une identité singulière. À La Loge, nous développons autant un lien intime avec les artistes qu'avec le public. Il y a quelque chose de très humain, de très direct, sans besoin de médiation. Nous voulons être une plateforme de réflexion et de production pour les jeunes professionnels de l'art et de la culture. 80% de notre public est professionnellement actif dans le champ de l'art, ce sont des étudiants, des jeunes commissaires, des personnes travaillant en institution, des galeries, des artistes...

Que pensez-vous des artistes *run spaces* à Bruxelles ?

C'est très positif. Il y en a toujours eu et il y en a davantage depuis quelques années. Les artistes qui faisaient ça avant le faisaient de manière moins «institutionnelle». Les jeunes artistes ont beaucoup plus conscience du champ professionnel dans lequel ils s'inscrivent. Dès le début, il y a une envie de se montrer – et je le dis de manière positive –, ce qui était moins le cas il y a dix ans. Leurs projets font partie d'une démarche artistique, sont mués par l'envie de trouver un lieu de travail et un outil de visibilité. Il est important d'échanger, de se confronter au travail des autres, à l'exercice du montage d'exposition. Peut-être que dans quelques années, ces projets n'existeront plus, mais ce n'est pas un problème. Ce sont des initiatives hyper saines et hyper productives. Il y a un dynamisme aujourd'hui qui est tangible, il y a de plus en plus d'acteurs de l'art qui constituent le public de La Loge. C'est aussi pour cela que La Loge fait sens.

la loge



Brussels Making a Strong Bid for Art - The New York Times

25/08/15 17:40

The New York Times | <http://nyti.ms/1CGRs7Y>

ART & DESIGN

Brussels Making a Strong Bid for Art

By **RACHEL DONADIO** JULY 17, 2015

BRUSSELS — Julien Meert, a 32-year-old painter from Brussels, remembers the moment when he realized his hometown had become a major spot on the international art map. “It was when Almine Rech arrived,” he said, referring to the eminent **Paris gallery**, whose eponymous founder, married to a grandson of Picasso, opened a branch here in 2007. **Mr. Meert** was still in art school and immediately understood he’d have to compete with major players, even in his own backyard. “I thought, ‘c’est fini,’ ” he said. “Now it’s another game. I have to be brave.”

Mr. Meert, fresh from his studio with blue paint under his fingernails, was chatting over a healthful lunch in the cafe of **Wiels**, the city’s leading contemporary art space, where he is one of 13 artists in “**Un-Scene III**,” a third triennial survey of emerging artists from or working in the Belgian capital, on view until Aug. 9. Another artist in the show, Kasper Bosmans, 24, chimed in. “In a few years we’ll have a metro stop called Almine Rech,” he joked.

With a range of sensibilities and mediums, “**Un-Scene III**” is meant “as a snapshot, not an exhaustive survey,” said Zoë Gray, an organizer of the show and a senior curator at Wiels, a public-private partnership whose opening in 2007 in a former brewery was another milestone in the city’s transformation. Since the first edition of the triennial in 2008, Brussels has become one of the most dynamic art cities in Europe — an unpredictable and energizing mix of the local and the global in the shadow of the glass towers of the European Union superstructure.

Unlike Berlin, where art is made but generally not bought, or Paris, where it's often the opposite, Brussels is a city of both commerce and creation. Artists are drawn by rents still vastly cheaper than those in Paris or London, which are both easily reached by high-speed rail. Since 2006, nearly 50 galleries have opened in Brussels, according to a spokeswoman for Art Brussels, the city's annual art fair. (Even with the gallery boom, the rents have stayed low, artists and gallerists say.) Belgium has a strong collecting tradition — Flemish collectors in particular are seen as among the most daring in the world, with sophisticated taste and a disdain for art consultants — and a recent influx of rich French tax fugitives who have changed their residency to Belgium has helped business. (France has a “wealth tax” on assets worth more than \$1.45 million, something that does not exist in Belgium.)

Wiels's open-call artist residency program, which receives hundreds of applicants a year for its nine slots, has also drawn international artists to Brussels. Many of its alumni have stayed on, and some are included in “Un-Scene,” including the German artist Stephanie Kiwitt, whose large photographs of chocolate-making are on view.

In April, *Independent*, the New York-based alternative art fair, will hold its first Brussels edition, in conjunction with Art Brussels. Elizabeth Dee, a founder of *Independent*, offered a theory about the city's thriving art scene. “Brussels lacks a dominant culture,” she said, chatting in *Independent*'s Brussels office, a top-floor atelier with skylights in a compound near the imposing Palais de Justice filled with other art galleries. (In another sign of the times, *Independent* will be held next year in a former office of the failed Dexia bank.)

That Belgium is a complicated, tiny country, deeply divided between Flemish and French-speaking, sets Brussels apart from other continental European capitals, including Paris or Berlin, whose cultural life can be more insular and more dependent on the tone — and financing — of state-run institutions. “We're completely parallel societies,” said Dirk Snauwaert, the artistic director of Wiels. “You have to have a Ph.D. to understand what's going on here.”

That can be good for artists. “I love being an outsider here,” said Lucy

McKenzie, 38, a pithy and wide-ranging Scottish artist who moved to Brussels in 2006 — drawn, she said, more by its design scene, Art Deco architecture and its nonprofit art spaces than its gallery scene. In fact, Ms. McKenzie dismissed the hype. “There’s a huge drive to make Brussels the new Berlin — it’s about making money,” she said. The gallery boom wasn’t about artists, she continued. “It’s rich French people buying Damien Hirst and showing it in their converted warehouses.”

That afternoon, Ms. McKenzie, whose work is in the collections of the Museum of Modern Art and other leading museums, was minding the leisurewear boutique she had set up in the Micheline Szwajcer gallery, a cornerstone of the Antwerp art gallery scene whose move to Brussels last year was seen as a definitive shift in power from the design powerhouse of Antwerp to the Belgian capital.

The clothing, designed and made in Belgium, is an artistic collaboration between Ms. McKenzie and the designer Beca Lipscombe under the label Atelier E.B. Inspired by the Scottish independence moment and the seemingly second-tier sponsorship of female athletes, the clothes are a commentary on branding and commodification. Some cashmere sweaters cost between 400 and 500 euros, or roughly \$445 to \$555.

The Russian-born American artist Marina Pinsky, 28, whose photo collages are featured in “Un-Scene III,” moved here from Los Angeles in 2013 and is represented by Clearing, a Brooklyn gallery that opened a Brussels branch in 2012. “It’s peaceful, and there are good artists here to talk to and good people to work with, and if you want to leave it’s easy,” Ms. Pinsky said.

In her Brussels apartment-studio in a largely Moroccan neighborhood downtown, Ms. Pinsky is creating a series of clay sculptures for a solo exhibition next year at Switzerland’s Kunsthalle Basel. Modeled on pill packages, they were inspired by a visit to Basel’s secretive Novartis corporate campus, where some of the world’s leading architects have built buildings but photographs are forbidden.

She said she had chosen Brussels over Berlin after friends advised her that the technical aspects of art-making would be easier here. “Berlin seems like a big

industrial city, but everyone just hangs out and parties, and if you're really trying to make art you might have a really hard time there," she said.

Brussels also has a strong post-colonial edge. The artist Sammy Baloji, 36, moved to Brussels from the Democratic Republic of Congo in 2010, for personal reasons, he said, but also for the archives of the Royal Museum for Central Africa, a mine of inspiration for his work, which combines archival photography with multimedia explorations of Congo's colonial past. "It's really a small town and a capital at the same time," said Mr. Baloji, whose work is included in the Belgian Pavilion at this year's Venice Biennial and who will have a one-man show at Wiels next year.

For the most part, Belgian artists seem to regard the gallery boom and influx of international artists as a positive development. "I see it as an opportunity, not an intrusion," said Mr. Meert, who said he is represented by a gallery in New York but has not yet found one in Brussels.

International galleries here tend to show more artists from abroad, with an eye toward collectors looking to broaden and deepen their collections, while Belgian galleries have often introduced Belgian artists.

That balance could shift. Barbara Gladstone, a New York-based gallerist who opened a branch here in 2008, has mostly shown international artists but has just taken on the Belgian artist Walter Swennen and will show his work in New York this fall. In her Brussels gallery Ms. Gladstone said she was drawn to the city's quiet and its savvy collectors. "It's local but not provincial," she said.

The fact that many Brussels artists aren't represented in Brussels can set a more mellow tone. "There's a very collegial community and not that much competition, because the stakes aren't located here," said Anne-Claire Schmitz, the director and curator of La Loge, a nonprofit exhibition space that opened in 2012 in a converted former Masonic lodge.

Yoann Van Parys, 33, a Belgian artist and critic and an alumnus of the Wiels artist residency program, said that Brussels was a fertile cultural laboratory but that he was worried it might not last. "What's too bad is that this competition will ruin the spirit of camaraderie," he said.

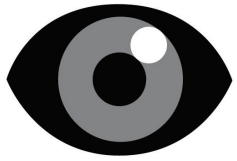
Some artists hope that Brussels and its rents don't go the way of SoHo or Williamsburg. "I don't want to be too big a booster of Brussels," said Ms. Pinsky, the transplant from Los Angeles. "I don't want the whole world moving here."

Correction: July 26, 2015

An article last Sunday about the thriving art scene in Brussels referred incorrectly to the artist whose photographs of chocolate making are on display in "Un-Scene III." She is Stephanie Kiwitt, not Erika Hock.

A version of this article appears in print on July 19, 2015, on page AR18 of the New York edition with the headline: Brussels, a Thriving Lab for Art.

© 2015 The New York Times Company



Bruxelles, la nouvelle.. Bruxelles

par Alexandrine Dhainaut



Bruxelles, nouveau Berlin ? Nouvel Eldorado ? Rien de tout cela. Nul besoin de comparer avec le voisin allemand ou la contrée mythique d'Amérique du Sud supposément débordante d'or. Bruxelles, c'est Bruxelles, un point c'est tout. Bruxelles est dynamique, attractive, parce qu'elle a fait bouger les lignes artistiques du Vieux Continent.

Du haut de son million d'habitants, Bruxelles est une petite capitale au carrefour de l'Europe. « On n'est loin de nulle part » peut-on souvent y entendre, entre Paris, Cologne, Amsterdam et Londres. Et on y parle toutes les langues, le français et le néerlandais qui sont les deux langues officielles du pays et, pour réconcilier la Flandre et la Wallonie dont les relations ne sont pas toujours au beau fixe, l'anglais met tout le monde d'accord. Ville cosmopolite et ouverte sur l'Europe donc, Bruxelles a de fait toujours attiré les artistes, notamment français. Nombreux ont-ils été et sont-ils encore à fréquenter les écoles d'art dont elle regorge — les plus importantes étant La Cambre, l'ERG, le 75 et Sint-Lukas. Suite logique, nombreux sont les jeunes diplômés à y rester après leurs études. Et pour cause, les loyers, pour des espaces de vie et / ou de travail plus grands, sont de 20 à 30% moins chers que dans les autres capitales européennes. D'aucuns diront que l'augmentation progressive qui opère actuellement est la conséquence de cette vague de Français prêts à déboursier pour un logement bruxellois ce à quoi l'immobilier parisien les a habitués.



Vue de l'exposition / Exhibition view of Valentine Siboni « Fata Morgana Don't dive in what you see », De la charge, 2014 © Valentine Siboni.

Forts de cet avantage immobilier, pléthore d'artistes bruxellois — et c'est une particularité de la ville — forment des *artist-run spaces*. En dehors du Wiels, de lieux subventionnés comme Komplot ou Établissement d'en face, ou de centres

d'art privés comme La Loge, Bruxelles manque de structures dédiées à l'art contemporain. Les artistes bruxellois prennent donc les choses en main et se lancent de plus en plus dans l'activité curatoriale en parallèle de leur pratique, « parce que leurs voisins le font, dans une sorte de réaction en chaîne. Il y a énormément d'artistes et de gens intéressés par l'art à Bruxelles, mais ça manque d'institutions. On a pris une place qui était libre, il manquait un espace de liberté que les artistes ont saisi depuis quelques années », constate Jérémie Boyard, cofondateur de Rectangle [1], billboard installé au-dessus de l'atelier qu'il occupe. Pour un collectif curatoriale comme Rosa Brux [2], un appartement privé s'est lui aussi vite transformé en lieu d'exposition, mué par la nécessité de réactivité. « Au départ, nous faisions des expositions dans des lieux existants et, le temps qu'on monte un projet, ça mettait à peu près un an ou deux. Il y a deux ans, Bétonsalon nous a appelés car ils s'étaient rendus compte qu'on montait la même exposition, sur le même thème. C'était une exposition que nous avions conçue trois ans auparavant. Le temps de la monter, une même idée avait émergé. Nous n'avons pas assez de réactivité. À ce moment-là, nous avons décidé d'avoir un lieu pour ça », explique Nicolas Rivet, artiste curateur au sein de Rosa Brux.

Il est également frappant de constater la relative facilité avec laquelle les artistes initiateurs de lieux comme Rectangle, De la Charge [3], ou le Coffre-fort [4] ont pu obtenir, louer — souvent à moindre frais — et transformer ces espaces. Cultivant l'art de la débrouille pour aménager ces lieux et les rendre publics, les artistes profitent d'une forme de « laxisme positif », propre à Bruxelles, en termes de normes. « On est arrivés là, on a construit le panneau, on l'a placé, il s'est imposé au public, à la commune, aux règles urbanistes, personne ne s'y est opposé », raconte Jérémie Boyard de Rectangle. « Notre force en tant qu'*artists run space*, c'est justement d'avoir la position d'artistes qui présentent d'autres artistes, qui travaillent dans les mêmes conditions, nous n'avons aucune pression de vente, l'espace de liberté de création est privilégié. On sent maintenant que la dynamique est posée, que l'on peut montrer de l'art en tant qu'artiste, suppléer à la scène visible d'autres recherches, d'autres manières de comprendre la jeune génération, trouver d'autres postures qui permettent de sortir du format traditionnel », poursuit-il. Avec très peu de moyens de production et de diffusion, ces espaces irriguent véritablement la scène bruxelloise mais leur dynamisme est aussi solide qu'éphémère. Les événements et expositions sont souvent « éclair », gérés au gré des activités des artistes. « Bruxelles est une ville de transition, on ne sait jamais combien de temps les lieux vont durer, les expositions peuvent être courtes, ça flotte comme ça », constate Constance Barrère Dangleterre, commissaire freelance au sein de The Ister [5].



**« Six possibilities for a Sculpture » Vue de l'exposition / Exhibition view, La Loge
2013. Courtesy La Loge.**



La Loge



La Loge is a Brussels-based space dedicated to contemporary art, architecture and theory founded by architect Philippe Rotthier. Its aim is to develop a high-quality program that plays a critical role in today's cultural conversations through specific and precise projects. Architects, artists, curators and cultural agents are invited to develop propositions in which they seek out the characteristic and the peculiar within their practices. La Loge is a space where ideas, discussion and presentation coexist. Public formats vary depending on the project; from exhibitions, symposiums, screenings, lectures, and performances to events' series. Its identity is drawn from the architectural gem that houses it, as well as from the commitment and concerns of its founders. La Loge values engagement of thought and feels particularly interested in exploring questions of space, habitat and use. The small-scale format of La Loge contributes to a context where intimate and direct conversations with its audience and the diversity of protagonists it invites can be initiated and sustained.

want het een einde aan. Rottner besloot er een nieuwe kunststichting onder te brengen. Anne-Claire Schmitz ('1981), voordien curatrice bij Witte de With in Rotterdam, werd aangesteld als directrice. "Ik zie La Loge als een scenario waarin dingen kunnen evolueren," zegt ze. "We willen vier à vijf projecten organiseren per jaar. De vraagstukken die inherent zijn bij elk project worden opengetrokken en krijgen een discussie of theoretische invulling. Dat gebeurt door evenementen en specifieke momenten in de vorm van lezingen, performances of bijdragen van specialisten rond de problematiek van de tentoonstelling. We streven naar openheid en naar verschillende perspectieven en disciplines rond een bepaald onderwerp."

Sophie Nys is er als eerste kunstenaar te gast. Haar nieuwe film 'Parque do Flamengo' wordt geprojecteerd in de monumentale tempelzaal. Het is een film van 45 minuten over het park dat Roberto Burle Marx ontwierp in Rio de Janeiro. Meer over de film in een bijdrage hiernaast. In de kelderverdieping zijn een aantal fotogrammen te zien van planten die zijn gereduceerd tot een spel met vorm. Een video toont de tuin van een ander Braziliaans boegbeeld, de architect Antonio Lino. De schildpadden die er voortkruipen sym-

moment, maar ook om de discursieve omkadering. Schmitz: "Ik vond het bij mijn eerdere ervaringen spijtig dat de energie zich altijd richt op de opening. Het lijkt wel of het nadien allemaal voorbij is. La Loge is niet alleen een plek om kunst te tonen, maar ook om te produceren, na te denken en discussiëren. Voor mij was het dan ook belangrijk dat er productiemiddelen zouden zijn voor de kunstenaars. We gaan niet zozeer bestaand werk tonen, maar samen met de kunstenaar nieuwe projecten ontwikkelen. De film van Sophie was er al, maar met Ethridge gaan we iets volledig nieuw doen."

La Loge beschikt niet alleen over een klein team – Schmitz en een stagiaire/ assistente – maar ook over een beperkte oppervlakte. Die menselijk schaal ligt Schmitz wel. "Ik vind het een troef. Zo kunnen we vrij direct communiceren met zowel de kunstenaars als het publiek." En op welk soort publiek wordt gemikt? "De programmering is redelijk gespecialiseerd. La Loge zal nooit een grote instelling worden waar families massaal naartoe trekken op zondagmiddag. Maar ik hoop dat het ook mensen zal aanspreken uit andere domeinen, zoals de design- en architectuurwereld."

Sophie Nys, 'Parque do Flamengo' tot 3 november in La Loge, Kluistraat 86, Brussel. Open do-za van 12-19u, www.la-loge.be

'Parque do Flamengo' van Sophie Nys PA(R)KWEG UTOPIA

In Rio ligt een uitgestrekt park. De architecte van dit park uit 1965 is Lota de Macedo Soares en de tuinen werden ontworpen door Burle Marx, een modernistisch landschapsarchitect en notoir verzamelaar van planten uit het Braziliaanse regenwoud. Op luchtfoto's zie je het park de golvende lijnen van de kust volgen om zich langs daar uiteindelijk als een spiraal het water in te werken. Ik ben er nooit geweest, maar het ziet er geweldig uit. Sophie Nys is er wel geweest. Haar beeld van het park is er een van op de grond.

Sophie Nys heeft een eigenzinnig gevoel voor vorm. Of het nu gaat om het hoofd van Lenin op een plein in Siberië, om het toilet van Heidegger in een hut van het Zwarte Woud, om de middeleeuwse schandpaal verspreid over heel het land, of om een oude waterleiding in de metro van New York: er zit altijd iets sensueel in, als een fetisj. De zin om het aan te raken wijst meteen ook op een afstand. De vorm van dit park vertaalt Nys in de filmische vorm van de rijder. 'Parque do Flamengo', de video in haar nieuwe tentoonstelling, bestaat uit één lange opname van flink veertig minuten. Die lange opname, dat is een krachttoer. De camera op de dolly lijkt soms te dobberen op het water, soms struikelt hij met de muziek en op andere momenten lijkt hij te zweven in het niets.

Het is sensueel: de manier waarop de camera de lijnen van het park volgt en aftast. Het geeft zin: de luierende bezoekers van het park in de schaduw van de palmbomen. Het creëert een afstand: soms lijkt de camera een buitenaards wezen in een capsule in deze mensentuin. Maar dat wijst weer op een betrokkenheid: elke blik in de camera, elk gebaar naar de kijker, maakt van deze observatie een participatie. Dit park kijkt terug.

Deze video heeft bij momenten meer weg van een sciencefictionfilm: kijken naar het vreemde, het exotische, een andere tijd. De soundtrack van de New Yorkse Braziliaan Arto Lindsay is doorspekt met de Latijnse namen van de planten in deze tuin. Als om het exotische nog extra te accentueren, toont Sophie Nys in de tentoonstelling bij de video niet de planten zelf, maar wel fotogrammen die ze maakte van hun zaden in onze eigen Nationale Plantentuin. Het maakt de situatie nog vreemder, het wonder nog groter, de zin om aan te raken nog urgenter, de observatie nog meer een participatie. Heel de beleving van het park zit vervat in die beweging, in die vorm: die van de rijdende camera naar het zaad, van de video naar het fotogram. We zien nooit het park in zijn geheel, maar wel als potentieel. De ervaring komt van binnenin en toch is het altijd die van de buitenstaander. Soms klinkt de muziek exotisch, soms technologisch. Soms valt de film stil en raakt het beeld voor even geïsoleerd om dan weer te vertrekken en aan te sluiten bij de bewegingen van het park. Het geeft al die eilandjes in de schaduw van die hoge palmbomen een plaats in een groter eiland: dat van de modernistische utopie.

Pieter VAN BOGAERT



SOPHIE NYS, 'PARQUE DO FLAMENGO', 2012, STILL, HD VIDEO, COLOR, 16:9, SOUND (DOLBY), 45'



HOME - MOUSSE - MAGAZINE - EXTRA - PUBLISHING - AGENCY

"Six Possibilities for a Sculpture" at la loge, Brussels

April 29~2013



In an art world of endless possibilities, can we talk about only six possibilities for a sculpture? This exhibition presents the work of five artists who embrace sculpture as an active force rather than a static object.

The art critic Rosalind Krauss once asked: "How necessary is sculpture to producing the effects of sculpture?" Her essay *Sculpture in the Expanded Field* (1979) examined the increasingly immaterial practices within the medium. Whilst she would later bemoan the breakdown of distinctions between media, her essay was an important milestone in what became known as the post-medium condition.

The artists included in this exhibition do not limit themselves to working in any one medium, yet they all engage with the practice of sculpture, of giving physical form to their ideas. They embrace the theatricality of sculpture – once maligned as its weakness – and choose to activate their forms in various ways, sometimes literally putting them on stage.

To greater or lesser extent, they are all engaged with questions of making, of process, even of craft. As Eva Grubinger and Jörg Heiser note in their introduction to *Sculpture Unlimited* (Sternberg Press, 2012), "an interest in the history of sculpture seems to be experiencing a revival, which includes a return to traditional techniques and production methods, and may even appear strangely radical and new in our age of the Internet and simulation." What strikes me particularly about this return to traditional techniques in the works of the artists presented here is that it is combined with a conceptual savvy, a lightness of touch, and a generous helping of humour.

Whilst the exhibition is not designed to be about the building that hosts it, it would be disingenuous to ignore entirely the heavily laden symbolism of the space. A former Masonic lodge, it has the codes of Freemasonry ingrained in its very fabric. The works in the show flirt with the totemic presence of sculpture, with its potential as a ritualistic form. Nevertheless, any rituals that the works may evoke are purely artistic, and function within the realm of contemporary art, a space that allows for great freedom and great possibility.

Zoë Gray, April 2013

Curated by Zoë Gray

Featuring Hedwig Houben Jennifer Tee Caroline Achaintre Robert Orchardson Emmanuelle Lainé

at [la loge, Brussels](http://la.loge.brussels)

until 29 June 2013

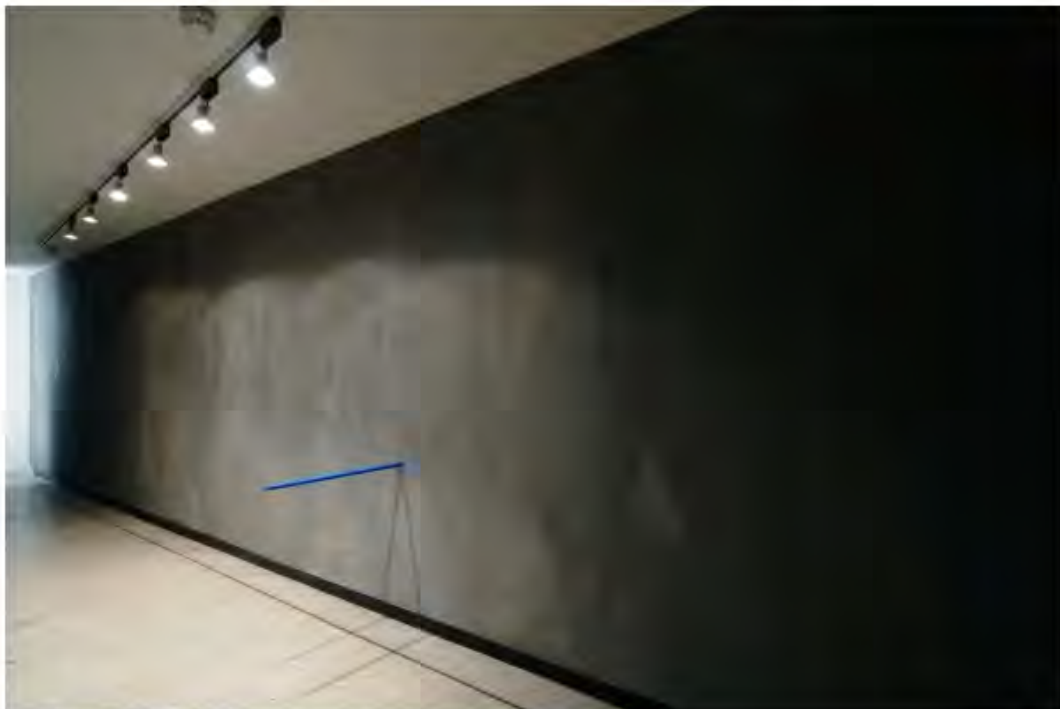


"Six Possibilities for a Sculpture" at la loge, Brussels

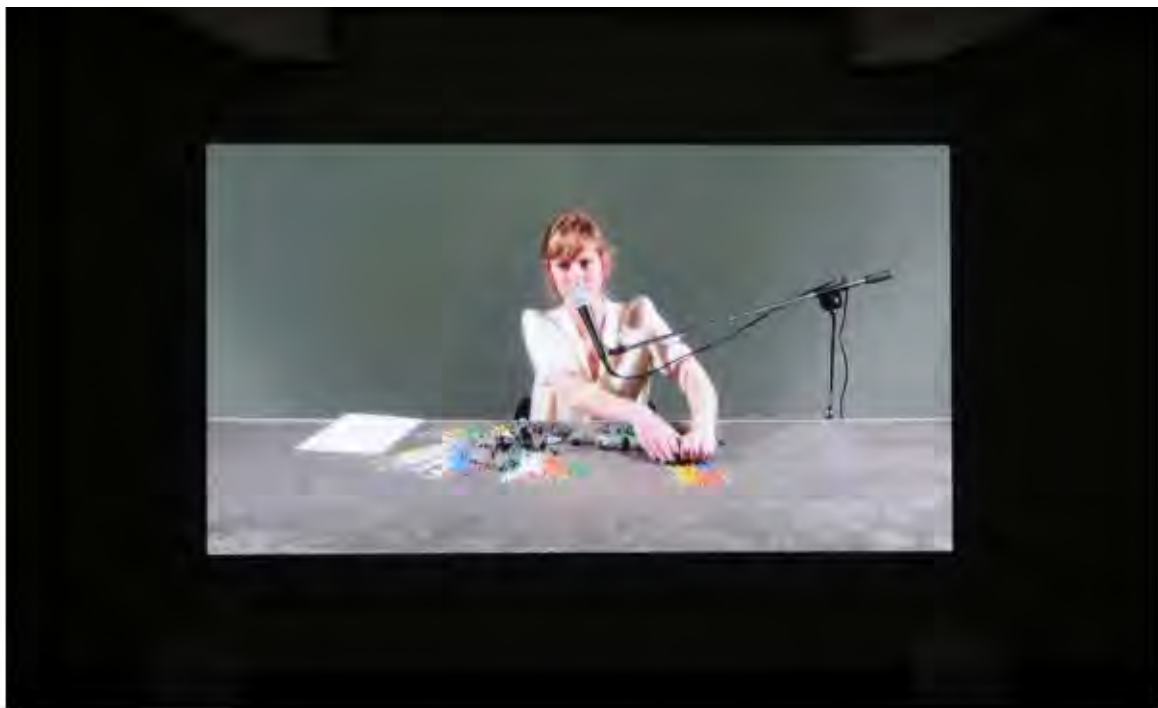
Jennifer Tee presents three floor-based pieces, each knitted from hand dyed wool. These flat pieces are far from two-dimensional. Their crystalline forms, tactile texture and the gradation of their colouring create the illusion of relief, drawing us into their decorative and beautiful surfaces. Independent works in their own right, they are also the stage and inspiration for a new piece of choreography, created by the artist for this exhibition and performed by a dancer at La Loge on May 25th. The shapes made by her body are guided by the shapes and interactions of the floor pieces, which find a fleeting new form of expression that lasts for just a few moments.



The latency or potential of objects is explored in **Emmanuelle Lainé's** work, even if very few actual objects are presented here. Educated as a sculptor, Lainé often creates works that reveal the traces of their making: shapes presented together with their moulds, or amorphous shapes surrounded by the powders, liquids, and fibres of their construction. Here she retains this very physical approach, but presents us with a photograph. After working for several weeks in La Loge to create a site-specific installation, Lainé invited photographer André Morin to document her work, before dismantling the installation. She plays with the trompe-l'oeil possibilities that photography affords, to present a work that is at once material and ethereal.



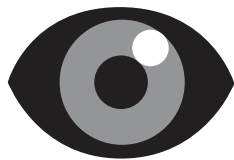
Operating, perhaps, at a counter-current to the other artists in the show, **Robert Orchardson** takes forms that were once onstage, and translates them into abstract sculptures in a gallery setting. Intrigued by the way in which materials in a stage set can take on multiple meanings within the context of a play, he revisits Isamu Noguchi's designs for a 1955 Royal Shakespeare Company production of *King Lear*. This avantgarde production – hailed at the time as a failure by theatre critics – becomes Orchardson's source material for a sequence of works that defy narrative and exhibit a mute eloquence. Adapted here to work with the theatricality of La Loge's architecture, they become prototypes, carriers of ideas in a way that might previously have been described as "formalist."



Over the past few years, **Hedwig Houben** has been exploring the possibilities afforded to her by sculpture: possibilities for a better understanding of her own creative process. Her video presented here is the conclusion to the series that gave this exhibition its name. It began as an artist's talk, in which she spoke of six shapes found in her studio, examining her own reactions to them. The script from this performance was reworked several times, adding – for example – sections sung by the artist, or moments in which the sculpture under discussion joined in the debate. In the fifth and final iteration of the piece, the sculpture has become the main narrator, who uses flashbacks to discuss its own evolution and Houben's artistic choices. With an underlying humour, Houben reveals the melancholy and doubt that she encounters while making art. These emotional states are again brought to the fore in the song she has created for this exhibition, presented upstairs, called *Soundtrack for a Sculpture*.



While **Caroline Achaintre**'s sculptures do not actually speak, somehow one imagines they might. Her ceramics are anthropomorphic and have a certain formal viscosity, as if freezing a moment of transformation from one state (or one emotion) to another. Display is a very important aspect of her work and plinths, shelves and stands have become an integral but flexible part of her pieces. Her wall based woollen work appears to be a tapestry, but rather than being woven, it is made with a tufting gun. Chin Chin refers to primitive patterns, animal hides, the applied arts of early Modernism or the riotous combinations of shapes and colours of Postmodernism. It also has a shamanistic quality, or something of the carnivalesque about it. While remaining too beautiful and seductive to be considered abject or deviant, there is nevertheless a subversive potential contained within Achaintre's sculptures.



'Six Possibilities for a Sculpture' in La Loge, Brussel

WIE KRABBELT ER AAN DE BEELD-HOUWKUNST?

La Loge, het centrum voor hedendaagse kunst in Brussel, biedt 'Six Possibilities for a Sculpture' aan met vijf buitenlandse kunstenaars, van wie er twee in Brussel wonen. Lichtvoetig maken ze omtrekkende bewegingen rond de beeldhouwkunst, ze analyseren het proces en zoeken andere mogelijkheden op. De tentoonstellingstitel komt van de video waarin Hedwig Houben plasticine uit een tafel krabt om provisoire sculpturen te boetsen.

Christine VUEGEN

Hedendaagse kunst vindt haar draai in La Loge in Brussel, zoveel is duidelijk. Eerder herbergde de voormalige vrijmetselaarsstempel het Architectuurmuseum, waar tentoonstellingen er nogal ongelukkig bijstonden omdat de omgeving zo bepalend is. De kleine tempel, een charmante mix van modernisme en art deco, is sinds vorig jaar een centrum voor hedendaagse kunst. Experiment, onderzoek en presentatie staan centraal, en dat is niet anders nu directrice Anne-Claire Schmitz voor het eerst een gastcurator inhuurde. 'Six Possibilities for a Sculpture' is de vuurdoop van Zoë Gray in België. De Britse freelance curator woont in Brussel, ze is actief in Frankrijk en was van 2006 tot eind 2011 verbonden

aan Witte de With in Rotterdam. Nog een 'voor het eerst' is dat van de meeste kunstenaars nooit eerder werk was te zien in ons land.

Hoe noodzakelijk is beeldhouwkunst om de effecten van beeldhouwkunst te produceren? Zoë Gray vond de vraag in een essay van kunstericus Rosalind Krauss uit 1979, toen de kunstpraktijk almaar meer immaterieel was geworden. De tentoonstelling stelt dezelfde vraag, en materialiseert ze. De tempelruimte is mooi open gelaten. Op de vloer liggen drie gebreide werken van de Nederlandse kunstenaar Jennifer Tee, een soort ceremoniële tapijten voor een nieuwe choreografie die op 25 mei wordt uitgevoerd door een danseres. De Franse, in Brussel wonende Emmanuelle Lainé ging aan de slag op de plaats waar het 'altaar' stond. Op het besmeurde verhoog staan een paar objecten. Ze komen terug in de bijna levensgrote foto van het tijdelijke atelier, een trompe-l'oeil waarin het ontstaan van sculpturen verschijnt.

FYSIEK EN CONCEPTUEEL

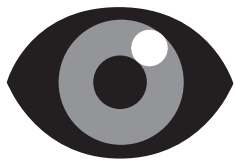
Beeldhouwkunst of niet, alle kunstwerken strooien uiteenlopende sculpturale mogelijkheden uit. De gang met donkere cementplaten en kleurrijke geometrische objecten van Robert Orchardson, een jonge Schot uit Londen, is geïnspireerd op het modernistische theaterdecor van Isamu Noguchi voor 'King Lear' uit 1955. Je zou er bijna voorbijlopen, omdat de installatie perfect is geïntegreerd in de ruimte. Vaak hebben de werken een theateraal en ritueel karakter dat past bij de ingetogen sfeer van de tempel. Meermaals knopen ze met een conceptuele spitsvondigheid aan bij de comeback van ambachtelijke technieken. Caroline Achaintre, een Franse kunstenaar uit Londen, evoceert totemachtige maskers met een getuft wandtapijt en keramiek waarin plastic zakjes herkenbaar zijn.



Hedwig Houben, 'Five Possible Lectures on Six Possibilities for a Sculpture', 2012, installatiezicht La Loge, Brussel, 2013
Courtesy Hedwig Houben & La Loge, Brussel

De grootste revelatie in deze tentoonstelling is Hedwig Houben. De jonge Nederlandse kunstenaar woont in Brussel en zwaaide in 2011 af aan het HISK in Gent. 'Five Possible Lectures on Six Possibilities for a Sculpture' is een fantastische video van een door haar uitgevoerde performance. Ze begint in het Nederlands, vervolgt in het Engels en krabt veelkleurige plasticine uit het grijze tafelblad om de mogelijkheden te illustreren. Ze doet dat zwaar ademend, zodat het een heel fysiek gebeuren is. Twijfelend tast ze formele facetten af, de presentatie, de receptie en ook de emoties in een beeld. Van zodra het een gezongen lezing wordt, is zij de sculptuur die haar zegje doet. Prachtig! Bovendien vraagt ze zich af of het mogelijk is om een sculptuur te maken met geluiden. Het nieuwe geluidswerk 'Soundtrack for a Sculpture' is een zelfgemaakt liedje dat ze zingt, terwijl elk instrument een emotie vertegenwoordigt. "Ik was vooral geïnteresseerd in de constructie van melancholie", zegt ze. In de gaten houden, deze kunstenaar!

'Six Possibilities for a Sculpture' tot 29 juni in La Loge, Kluisstraat 86, Brussel. Open do-za van 12-19u.
www.la-loge.be



METROPOLIS M

Six Possibilities for a Sculpture

Maaïke Lauwaert

La Loge in Brussel is een bijzondere particulier gefinancierde tentoonstellingsruimte, gevestigd in een voormalig loge van de vrijmetselaars. Zoë Gray richtte er een tentoonstelling in, gewijd aan sculptuur.

Niet zo lang geleden hoorde ik een vrijmetselaar vertellen over dit sterk tot mijn verbeelding sprekende genootschap. Hij sprak wervelend over mensen als ruwe stenen, over de Loge als plek om jezelf, die ruwe steen, te bewerken tot een perfecte bouwsteen. Daarmee bouwde je mee aan een betere wereld. Het riep bij mij een sculpturaal beeld op, van stenen – hij gebruikte zelf het woord kubussen – die samen een steeds steviger bouwwerk vormden.



Emmanuelle Lainé

Toevallig of niet, de week erna ging ik voor het eerst naar de kunstruimte La Loge in Brussel, die gevestigd is, de naam zegt het al, in een voormalige vrijmetselaars Loge. De tentoonstelling die er nu te zien is heet misschien ook niet geheel toevallig Six Possibilities for a Sculpture en is samengesteld door Zoë Gray (die lange tijd bij Witte de With in Rotterdam werkte).

La Loge is om meerdere redenen een bijzondere plek. Er is de bijzondere, ietwat sacrale sfeer van de plek. Van op de eerste verdieping kijk je bijvoorbeeld via een Seal of Solomon patroon (een stervormig patroon waarvan de ster Koning Solomon de kracht zou hebben gegeven om duivels, demonen en boze geesten te temmen maar ook met dieren te praten) naar beneden in de tempel. Het is een soort Eyes Wide Shut-gevoel, of het gevoel dat je in kloosters kunt hebben wanneer je via de roosters de kapel ingluurt. Mag je hier wel zijn? Mag je dit wel zien?



Emmanuelle Lainé

Het gebouw waar La Loge in gevestigd is werd in 1934-35 gebouwd door de modernistische architecten Fernand Bodson en Louis Van Hooveld in opdracht van de vrijmetselaars Le Droit Humain die zich in 1912 in België vestigden (deze orde heeft nog steeds vele actieve Loges in België, maar ook in Nederland waar ze zich in 1904 vestigden. Kenmerkend voor Le Droit Humain is dat de Bijbel niet centraal staat en vrouwen ook tot de orde mogen toetreden). Le Droit Humain was actief in dit gebouw tot 1976, tussen 1984 en 2011 was het AAM (Archives d'Architecture Moderne) hier gevestigd. En nu dus La Loge.

Wat La Loge ook bijzonder maakt is dat het een privé-gefinancierde organisatie is zonder winstoogmerk. De ruimte werd opgericht op initiatief van de Belgische architect Philippe Rotthier. Op de website staat dat La Loge een ruimte wil zijn waar ideeën, discussie en presentatie samen komen, waar kunst, architectuur en vormgeving elkaar kunnen ontmoeten, waar tentoonstellingen en discursieve activiteiten plaatsvinden. La Loge nodigt hedendaagse kunstenaars uit om projecten te ontwikkelen rondom vraagstukken van ruimte, leefomgeving en gebruik. La Loge onderzoekt specifieke kwesties uit de beeldende kunst, architectuur en design door middel van een technische, theoretische en / of subjectieve benadering.



Robert Orchardson

De kwestie die door Gray wordt onderzocht in *Six Possibilities for a Sculpture* is de hedendaagse herwaardering of heropleving van beeldhouwkunst, niet als een statisch object maar als een actieve kracht. Ze heeft werk gekozen van kunstenaars die sculpturen niet louter statisch inzetten maar het sculpturale theatraal maken, het tot onderdeel van een performance maken bijvoorbeeld of het op andere manieren activeren. Ze heeft vijf kunstenaars geselecteerd: Caroline Achaintre, Hedwig Houben, Emmanuelle Lainé, Robert Orchardson en Jennifer Tee. Geen zes dus. De titel van de tentoonstelling is ontleend aan een werk van Houben.

De tentoonstellingsbrochure opent met de vraag of we 'in een kunstwereld van eindeloze mogelijkheden wel kunnen spreken over slechts zes mogelijkheden voor een sculptuur'. Inderdaad, want zijn er niet schier eindeloos veel mogelijkheden voor sculpturen? Het sterke aan deze tentoonstelling is dat Gray niet probeert een overzicht of catalogustentoonstelling te maken van alle denkbare vormen van hedendaagse sculpturen. Want er is inderdaad sprake van een, om met Rosalind Krauss te spreken, *expanded field* van de sculptuur. Het is eigenlijk een beetje zoals met muziekstromingen, waarbij sub sub sub

stromingen zich mengen met aftakkingen van andere substromingen wat dan kan leiden tot een muziekgenre als Electronicore (samengaan van Post-hardcore met Metalcore en Electronic music). Wat is überhaupt nog een sculptuur tegenwoordig?

Er is door Gray niet mediums specifiek gekozen maar voor praktijken waarbij het beeldhouwen, het fysiek vormgeven van ideeën, centraal staat. Hier is werk gemaakt, in de ambachtelijke zin van het woord. Gray zegt hierover dat bij deze kunstenaars de ‘terugkeer naar traditionele technieken wordt gecombineerd met conceptuele snuggerheid, lichtheid van toets en een dosis humor’.

Neem bijvoorbeeld de video van Houben die in de gewelfde ‘kelder’ wordt getoond. Je hoort haar al van op de eerste verdieping hijgen en zuchten en je weet dat ze beneden weer aan het worstelen zal zijn met de vraag wat een sculptuur is, met haar gekleurde kleitafels en soms ietwat hoge stem. Al krabbend en redenerend baant ze zich een weg door de taaie materie van het kunstenaarschap. Houben maakte ook een lied voor deze tentoonstelling, Soundtrack for a Sculpture, dat op de bovenste verdieping is te horen. Het is een perfecte soundtrack voor deze tentoonstelling, het geluid neemt je mee en bespeelt je emoties. De ervaring van de plek, de werken wordt er nog dieper door.

In de tempel van La Loge heeft Emmanuelle Lainé een waanzinnige trompe- l’oeil installatie. Ze werkte enkele weken in La Loge aan een locatie specifieke installatie voor het podium in de tempel. Daarna vroeg ze fotograaf André Morin om de installatie te fotograferen voor ze deze weer uit de ruimte zou verwijderen. Ze verdubbelt de ruimte en toont een verfijnt spel tussen fotografie en materiële installatie.



Jennifer Tee

Voor het podium liggen drie vloerwerken van Jennifer Tee, gemaakt van gebreide, handgeverfde wol. De vormen doen aan kristallen denken en zijn ook het podium voor performances. Op 25 mei wordt een nieuwe choreografie op de vloerwerken gedanst. De vormen van de drie werken doen ook iets met de zichtlijnen, duwen je bepaalde kanten op en hebben in deze context onvermijdelijk ook iets van gebedskleden.

Zowel in de entree op de benedenverdieping als in een fnuik-vormige gang op de eerste verdieping zijn minimale sculpturen van Robert Orchardson geplaatst: een koperen kubus, een helgele railing, een blauwe staaf en roze disc. Orchardson laat zich

inspireren door materialen uit toneeldecors en de manieren waarop die multi-inzetbaar zijn en dus van betekenissen kunnen veranderen (een gele cirkel die bijvoorbeeld de ene keer dienst doet als zon en dan weer als maan). Voor La Loge heeft hij ontwerpen van de befaamde Japans-Amerikaanse kunstenaar Isamu Noguchi opnieuw geïnterpreteerd. Het gaat om ontwerpen die Noguchi in 1955 maakte voor een avant-gardistische (denk weinig decor, helle kleuren, abstracte vormen) King Lear voorstelling van de Royal Shakespeare Company.

Net als op de benedenverdieping waar de zwoegende stem van Houben je uit de kelder tegemoetkomt, hoor je haar onderweg naar boven zingen. De stem volgend kom je in de laatste ruimte van Six Possibilities for a Sculpture. Hier hangt en staat werk van Caroline Achaintre. Aan de muur een getuft wandtapijt met de titel Chin Chin, dat geen enkele logica behalve die van zichzelf lijkt te volgen met zijn wilde patronen, onregelmatige vorm en harige textuur. In een kastconstructie hangen drie keramische vormen die iets weg hebben sjamanistische of carnavaleske maskers, vrolijk vanuit de ene hoek, dreigend vanuit een andere hoek.

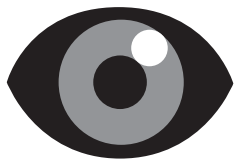
Terug naar beneden lopend kan je alleen maar bewondering hebben voor de keuze voor deze werken, de zorg waarmee ze gemaakt en geïnstalleerd zijn, de bedrieglijk eenvoud van de stelling van deze tentoonstelling maar de grote impact ervan. Want Gray gaat terug naar de kern, naar waar het echt over gaat: dat kunst door ruimtelijkheid, door vormen, kleuren en texturen ons transporteert naar een andere wereld, een nieuwe laag van de realiteit. Bij het zien van Six Possibilities for a Sculpture weet je weer waar het om draait. Er is hier een moment gecreëerd van helderheid in de chaos van alles wat tegenwoordig mogelijk is als kunst.

[Six Possibilities for a Sculpture](#)

[curated by Zoë Gray](#)

La Loge, Brussel

12/4 - 29/6



LA SCULPTURE EN TOUTE INTIMITÉ À LA LOGE

Une expo de groupe investit actuellement La Loge. Elle pose d'innombrables questions sur la définition de la sculpture, sur l'art contemporain toutes disciplines confondues et sur notre époque, elle-même drôlement confuse et indéfinie. Elle donne, surtout, des formes inattendues à la liberté de créer, ensemble et dans les mouvements les plus déroutants de la vie. Un plaisir raffiné.



Six Possibilities for a Sculpture, installation view, Caroline Achaintre, La Loge 2013

Quel chemin nous avons parcouru ! Combien de limites l'art contemporain n'a-t-il pas franchies ! La sculpture, en l'occurrence, ne se ressemble plus du tout, si tant est que le relief ou la ronde-bosse permettaient autrefois d'en identifier tous les objets, les techniques et les matériaux. Les sculpteurs les plus innovants ont des pratiques immatérielles, leur geste entend produire les effets de la sculpture sans imposer de celle-ci la présence objective. Grâce aux techniques numériques d'aujourd'hui, on sculpte la lumière, le son, les images à l'infini. Toutes les possibilités sont explorées pour échapper à l'immobilité, l'inertie de la matière et l'idée ne se trouve plus figée dans une seule réalisation.

Ce que nous propose La Loge est une circulation à travers les différents étages du lieu, toutes portes ouvertes. Une balade physique et mentale dans les coulisses d'une sorte de théâtre, esprit d'escalier bienvenu, émotions au rendez-vous. Il est vrai que l'espace contribue à faciliter l'accès, pourtant conceptuellement complexe, aux traces laissées par les cinq artistes dont les univers parallèles sont interconnectés. Outre leur jeunesse, l'intelligence et l'esthétique du projet d'ensemble de leurs travaux généreusement colorés, ce qui nous ravit, c'est l'absence de prétention qui

s'en dégage : ces sculptures d'un nouveau type ne posent pas avec grandiloquence. Toutes en fluidité, rondeur et souplesse, elles ne sont soumises à aucune hiérarchie. Et du fait même que nous faisons partie intégrante du décor, elles ne sont pas seulement décoratives. Grâce à une mise en abyme d'Emmanuelle Lainé, notamment, nous participons à la découverte de son atelier, et donc de son processus de création. Médiatisée par une photographie sous la forme d'un papier peint imprégné d'art conceptuel (Sol Lewitt), l'analyse de sa pratique devient son travail, tandis que son travail se mue en objet d'exposition théâtralisé, pour ainsi dire sous nos yeux, dès lors que nous apprenons que l'artiste a œuvré in situ durant deux semaines. Française formée à la sculpture classique à Rennes et à Paris, E. Lainé confie qu'après avoir eu le sentiment que quelque chose se perdait lors du déplacement de ses œuvres, de leur lieu de création au lieu d'exposition, à partir de 2011 elle n'a plus voulu sortir ses sculptures de l'atelier... Si l'on observe la séquence des objets imagés sur la photo, on sera particulièrement attentif à la représentation très symbolique de mains, l'aspect artisanal du travail des quatre femmes étant d'ailleurs très sensible dans l'espace d'exposition.

La commissaire de l'exposition, l'Anglaise Zoë Gray, partage visiblement les mêmes exigences qu'Anne-Claire Schmitz, qui donne à La Loge une orientation réellement prometteuse. Rappelons que toutes deux ont travaillé ensemble chez Witte de With, le centre d'art contemporain de Rotterdam. Notre seul regret tient à la modestie avec laquelle est suggérée la possibilité d'interactivité avec les visiteurs, qu'il serait bon selon nous de faire agir et réagir plus concrètement, les installations n'abolissant pas complètement la distance respectueuse dans laquelle ils sont tenus. Nous n'osons piétiner les carpettes de laine tricotée de Jennifer Tee, ni caresser le tapis de mur et ni les céramiques de Caroline Achaintre. Nous nous retenons d'empoigner les volumes au design minimaliste de Robert Orchardson. La présentation muséologique traditionnelle nous a indiscutablement conditionnés. Et la projection d'Hedwig Houben au sous-sol nous maintient, elle aussi, assis en silence durant une demi-heure.

Six possibilities for a sculpture est le titre d'une série d'Hedwig Houben datée de 2009. C'est aussi le titre générique de cette délicate exposition de groupe qui sera prolongée en mai et en juin par un programme de conversations et performances. Un document disponible à La Loge nous en informe dans le détail.

Comme ce sont cinq artistes qui s'exposent ici, on comprendra que chacun d'eux représente plus d'une seule possibilité de la sculpture qui, comme un amour sans fin, consisterait à développer l'infini chez soi. Un vœu dont la mélancolie de la chanson composée par H. Houben, *Soundtrack for a sculpture*, fait résonner dans l'air une expression qui touche en plein cœur dans sa légèreté même.

Catherine Angelini

Six Possibilities for a Sculpture, installation view, Caroline Achaintre, La Loge 2013

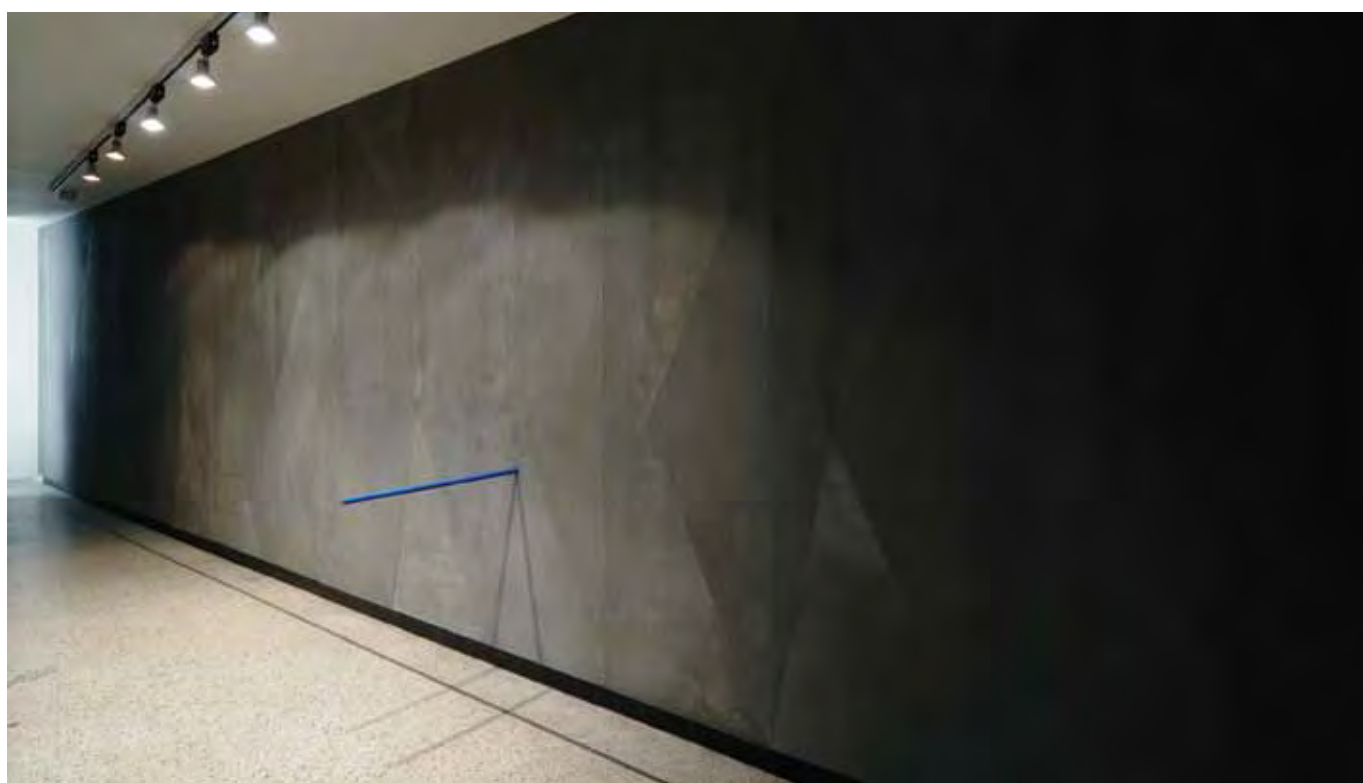




Six Possibilities for a Sculpture, vidéo, Hedwig Houben, La Loge 2013



Six Possibilities for a Sculpture, installation view, Robert Orchardson, La Loge 2013

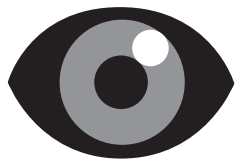




Six Possibilities for a Sculpture, installation view, Jennifer Tee, La Loge 2013

Six Possibilities for a Sculpture, installation view, Emmanuelle Lainé, La Loge 2013





Intra Muros

Après *Making is Thinking*, exposition présentée en 2011 au Witte de With, la curatrice britannique Zoë Gray poursuit sa réflexion sur le renouvellement des pratiques sculpturales actuellement à l'œuvre, avec *Six possibilities for a Sculpture*. Jusqu'au 29 juin, la Loge se fait l'écrin d'un événement faisant la part belle aux notions de processus créatif, de travail artisanal et de théâtralité de l'œuvre, un événement où chaque proposition affirme tant la singularité et le caractère impermanent de son existence que les doutes qui habitent son créateur.



Caroline Achaintre,
Frank, 2012
+ Peille #1 et Peer Rap, 2013
Six possibilities for a Sculpture
vue de l'installation,
La Loge, 2013
photo : Isabelle Arthuis



Jennifer Tee,
Crystalline Floor Pieces / Hexagonal, 2010
Laine teintée à la main
Chacun 270 x 270 cm

Crystalline Floor Piece (long), 2011
Laine teintée à la main
600 x 95 cm

Six possibilities for a Sculpture
vue de l'installation,
La Loge, 2013
photo : Isabelle Arthuis

GALATÉE EST REVENUE

Si l'entreprise de dématérialisation de l'œuvre d'art est caractéristique de la seconde moitié du XX^{ème} siècle – depuis la multiplication des pratiques performatives jusqu'à la leçon délivrée par les artistes conceptuels –, force est de constater que de nombreux créateurs développent aujourd'hui des problématiques intimement liées au travail de la matière. De l'engouement pour les ateliers de céramique, en passant par la couture ou le modelage, les notions d'artisanat et de "fait main" – encore désuètes il y a quelques années –, semblent revenir sur le devant de la scène, sans pour autant traduire une posture réactionnaire ou nostalgique. Evoquant la remarque prêtée à Emmanuel Kant selon laquelle "la pratique sans la théorie est aveugle; la théorie sans la pratique est impuissante", l'exposition dirigée par Zoë Gray présente, en effet, les travaux de cinq jeunes artistes pour lesquels le processus créatif, jalonné de doutes et de questionnements intimes, place l'esprit et la main dans une relation d'interdépendance.

Dialectique intérieure

Si, par définition, la création artistique recèle une infinité de possibles qui ne demandent qu'à être explorés, *Six possibilities for a Sculpture* pose la question de la décision et de la limite, sinon de l'autocontrainte comme principe dialectique fondamental. Tiré d'une série de travaux d'**Hedwig Houben**, dont la conclusion

SIX POSSIBILITIES FOR A SCULPTURE

SOUS COMMISSARIAT DE ZOË GRAY
LA LOGE
88 RUE DE L'ERMITAGE,
1050 BRUXELLES
WWW.LA-LOGE.BE
JUSQU'AU 29.06.13



Hedwig Houben,
*Five Possible Lectures on Six Possibilities
for a Sculpture*, 2012
Vidéo/performance, 28 minutes
Produit par P//I//AKT, Amsterdam.

est ici présentée, le titre de l'exposition manifeste cette question de l'ultime moment au cours duquel pratique et pensée s'accordent, pour accoucher d'une existence singulière que l'œuvre d'art cristallise en son sein. Initiée lors d'une conférence, durant laquelle l'artiste analysait l'évolution de ses réflexions à l'égard de six volumes produits dans son atelier, la proposition se présente sous la forme d'une vidéo. Hedwig Houben, assise face à la caméra, y décrit un parallélipède qui progressivement, par interventions successives, se décline en de multiples variations. Si l'artiste nous fait part des interrogations qui motivent chaque nouvelle tentative, elle manipule dans le même temps la terre disposée sur la table de conférence – une couche multicolore recouverte d'une pellicule brune –, s'essouffant dans ce qui pourrait être perçu comme une allégorie de l'épuisement intellectuel et physique qui sous-tend l'acte artistique. Répétant à de multiples reprises le texte qui décrit le processus, Hedwig Houben y introduit progressivement des variations, de telle sorte que la parole de l'artiste cède lentement le pas à celle de la sculpture, laquelle analyse à son tour le processus créatif depuis son propre point de vue. Cette incarnation de l'œuvre d'art, qui n'est pas sans évoquer le mythe de Pygmalion, provoque ici une mise à distance qui supporte avec brio la démarche introspective de l'artiste, mais aussi le propos curatorial. En effet, en dépit de leurs singularités respectives, les œuvres présentées au sein de l'exposition témoignent dans leur ensemble de cette élasticité, de ce caractère organique qui célèbre leur existence. Les "forces actives" décrites par Zoë Gray dans le texte d'introduction s'expriment ainsi à merveille dans les céramiques de **Caroline Achaintre**, présentées au deuxième étage. *Frank* (2012), *Pelle* et *Peer Rap* (2013) donnent à voir des volumes biomorphiques aux motifs colorés, disposés avec précision sur une structure qui fait office de socle. Epousant les contours de cette dernière, les céramiques semblent ramper le long des panneaux de bois, pétrifiées à un instant de leur progression, sinon de leur existence, à l'image de ces habitants de Pompéi qui furent jadis figés dans les cendres. Les œuvres de Caroline Achaintre témoignent en effet d'un questionnement sur les états que traverse la matière, et donc sur l'identité, contredisant une vision fantasmée de la sculpture qui l'assimile de facto à l'éternité de la pierre ou à la mâle assurance du concept maîtrisé, ciselé, immuable. Soulignant ce propos, une chanson écrite par Hedwig Houben accompagne les créations de l'artiste française et traduit cette part d'incertitude sur un ton à la fois délicat et mélancolique : "I'm feeling some regret knowing how little chance you had as you misted the switchblade knife to avoid a double life".

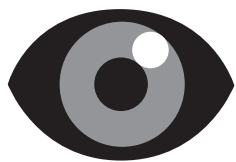
Les forces à l'œuvre

La manifestation de cette intimité à l'égard de la forme sculptée et de la matière s'exprime à merveille dans cet engouement contemporain pour les formes artisanales tombées en désuétude, suite au basculement d'une société industrielle vers une société de l'information. Les notions d'« authenticité » ou de "savoir-faire", prisées depuis les discours politiques jusqu'au marketing publicitaire, trahissent un désir grandissant de proximité et d'humanisation des échanges, comme des moyens de production. Ainsi, les trois pièces de laine tricotées et colorées à la main par **Jennifer Tee**, disposées au sol dans la salle du temple, traduisent à elles seules cette philosophie, sans pour autant véhiculer une idéologie conservatrice. Car, en effet, les formes cristallines et géométriques proposées par l'artiste néerlandaise ne sont pas sans évoquer les productions conceptuelles de la seconde moitié du XX^{ème} siècle. Au carrefour d'une pratique ancienne et d'un vocabulaire formel emblématique de la postmodernité artistique, Jennifer Tee tente de concilier deux philosophies que tout sépare, tout en évacuant la notion classique de chef-d'œuvre comme les prétentions intellectuelles et démonstratives de l'art conceptuel. A la fois humbles et

chatoyantes, à l'image de l'œuvre en laine touffetée à la main de Caroline Achaintre (*Chin Chin*, 2011), ces pièces tricotées servent en effet de support à une performance exécutée par l'artiste et disposent d'une vocation fonctionnelle temporaire qui pourrait évoquer les collaborations de Robert Rauschenberg avec Merce Cunningham. Participant à l'élaboration d'un espace scénique, ces œuvres valident le propos de Zoë Gray selon lequel les artistes de *Six possibilities for a Sculpture* "adhèrent à la théâtralité de la sculpture – autrefois dénoncée comme sa faiblesse". La plus belle illustration de ce principe reste sans nul doute l'intervention *in situ* d'**Emmanuelle Lainé**. S'inspirant d'une pratique antique qui consistait selon sa description à laisser, le lendemain d'une fête ou d'un banquet, le sol jonché des vestiges de la célébration, l'artiste française est intervenue sur la scène de la salle du temple en y disposant de multiples objets manufacturés – miroirs, étagères, briquet géant, etc. –, mais aussi modelés de ses mains, à l'image d'un volume biomorphe en plâtre. Une fois achevée, l'installation a été photographiée par André Morin avant que le cliché ne soit tiré en grand format, puis collé en fond de scène pour provoquer un effet de mise en abîme. Opérant par soustraction, Emmanuelle Lainé a enfin supprimé quelques éléments de l'espace scénique, toujours visibles sur la photographie, générant ainsi une distorsion entre un "réel" – désormais défaillant – et sa représentation imagée – qui en constitue l'archéologie. La puissance de cette œuvre tient à ce que les rebuts issus de la fabrication des objets disparus jonchent toujours le sol, suggérant une forme d'ellipse narrative qui invite le regardeur à combler le vide laissé par ce geste d'effacement, à pénétrer l'espace temporel inframince durant lequel l'artiste a chamboulé sa mise en scène. En tant que "force active", cette création affirme l'importance de la matérialité et du rapport physique à l'œuvre et, au-delà, démontre qu'il n'est nul besoin de recourir aux subterfuges relationnels pour rompre la distance qui sépare le visiteur de l'œuvre d'art. La retranscription par **Robert Orchardson** des dessins qu'Isamu Noguchi a produit pour le *Roi Lear* en sculptures géométriques abonde également en ce sens, alors que ces œuvres au vocabulaire formel bien identifiable, qui semblent aller à contre-courant de l'exposition, finissent par se fondre parmi les symboles archétypaux qui composent le décor de l'ancienne loge maçonnique, à l'image de *Prism* (2011).

Si les artistes célébrant le travail de la matière, la "physicalité" de l'œuvre ou encore sa théâtralité, faisaient parfois figure d'OVNI dans le paysage postmoderne – pensons aux sculptures éminemment poétiques d'un artiste tel que Richard Baqué –, Zoë Gray démontre au travers de cette exposition que de nombreux créateurs tentent de réconcilier les exigences du geste et de la pensée, de se réapproprier le processus artistique tout en se méfiant des formules trop démonstratives. Dialoguant avec le contexte qui les nimbe et jouant des effets produits sur le regardeur, les œuvres qui composent *Six possibilities for a Sculpture* célèbrent une forme de réappropriation de la conception et de l'acte créatif, réappropriation qui dépasse par ailleurs le seul cadre de la création contemporaine pour s'inscrire dans un phénomène de société plus global. La transformation des circuits de production et de diffusion des biens est en effet à l'œuvre, depuis la résurgence des pratiques traditionnelles jusqu'à la multiplication des structures comme les Fab Labs, qui rendent accessible la formation aux techniques de prototypage rapide (stéréolithographie, découpe laser, etc.). En effet, ces phénomènes, qui pourraient sembler diamétralement opposés au premier regard, montrent conjointement que la production tend à quitter les chaînes de montage pour se rapprocher de l'espace domestique, ne manquant pas de traduire une philosophie nouvelle qui célèbre avant tout le processus créatif et la relation sensible de l'individu à l'objet qu'il produit.

Anthoni Dominguez



Expos

■ Décloisonnement

Plastique cinématographique

Peter Hutton, une image quasi impressionniste extraite
de "Three Landscapes", film, 2013.

► La magnificence de tableaux vivants sur écrans.

► Première belge de sa dernière réalisation sous forme d'installation, et rétrospective sélective de sept films du plasticien américain Peter Hutton.

Le décloisonnement des pratiques artistiques conduit fréquemment des plasticiens de formation à emprunter des voies qui ne sont pas a priori les leurs, et néanmoins d'y briller ! C'est le cas de l'Américain Peter Hutton (1944), peintre et sculpteur qui s'est fait un nom en tant que réalisateur depuis la fin des années septante, et qui fut invité en rétrospective au MoMA de New York. On n'abordera pas ses films comme s'il s'agissait d'une séance de cinéma fiction avec acteurs et récit. Bien que l'on s'en rapproche, ses films ne sont pas non plus des documentaires à proprement parler. Ce sont des réalisations d'un plasticien qui soigne tout particulièrement la qualité esthétique des images, et qui trouve sa voie dans ce qui est surtout



une observation portée sur les sujets abordés sans autre but que de faire voir selon un point de vue personnel. La qualité des images est telle que chacune des séquences est un tableau vivant dont l'auteur souhaite nous faire percevoir et ressentir la beauté. Exactement la beauté ! Et quel que soit le contenu de la scène.

Cet aspect que l'on qualifiera de pictural ôte au contenu la portée docu-

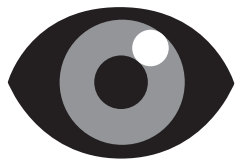
mentaire simple et toute idée de message, même si certains propos sont évidemment tenus à travers les images. Ces films sont avant tout des images magnifiquement composées qui, extraites, constitueraient des photos de premier choix dans lesquelles le thème récurrent est l'homme confronté à la nature ou à ses propres constructions. Dans son récent triptyque "Landscapes", présentée sous forme d'installation à trois écrans, l'auteur établit dans chaque cas

des rapports étroits entre l'homme au travail et le site. L'un est industriel, et le travailleur est considéré à l'échelle de l'impressionnante industrie; dans l'autre, il se fond dans une nature verdoyante et quasiment impressionniste; dans le troisième, malgré la rudesse du lieu et de l'ouvrage imposé : l'extraction du sel en plein désert par des chameliers, c'est une impression de grandeur et d'osmose qui se dégage. Ces trois projections simultanées, qui se complètent par leurs différences, ne nécessitent aucun commentaire. Les images parlent abondamment d'elles-mêmes, sans redondance, avec magnificence et sobriété conjuguées. On reste scotché, comme happé par ce qui se passe dans une sorte de partage admiratif. Pas étonnant que ces films soient muets !

L'exposition propose la vision de sept films étalés dans le temps, entre 1979 et 2013, en passant du noir et blanc à la couleur. A chaque fois, se renouvelle cette impression de participer et ce sens de la composition qui flirte autant avec une quasi-abstraction qu'avec une mise en évidence monumentale. Prendre son temps ne devient pas une exigence comme c'est souvent le cas dans des vidéos, mais un réel plaisir visuel.

Claude Lorent

→ Peter Hutton. "Figures, Landscapes & Times". Films. La Loge, centre d'art, 86, rue de l'Ermitage, Bruxelles. Jusqu'au 1^{er} février. Infos : www.la-loge.be



Avec 'Figures, Landscapes & Time', La Loge présente actuellement deux installations et une rétrospective de cinq films de Peter Hutton (°1944). L'artiste cinéaste a grandi à Detroit, il a travaillé sur des bateaux, étudié la peinture et la sculpture avant de se tourner vers la réalisation de films. Il vit depuis de nombreuses années dans la vallée de l'Hudson qui tient une place importante dans son œuvre.

Colette DUBOIS

L'installation qui ouvre l'exposition confronte trois paysages : une zone industrielle de Detroit - images de machines, de cheminées, de câbles tendus en plein ciel -, des champs de la vallée de l'Hudson -des paysages agricoles infinis traversés par des machines qui ressemblent à des insectes géants - et la Dépression de Dallol au nord-est de l'Éthiopie - un désert de sel. Les êtres humains s'affairent lentement, dans le même mouvement que celui de la nature et, comme le dit Hutton « souvent les nuages se déplacent plus vite que les travailleurs ». Comme dans tout le travail du cinéaste, les plans sont fixes et le mouvement est dans l'image : le déplacement d'une grue, le vent qui fait onduler la surface des blés, des hommes et des femmes accroupis cassant la croûte de sel ou une caravane de chameaux passant à l'horizon. La projection simultanée des trois films génère un va-et-vient constant entre les images soulignant autant les différences entre les paysages et les gestes du travail que l'identité profonde entre les rapports des hommes à leur milieu.

Dans le fond, le film 'At sea' - la vie, de la naissance à la mort, d'un porte-conteneur - est présenté ici pour la première fois sous la forme d'une installation. Sur un premier écran, la construction d'un bateau dans un chantier naval décrit la démesure entre homme et machine et les ouvriers semblent n'être que des éléments de la technique sophistiquée de la construction. Le second écran ne montre plus d'être humain : il n'y a que la mer, la ligne d'horizon qui joue avec l'avant du bateau, la noirceur des flots qui recueille les reflets du ciel et se transforme en peinture abstraite et mouvante, un univers où le temps qu'il fait sert de mesure au temps qui passe. Sur le dernier écran, dans un 'cimetière' à bateaux du Bangladesh, les épaves comme des forteresses, gueules ouvertes et dentées, se détachent sur le ciel gris. Le rapport homme-machine est alors inversé ; les ouvriers qui s'affairent sur

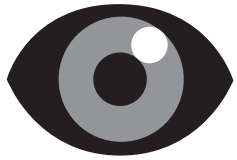
les carcasses rouillées avec des outils dérisoires ont des gestes libres et à la fin, ils défilent souriants ou curieux vers la caméra.

Cinéma des origines

Les cinq films de la rétrospective ont été tournés entre 1979 et 1997. Portraits de villes (New York ou Łódź), de paysages (principalement la vallée de l'Hudson) ou encore 'Boston Fire' (un incendie filmé comme un événement plastique), ces films muets au noir et blanc très contrasté évoquent le cinéma des origines. Les plans fixes qui se succèdent sont entrecoupés par des plans noirs. Ils deviennent images, des images à l'arrêt, des points d'apnée du défilement, des surfaces suspendues et de suspens. Ces plans noirs apportent aux images un rythme, presque une sonorité.

Les films de Peter Hutton captent des atmosphères intemporelles : la ville de Łódź apparaît désertée de ses habitants à l'exception de quelques ramoneurs qui posent fièrement et d'ombres fugitives ; les cariatides qui ornent les façades, les statues et les portraits photographiques en tiennent lieu. Partout, le cinéaste cherche la surface de l'eau qui renvoie, doux ou agités, ses reflets comme autant de traits blancs qui envahissent l'écran. Il s'attache aux mouvements des herbes et des branches d'arbres, il laisse passer devant son objectif des nuages fabuleux. Devant ces films, le spectateur retrouve l'émotion qui habitait celui des premiers films des frères Lumière : un émerveillement devant les mouvements à peine perceptibles ou violents de la nature.

'Figures, Landscapes & Time' de Peter Hutton jusqu'au 1er février à La Loge, rue de l'Ermitage 86, Bruxelles. Ouvert je-sa de 12-19 h. www.la-loge.be



nuage/soleil

Peter Hutton, films

[Laisser une réponse](#)



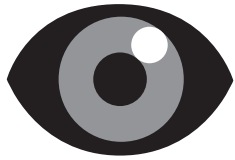
Three Landscapes, 2013.

Avant qu'il ne soit trop tard, il faut aller voir les magnifiques films de Peter Hutton (1944, Detroit, Michigan) à La Loge. Entre cinéma, photographie et peinture, c'est un moment de contemplation et de pure beauté que ce cinéaste nous offre.

Dès ses premiers films, la méthode Hutton est en place : une succession de plans fixes qui laissent le mouvement s'y développer. Les cinq films présentés au sous-sol, en noir et blanc, sont de fines études visuelles : un incendie (Boston Fire), une ville (New York Portrait, Lodz Symphony), un fleuve (Study of a River), le paysage américain (Landscape). Hutton accorde une attention particulière aux éléments : le vent, l'eau, la lumière, le feu, les arbres. Et lorsqu'il est présent, l'humain occupe une place discrète dans le cadre. Ce qui frappe : la qualité de l'observation, la précision des cadrages, la beauté des 'formes' observées. Et puis surtout le silence : présent dans chaque film comme une composante essentielle pour aborder ces images. Le noir et blanc contrasté et les point de vues originaux font parfois penser à des photographies du début du 20ème siècle (comme les paysages 'romantiques' d'un Ansel Adams), au point qu'il est difficile de mettre une date sur la plupart de ces films (certains ont été réalisés dans les années 90).

Au rez-de-chaussée sont présentés deux triptyques qui s'appuient sur la même approche. Ici s'ajoutent la couleur et la confrontation des situations. *At Sea*, par exemple, évoque de manière très poétique et sensible les étapes de la vie d'un navire marchand : sa conception dans un chantier naval, sa vie en mer et pour finir son démantèlement sur une plage du Bangladesh. Il est curieux de voir ici le contraste entre la première étape où les très hautes technologies sont à l'oeuvre, et la dernière étape où la pauvreté des moyens et des travailleurs est flagrante. Dans *Three Landscapes* enfin, ce sont des paysages agricoles de la vallée de l'Hudson qui sont confrontés à des extrêmes : un site industriel nord américain où la figure humaine est dépassée par la taille des installations, et la récolte du sel à la seule force des hommes et des chameaux dans une région extrêmement aride d'Éthiopie.

Peter Hutton, « Figures, Landscapes & Time », La Loge du 28 novembre 2013 au 1^{er} février 2014, rue de l'Ermitage, 1050 Bruxelles. Entrée libre !



Droste Effect



Peter Hutton does not like digital cameras but likes mint candies very much.

American independent filmmaker Peter Hutton was born in Detroit in 1944. He has taught at CalArts, Hampshire College, Harvard University, and currently at Bard College, where he has served as director of the Film and Electronic Arts Program since 1989. Among other exhibitions, his work has been the subject of a big retrospective at MoMA in 2008. Before becoming an artist, Hutton lived and worked on large merchant ships for a decade, which deeply affected his subtle vision. As he states, "there is a kind of culture of survival when you are out at sea, where you have to develop a kind of visual acuity to know where you are going and what's happening." His films convey a powerful, contemplative method of viewing the world indeed. They portray a sense of meditative timelessness, being sublimely meditative and luminously photographed. In each of them, the artist opposes a patient observation-based practice to a manipulated or staged reality.

"Figures, Landscapes & Time," one of his biggest solo exhibition in Europe – on view through February 1st, 2014 at La Loge in Brussels – features a number of early works but also his latest film, *ThreeLandscapes* (2013), that premiered at the Toronto International Film Festival in September 2013. Shot in Hutton's hometown Detroit, along the Hudson River Valley, and in the Dallol Depression in Ethiopia, the film shows three places in the world he is emotionally attached to: respectively, the place where he was born, the place where he lives, and the Ethiopian salt desert, where a peculiar landscape is worked out by patient human beings. Nevertheless, Hutton never feels an anthropological need when filming: on the contrary, the figure is relatively absent in his works, that solemnly follow the tradition of landscape paintings and still photography, being composed by single shots taken from a fixed position – also an homage to Dusseldorf's school and its tradition as declared by the author.

In the second exhibited video, *At sea* (2007), Hutton tells the epic story of the birth, life, and death of a container ship, dramatically showcasing the social, ecological and economic effects of such a life cycle.

Last but not least, the exhibition presents five silent portraits of cities – including *Boston Fire* (1979) and *Landscape (for Manon)* – filmed in the 70s, that capture the essence of the landscape through abstract black and white images. The old-fashioned practice of portraying the city from a window gives us a slow motion impression of time and visual elements of the urban landscape. Like an old man spying his neighborhood, Peter Hutton is a voyeur, obsessively watching the world: the wind blowing on plastic bags, the clouds passing over the World Trade Center, lonely homeless people, or someone passing by on the street... People he never dares to speak to, because he loves to keep a distance, not to ask questions, to stay apart and hold still. He sees every moving element in his frame as a potential, lifeless element of the landscape. With old sailor's patience, he seats and waits for them to pass by. As Monet and his *Cathédrales de Rouen*, he is charmed by time and the way it manipulates reality.

Hutton is definitely interested in the very first phase of the filming process: observation, above all. Every sequence is the result of his passion for seeing and observing, feeling the space by keeping his distance from the subject, in a silent contemplation. He uses the expressions “sketch-work,” “making records” and “taking notes” to describe the process behind his diaristic studies of a place. His films are, as he suggests, visual sketch-works.

His emotional and professional engagement with film rolls depends on their particular features, such as their organic materiality and imperfection. From the technical point of view, the red filter completely lets the light come out from the background and emerge in contrast with dark blacks. The stillness of the images and the absence of sound make the landscapes empty and primordial, able to swallow the human presence and make it completely unnecessary.

There is no gesture in his works, but contemplation: everything is basic and therefore basically striking. The choice of black and white tones contributes to a very basic, graphic image, made of big contrasts and saturation, in which the light is coming from the background, without any space left for decoration.

Peter Hutton is not interested in stories and narratives: he relies on basic language and 16 mm films for his beautiful tableaux, which remind us of those of Constable and Turner, with their great composition, contrasts and sublime emotional components. Except that, for Hutton this emotional landscape is always recorded with rational detachment. Having foundations in sculpture and painting, he perfectly knows what constitutes an image and is aware of space and its understanding in art history. His works engage in a dense wonder, making us stare at his half-moving paintings with enjoyment, going deeper in the texture, looking for a longer time.

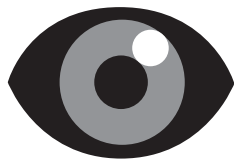
As he says, the less is more, but it has to be distinctive.

Useful links I went through to get ready for this article:

Peter Hutton's films on Mubi.com http://mubi.com/cast_members/82566

The announcement of his retrospective at Moma on e-flux <http://www.e-flux.com/announcements/peter-hutton/>

Peter Hutton's guided tour of his exhibition at La Loge.



EXPOAGENDA



'Three Landscapes' in Figures, Landscapes & Time by Peter Hutton. Courtesy of the artist & La Loge



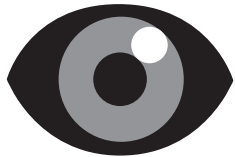
POËTISCHE LANDSCHAPSFILMER

© PETER HUTTON: FIGURES, LANDSCAPES & TIME > 1/2, do/je/Th > zà/ta/Sa 12 x 19:00, LA LOGE.
Kluisstraat 86 rde de l'Ermitage, Elsenne/Ixelles, 02-644 42 48, www.la-loge.be

NI. I De Loge, de voormalige vrijmetselaarsstempel die is getransformeerd tot kunstruimte, brengt een eerbetoon aan de Amerikaanse filmmaker Peter Hutton. Hutton is al een paar decennia actief, maar niet echt bekend in Europa. Zijn expo in La Loge, met zeven films die een periode van 30 jaar omspannen, is dan ook de ideale gelegenheid om zijn werk te leren kennen. Voor hij zijn roeping als filmmaker ontdekte, bracht Hutton tien jaar door op grote schepen, wat zijn fascinatie voor overweldigende natuur verklaart. Met een videotripteek toont hij de geboorte, het leven en de dood van zo'n schip. Van de bouw en feestelijke inhuldiging op een scheepswerf in Zuid-Korea tot de eigenlijke overtocht en de ontmanteling op een werf in Bangladesh. De video *Three landscapes*, die op drie schermen wordt geprojecteerd, toont mensen aan het werk in het industriële landschap van Detroit, met rokende fabrieksschoorstenen die toepasselijk in zwart-wit zijn gefilmd, boeren in de Hudson-vallei en Ethiopiërs die stenen kappen. Het werk vormt een meditatie over de mens, arbeid en natuur. De natuur is

overigens de rode draad door Huttons oeuvre. In de kelderverdieping is bijvoorbeeld *Study of a river* te zien, een zwart-witfilm waarin de Hudson-vallei in een spel van licht, duisternis en schaduw wordt vastgelegd, zodat hij symbolistische schilderkunst oproept. Knap is ook *Boston fire*, waarin een brand wordt gefilmd. Hutton weet de textuur van de rookwolken te vatten met zijn grove korrel. Af en toe zie je schimmen verschijnen, maar de aandacht gaat – zoals meestal bij Hutton – vooral naar de natuurkracht. Soms legt hij ook stadsbeelden vast, en dat zowel van New York als van het Poolse Łódź. Die laatste film is een opeenvolging van korte scènes, gaande van een afgebladderde gevel tot een man die de straat schoonveegt. Af en toe zoomt hij in en toont hij meer abstracte beelden, zoals een spinnende weefmachine. Een bewegend gordijn of invallende regen, het zijn pretentieloze, dromerige beelden die de schoonheid van het moment weten te vatten. En dat via de magie van film.

SAM STEVERLYNCK



PETER HUTTON : FIGURES, LANDSCAPES & TIME /
LA LOGE Bruxelles / Jusqu'au 1er février 2014.

La collection de sept films présentés dans le cadre de l'exposition «Figures, Landscapes & Time» à La Loge permet de revoir ou de découvrir trois décennies de réalisation du cinéaste états-unien indépendant Peter Hutton.

Outre certaines œuvres de ses débuts, incluant Boston Fire (1979) et Landscape (for Manon) (1986-87), l'exposition retrace l'œuvre actuelle de l'artiste, avec pour point d'orgue le dernier film en date Three Landscapes (2013), qu'il présente pour la première fois sous forme d'installation.

Tout au long de sa carrière, Hutton a utilisé le film pour immortaliser des moments subtils qui reflètent une méthode puissante et contemplative d'appréhender le monde. Dans chacun de ses films, il adopte une position de témoin; il se sert de la caméra pour filmer à distance des paysages choisis. Ainsi, une ligne tangible se ressent dans ses films, séparant le cinéaste de la réalité qu'il filme. Toute son œuvre est le fruit d'une observation patiente par opposition à la construction d'une réalité manipulée ou mise en scène.

Avant de devenir cinéaste, Hutton a passé une décennie à vivre et travailler sur de grands cargos marchands. L'argent gagné de la sorte lui a permis de payer ses études d'art. L'expérience de contempler le monde à partir d'un bateau a indéniablement forgé son sens du « regard », devenu un moyen d'expérimenter le temps et d'explorer la réalité en se concentrant sur les subtilités de la vision. L'artiste explique qu'il y a « une sorte de culture de la survie en mer, où il faut développer une forme d'acuité visuelle pour savoir où on va et ce qui se passe ». Ses débuts artistiques de peintre et sculpteur constituent un autre aspect déterminant de l'œuvre de Hutton. Bien qu'il ait abandonné la peinture et la sculpture pour le cinéma dès le milieu des années 70, ses films véhiculent un lien visuel aux méthodologies de la peinture. Ou comme le décrit Hutton : « le film est un tableau peint avec le langage du cinéma ».

The collection of seven films presented in the exhibition at La Loge represents over three decades of work by American independent filmmaker Peter Hutton. The exhibition features a number of early works including Boston Fire (1979) and Landscape (for Manon) (1986-87) and traces the

artist's oeuvre through to the present. The main highlight of the exhibition is the debut of Hutton's latest films, *Three Landscapes* (2013) and *At Sea* (2004-2007) in the form of an installation.

Throughout his career, Hutton has used film to capture subtle moments in time in a way that reflects a powerful, contemplative method of viewing the world. In each of his films, he positions himself as a witness; he uses the camera to make a record of chosen landscapes filmed from a distance.

Therefore, a tangible line can be felt in his films, separating the filmmaker from the reality that he is filming. His entire body of work results from patient observation as opposed to constructing a manipulated or staged reality.

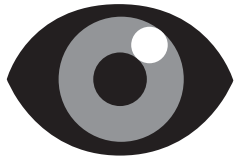
Before becoming a filmmaker, Hutton spent a decade living and working on large merchant ships. He paid his way through art school with the money he earned at sea. The experience of witnessing the world by boat undeniably forged the artist's sense of looking as a means of experiencing time and reality with a more intense focus on the subtleties of vision. The artist explains that, "there's a kind of culture of survival when you're out at sea, where you have to develop a kind of visual acuity to know where you are going and what's happening." Another defining aspect of Hutton's work is his early artistic career as a painter. Though the artist abandoned painting for film in the mid-1970s, his films convey a visual connection to the methodologies of painting. As Hutton describes, film is "about painting with the language of cinema."

Born in Detroit and a current resident of the Hudson River Valley, Hutton's personal connection to specific places is evident in his work. His long appreciation for the beauty of the Hudson River Valley is expressed in a number of his films including *Landscape (for Manon)*, *Study for a River* and *Three Landscapes*. His cinematic treatment of this area has been linked to the mid-19th century painting of the Hudson River School, an American art movement known for romantic depictions of the natural landscape surrounding the Hudson River.

Often using his daily environment as inspiration, Hutton believes in the adage that truth is stranger than fiction. Hutton's oeuvre consists of a rich collection of over twenty films that portray a sense of meditative timelessness. The seamless movement of man and nature appear as continuous forces untouched by time.

until 1 February 2014

<http://inferno-magazine.com/2014/01/14/peter-hutton-figures-landscapes-time-sept-films-a-la-loge-bruxelles/>



Les poèmes visuels intemporels de Peter Hutton
27 janvier 2014

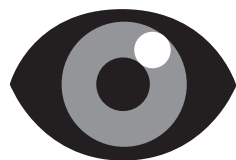
Dernier épisode bruxellois : les films de Peter Hutton à la Loge (jusqu'au 1er février); nombreuses images et quelques extraits vidéos sur ce site. Son dernier film, *Three Landscapes*, déploie sur trois écrans trois paysages (une aciérie très 'constructiviste', un paysage bucolique et nuageux, et un désert minéral et dépouillé), et dans chacun d'eux, des gestes d'hommes au travail, qu'ils soient écrasés par la cathédrale d'acier de Detroit, rendus quasi irréels et flottants par la sécheresse du Danakil ou qu'au contraire, ils retrouvent une humanité plus familière dans les doux paysages de l'Hudson. Ce n'est pas vraiment un documentaire ou un récit, plutôt un poème. Et l'image très graphique de ces deux ouvriers cheminant précautionneusement vers le haut d'une tour de l'usine sur fond de nuages semble sortie d'un film à la gloire de l'industrie soviétique, quand l'art (cinématographique en particulier) célébrait encore le «progrès».

Peter Hutton a été marin sur des cargos, et le rythme lent de son film *At Sea* montrant la naissance, la vie et la mort des bateaux (d'un chantier naval coréen à un cimetière de démantèlement bangladais) est en harmonie avec son regard "marin".

D'autres films (*Landscape for Manon*, *Study of a River*) offrent des images plus apaisées, plus champêtres. Les remous des eaux de l'Hudson River font écho aux volutes de fumée et de flammes que tentent de combattre les pompiers de Boston Fire : des forces hors du temps, hors du monde, éternelles et primitives.

Enfin, *Lodz Symphony* est composé de vignettes de cette ville polonaise, images fixes d'un délabrement urbain où se font jour des jeux optiques, des vibrations mécaniques, tout un code visuel de la modernité. Comme un chant désabusé.

<http://lunettesrouges.blog.lemonde.fr/2014/01/27/les-poemes-visuels-intemporels-de-peter-hutton/>



Art New Zealand

NUMBER 149 / AUTUMN 2014

\$9.75 (incl GST)
ISSN 0110-1102

Julia Morison

Freedom Farmers / Len Lye / Hotere Culbert

Harry Wong / Jude Rae / Séraphine Pick

Kate Newby / Dane Mitchell / The Crystal Chain Gang

Russ Flatt / Masculinity in Performance Art

John Panting / Dennis K. Turner

Greer Twiss / Barry Cleavin



Art New Zealand

Number 149 / Autumn 2014

Contents

Exhibitions 32

Edward Hanfling; Malcolm Burgess

Felicity Milburn *Resisting the Frame: A Conversation with Julia Morison* 36

Gregory Minissale *Revealing Freedom: Contemporary New Zealand Art at Auckland Art Gallery* 44

David Eggleton *Journey to the End of the Light: Hotere Culbert at Dunedin Public Art Gallery* 49

Roger Horrocks *From the Fringe to the Centre: Len Lye at Mangere Arts Centre* 54

Peter Shand *Object - Painting - Object: Jude Rae's SL 313* 58

Jan Bryant *Breathing & Dreaming: Dane Mitchell's Other Explications* 62

David Lyndon Brown *Wasted Youth: Séraphine Pick's Wankered Again at Michael Lett Gallery* 66

Dan Munn *Belgium Rocks: Kate Newby's Residence in Brussels* 70

Edward Hanfling *Man in the Mountain: Exploring the Art & Philosophy of Harry Wong* 74

Victoria Wynne-Jones *Fields of Action: Masculinity in Contemporary New Zealand Performance Art* 80

Laura Howard *Flights of Reflection: Recent Work by the Crystal Chain Gang* 84

Daniel Michael Satele *Bearing Tension: Photographs by Russ Flatt* 87

Richard Wolfe *Disorder & Dissent: Disruption in Dennis K. Turner's Studio* 92

Allan Smith *Welded Indicatives: The Spatial Constructions of John Panting* 94

Books 101

COVER ILLUSTRATION: Julia Morison, in front of *Tree Houses for Swamp Dwellers*, Christchurch 2013
Photograph: Bridgit Anderson, courtesy of SCAPE Public Art

Art New Zealand is published quarterly by Art New Zealand 2009 Limited,
P O Box 10-249, Dominion Road, Auckland 1446, New Zealand.

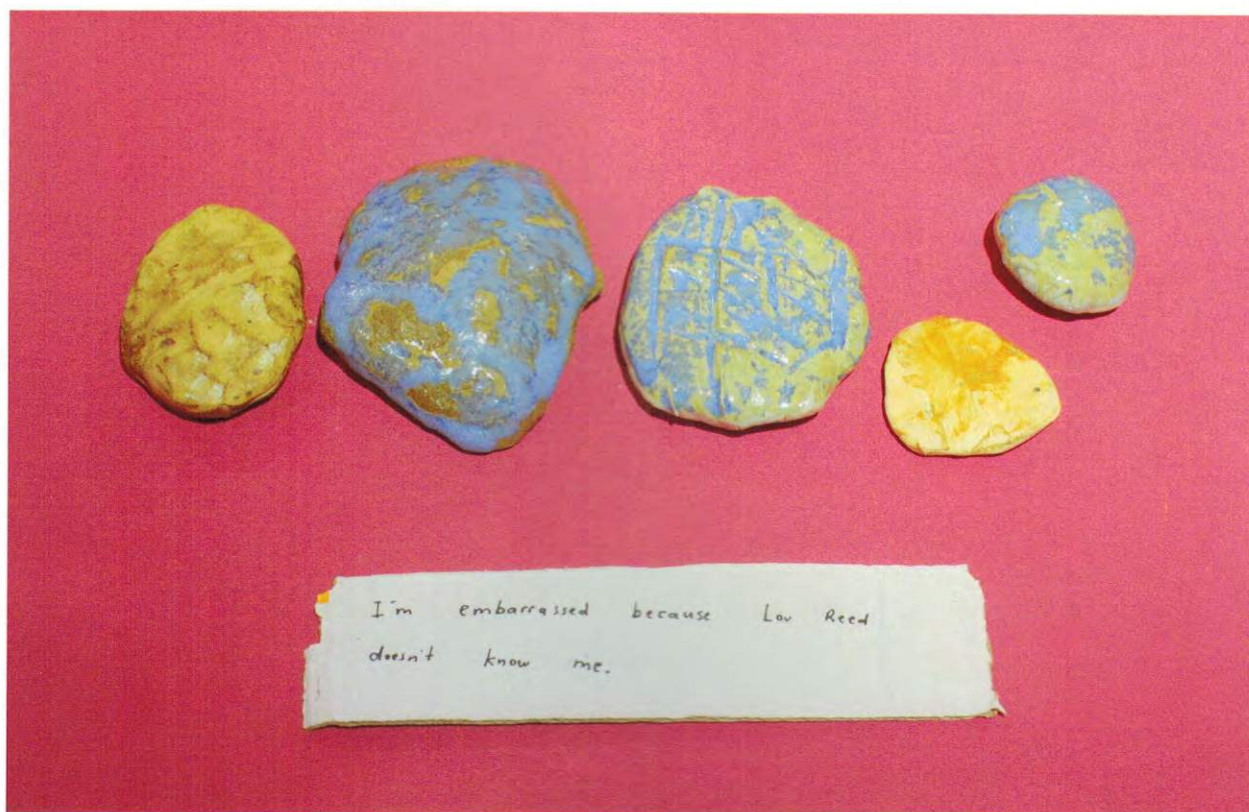
Editor: William Dart; Deputy Editor: D. G. Abbott; Founding Editor: Ross Fraser
Printing: SOAR Printing

Subscriptions: One year (four issues) within New Zealand, \$35; Two years (eight issues) within New Zealand, \$65. Please add \$30.00 *per year* for postage to Australia, \$65.00 *per year* to ROW)

Advertising and editorial enquiries: Details may be obtained by telephoning Auckland 6301-328. Applications in writing may be sent to P.O. Box 10-249, Dominion Road, Auckland 1446.

Art New Zealand is registered at Post Office Headquarters, Wellington, as a magazine.

Copyright © 2014 Art New Zealand 2009



Belgium Rocks

Kate Newby's Residence in Brussels

DAN MUNN

Kate Newby installed *Maybe I won't go to sleep at all* on all four floors of La Loge during a five-week residency in the Northern autumn of 2013. The gallery is based in a former Freemason house commissioned by the international obedience Le Droit Humain in 1934 and used by the group until 1976. Newby's work is at once a response to this architecture, a continuation of residency-based projects over the last few years, and a mining of the social and emotional content of her few short weeks in Brussels. Each floor showcases a specific body of work, leading the viewer through a series of concerns from basement to rooftop.

In the basement there is a plywood platform painted bright pink-red; on it are laid just over 500 unique ceramic sculptures (which the artist calls 'rocks'), all produced in the space of two days. During their formation the pieces picked up a variety of hand and finger marks; one set was textured by being thrown against the gallery's wooden floor. Grouped by colour, size and style, each set is labelled with a phrase such as 'Do more with your feeling', 'I'm just like a pile of leaves', 'Depend upon it', and 'I'm embarrassed because Lou Reed doesn't know me'.¹ The lines are copied from the artist's notebooks; there are names, imperatives to act (ambitiously!), fragments from personal conversations in Brussels, and lines from Frank O'Hara's *Lunch Poems* (1964).

This method of linking phrase and form in varyingly straightforward and abstract instances brings to mind sentiment analysis in social media. This is a growing area in which affective data in feedback posted on social media websites—likes, comments and soon, latent webcam feeds²—is moulded into a form to which businesses can offer a product or service. How are you feeling today? The nonlinear yet loosely diaristic³ nature of the phrases excavates the social and emotional content of free time, employing it for production as O'Hara does his lunch hour. This new seductive periphery of productive time, a key source of the work's openness and generosity, may also be a woefully precarious position; the exhibition title referring equally to ambition and exhaustion.

In a recent article in *The New Inquiry* the 'land of nod' is presented as the final frontier of the labour market.⁴ It foresees the 24/7 end-game, where time that is not 'work time, consumption time, or marketing time'⁵ loses relevance, as in the reality television show *Shattered*, in which the winner lasted 179 sleepless hours.

On the ground floor, propping open the doors of the temple,⁶ Newby has installed a rough concrete mound. The piece's pallid yellow wash clashes with the natural brown of the wooden floor, making manifest its loosely simulative nature. Like her ceramic rocks, this mound places the deep time of

(all images) KATE NEWBY *Maybe I won't go to sleep at all* 2013
Installation at La Loge, Brussels
(Photograph: Isabelle Arthuis)

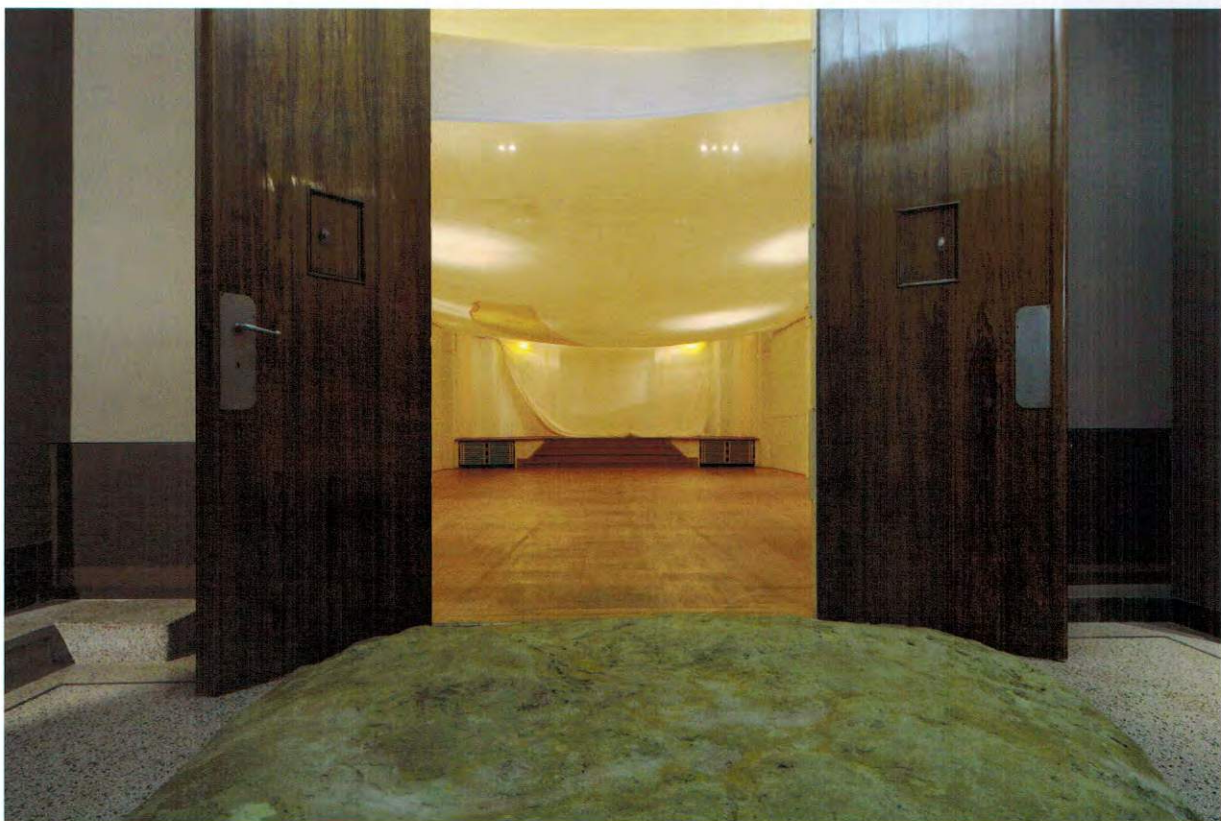
rock formation alongside what novelist Jennifer Kabat refers to as 'the temporal space of Kate',⁷ the comparatively minuscule moment of production. In doing so we approach the perspective that Timothy Morton writes of in *Ecology without nature*; a non-anthropocentric view in which our own processes are placed alongside the myriad others present within that 'something called Nature.'

On the stairs to the next level a series of warmly amateur photographs is hung as billposters. The images show the artist's friends and colleagues skimming her ceramic rocks across various bodies of water: a swimming pool, a lake in a city park, in a puddle downtown, and in the ocean (good luck). The performatively produced⁸ object is turned back into an event, the sculpture lost forever in the process. The process speaks to land art and particularly the projects of Andy Goldsworthy in which temporary structures composed and conducted in isolated locations are delivered back to the big smoke as permanent photographic works. Perhaps the spoken anecdotes⁹ that naturally develop around the performative elements of the artist's work are in this case the more appropriate record. Unlike the photographs, which adhere to a documentary aesthetic, these anecdotes are told in the perspective and voice of the viewer and have a greater capacity to take on board the range of subjectivities brought to the event.

In the temple a loose weave cotton sheet divides the height of the space in two, on top of which sit two panels of sunny yellow oxide-dyed silk. The cotton was laid on top of the building during the production period and carries the marks of weather

and sneaker treads. Like the silk panels it points to an escape from the lodge's architecturally discrete and previously covert heart. The fabric forms a veiling mechanism against the gaze from the claustra (i.e. one-way viewing window) on the second floor, which during Freemason occupation would have been used for monitoring the activities within the hall. The French term 'Loge', used to refer to a masonic lodge, can also indicate a caretaker's dwelling, a theatre box, or an actor's dressing room; each space playing host to drastically distinct norms of engagement. By disrupting the surveillance of the claustra, the installation also antagonises the typical organisation of the visual within the white cube. One of the most complete views of the space, in which the warm yellow panels of silk are aligned with the illuminated sun, moon and star wall lights behind, is from the toilets upstairs.

In Jacques Tati's 1958 film *Mon Oncle*, the protagonist's world is divided into modernist and vernacular architecture and urban design. Much of the humour arises from his attempts to navigate the impersonal spaces of the modern house and factory. At the very end of the film an estranged father reconnects with his son by taking part in a petty prank; through this brief engagement with uncertainty he forms a vital connection. In the same way this installation subtly but consistently questions the conventions of navigating an exhibition. Entering the temple one must decide whether one is comfortable climbing over the sculpture at the door. The chance-influenced form of this fixture covers almost completely the stylised tool iconography within a Square and Compasses¹⁰ tile mosaic. Similarly, when the temple was constructed to ideal proportions it unintentionally produced, on each





floor, a wedge of leftover space. On the second floor in this area Newby has scrawled the words, 'Oh hi' in chalk on an industrial blue carpet, greeting the chance architectural development as a pleasant surprise.

On the top floor a ceramic wind-chime is strung through the space and out across the roof terrace. The tensioned line passes straight through a hole drilled in the thick concrete wall and is attached to the exterior of the building at each end. Neatly scattered on either side of the window to the terrace are an

assortment of found and silver-cast pocket detritus; matches, cigarette filters, soda can tabs, coins, and wads of paper. This series began during an exhibition at Wellington City Gallery in 2011 in which staff chose pieces to carry around. At the end 'a lot were missing, some were never returned, and some were tarnished' which the artist gladly accepted, saying 'I just wanted the works to circulate and be out living a life in the world'.¹¹ In her public conversation at the gallery with curator Laura Preston, Newby mentioned that she



wonders if things 'get taken for granted when they are permanent'. These silver accessories, paradoxically concealed within the holder's pocket, accentuate the event of viewing, the pocket echoing the withdrawal allowed by the cotton veil in the temple.

One final work visible from the top floor is a flag hanging from an apartment across the street. Produced during Newby's Bachelors degree, it bears the handwritten phrase 'I think I'm doing it in a really interesting way'. Following the dissolving of the British bank Lloyds TSB this year, *The Economist* wrote that it was strange that TSB would keep its 213 year-old name, noting (post-recession) the evolution of customer trust tending towards 'informal brand names [that] reflect more integrity and honesty than stuffy, impassive legacy ones'.¹² In contrast, Newby's 'I think' works to develop our trust in the art institution's potential. In her candidly informal way of working on the periphery of the art object and within the wider physical and historical context of the exhibition space, she asks us to trust in art's capacity for openness, expansiveness, and ultimately, relevance.

1. This phrase was written several months before the songwriter's passing, as many visitors to the show have been curious to know.
 2. 'IRENE is a facial expression based mood detection model that has been developed by capturing images while [social network] users use webcam supported laptops or mobile phones. This image will be analysed to classify one of several moods. This mood information will be shared in the user profile . . . several activities and events will also be generated based on the identified mood.' From the abstract for 'IRENE: Context aware mood sharing for social network' a paper presented at the 2011 IEEE International Conference on Service-Oriented Computing and Applications by Haque, M.M., Adibuzzaman, M., Polyak, D., Jain, N.; Ahamed, S.I. and Lin Liu.

3. Newby writes in *Let the other thing in* that 'The energy I had on a particular day (depending on how my day had gone, what I had eaten, exercise, what sort of music I was listening to, etc.) is quite evident in the work. Some sets of stones are larger and more angular—they look like I had run out of patience—whereas other days resulted in fine, detailed sets of tiny pebbles with subtly varied glazes. It was a curious way to document a six month period—in clay sticks and stones.' See Kate Newby *Let the other thing in*, Fogo Island Arts and Sternberg Press, Berlin, 2013.

4. Erwin Montgomery and Christine Baumgarthuber, 'My Soul to Keep', *The New Inquiry*, 15 October 2013.

5. 24/7: *Late Capitalism and the Ends of Sleep* by Jonathan Crary, cited in 'My Soul to Keep' (details above).

6. The term by which the Freemasons referred to the main hall, and which is also used by the gallery staff.

7. Kate Newby, op.cit.

8. This set of rocks is labelled 'Skimming stones formed by clapping hands'.

9. As employed by Tino Seghal in his work *These associations* in the Tate Turbine Hall this past summer. The Tate website notes that the artist 'has risen to prominence for his innovative works which consist purely of live encounters between people'. For the duration of the exhibition the space was 'inhabited by an assembly of participants whose choreographed actions use movement, sound, and conversation'.

10. The Square and Compasses is the single most identifiable symbol of Freemasonry.

11. Right now a set of these objects is taking two months to travel from New Zealand to Munich for an exhibition. The artist has 'no idea' who is carrying these, stating 'it's more just the movement that I like.' A further edition of ten sets of these objects titled *I cross the road all the time* is available from the gallery.

12. W.B., 'Corporate Names, Verbal Identities', *The Economist*, 18 September 2013.





frieze

In Focus: Kate Newby

The art of tiny revelations

Stained cotton sheets, pebbles made of clay, a lump of concrete – Kate Newby's work can look radically slight. In 2011, the New Zealand artist fell in love with some nails that were embedded in the floor of the Auckland gallery Hopkinson Cundy (now Hopkinson Mossman), and for her show there, 'I'll follow you down the road', she re-created their line with shiny new ones, turning off the lights so that only daylight from the windows illuminated them. Last winter, on the remote Fogo Island off the coast of Newfoundland, Newby made a pothole at the end of a track. Approximating a puddle, it filled with snow, melted, iced over and will eventually (if it hasn't already) disappear – an earthwork in miniature.

Newby often celebrates the minutiae of everyday life; her work is an invitation to look further and see more. Consequently, what she creates is frequently overlooked, and she doesn't worry about whether you know where the 'art' is. Her series 'Pocket Charms' (2011–ongoing) includes nails, coins and pull-tabs from cans – some found, others remade and cast in silver – which remain indistinguishable from the originals. When Newby first exhibited the charms in 2011, as part of the biennial 'Prospect: New Zealand Art Now', they were hidden in the pockets of gallery attendants, who would take the work home with them at night. For several years, the artist has been working on the series 'Let the other thing in' (2011–ongoing), which comprises rocks for skimming on water. She'll hand a porcelain pebble to a friend to skip across everything from a swimming pool on Long Island to a remote pond on Fogo, from the East River to the Mississippi – wherever she and the friend happen to be. But what exactly transpires? Is the moment itself art? Or the pebble she's made? Or the friendship being celebrated? Or the throwing away of something she, an artist, has created? Or, is it the photographs she takes on her iPhone to record the event? Whatever the answer, something ephemeral is marked that becomes a way to consider all of these questions.

Last September, at La Loge in Brussels, Newby created the

About this article

Published on 13/02/14
By Jennifer Kabat



Let the other thing in (Drew), 2013, c-type print, 42 × 32 cm. Courtesy: the artist and Hopkinson Mossman, Auckland

[Back to the main site](#)

installation 'Maybe I won't go to sleep at all' (2013), which spread across all four floors of the Masonic-lodge-turned-gallery. Gauzy sheets billowed over the ceiling. Bold swatches of yellow silk were laid on top of the cotton, which was covered with rain-stained striations and footprints. Seen from a window above, the room was calm; it reminded me of watching clouds from an aeroplane. From below, in the former temple itself, the installation reconfigured the room, veiling the lights and wooden grille overhead. Temples and churches all drive attention to the front, to the altar, but Newby interrupts that. She makes you look up, not forward, transforming the hierarchy endemic to the space.



'Maybe I won't go to sleep at all', 2013, exhibition view at La Loge, Brussels. Courtesy: La Loge, Brussels

For her show 'Crawl out your window' (2010) at Gesellschaft für Aktuelle Kunst (GAK) in Bremen, Newby hung a soiled curtain in the gallery. Here, the dirt had accumulated when the artist and her friends used the sheet as a picnic blanket, while at La Loge the stains came from Newby hanging bolts of fabric outside her studio on the top floor of the building – both works, however, serve as a kind of diary. At GAK, the artist made a corridor with the sheets, shaping light from the window and drawing attention to the outside. Looking out of the window and across the river, the visitor could see scrawled on a wall: 'Try, try.' Newby wrote this in response to a Lawrence Weiner piece on GAK's riverside foundations: 'having been built on sand with another base (basis) in fact.' His statement was both about culture and about the island on which GAK stands, which is sinking. Newby's exhortation was filled with hope and humour: try and try again, even if you know it will fail. Her graffiti will be painted over or wear off – people might miss it entirely – but it's about the encouragement to see, to respond, and the hope offered up in the tiny revelations available to us if we look.

'Crawl out your window' won Newby the 2012 Walters Prize. Bestowing the award, judge Mami Kataoka described the work as 'the most reserved but radical way of transcending the fixed architectural space for contemporary art'. A 'translation' of the GAK show installed at the Auckland Art Gallery, it included a concrete ramp with a puddle, gum and silver pull-tabs stuck in the surface. It looked like something from the street dragged into a museum and, indeed, Newby has written odes to stretches of footpaths and carrier bags caught in trees. In a gallery setting, the ramp was as confusing as the concrete mound the artist created in La Loge to force the temple doors open. The concrete stops you short. Is it blocking the entrance? Do you walk on it? Are you allowed to? How do you interact with something defined as art? Newby's questions are subtle. This isn't institutional critique, nothing that heavy. The answers are left open-ended.



Just enough to feel stronger and a little bit fond, 2011, silver, bronze, ceramic, dimensions variable

Newby's work reflects her daily observations and, in her hands, the banal becomes transcendent – but that doesn't make it pretty or graceful or grand. Her approach is confusing and potentially awkward. It's meant to stop you, to ask you to notice more, like her pothole that you may or may not see. In an email to me about a wind chime she was going to hang on Fogo Island, Newby wrote that she likes her work to be a bit 'renegade', something you could 'encounter if you're out walking or might hear from a distance'. In the end, she couldn't install the chime; the wind was too strong. So she held off and, last autumn, hung one at the highest spot in Copenhagen as part of a group show at Henningsen Gallery. Of course, there are no signs or directions to the piece. After all, it's an invitation.

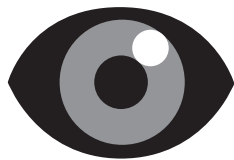
Kate Newby is based between Auckland, New Zealand, and New York, usa. In 2013, she had solo shows at the Fogo Island Gallery, Newfoundland, Canada; La Loge, Brussels, Belgium; and Hopkinson Cundy, Auckland. This year she will be included in group shows at Arnolfini, Bristol, uk; Hopkinson Mossman, Auckland Slopes, Melbourne, Australia.

Jennifer Kabat

Page 1 of 1 pages for this article

Frieze

3-4 Hardwick Street, London EC1R 4RB, 020 7833 7270



'When you fall into trance'
d'Emily Wardill à La Loge

DE LA NÉCESSITÉ DE 'VOIR' SON CORPS

La Loge, ancien temple maçonnique reconverti en centre d'art et de pratiques contemporaines, a pour ambition de développer et soutenir les projets de jeunes artistes aux univers tout aussi décalés qu'intellectuels.

Pour son huitième projet, La Loge présente 'When you fall into trance', un film d'Emily Wardill (°1977). L'artiste et réalisatrice anglaise compte déjà à son actif plusieurs importantes expositions solo et de prestigieux prix tels que le 'Jarman Award', récompensant chaque année un film expérimental. 'L'Experimental', c'est justement le domaine de prédilection de Wardill. Chacun de ses travaux se caractérise par un rejet des codes classiques au profit d'un vocabulaire filmique à la fois mystérieux, analytique et poétique. A l'étrangeté visuelle qui se dégage de son travail s'ajoute aussi une réflexion philosophique, politique et psychanalytique.

Anne-Claire Schmitz – directrice des lieux – lui met gracieusement à disposition 'sa Loge', non

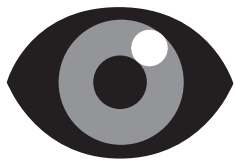
seulement pour y tourner son film mais aussi pour en faire la projection. L'œuvre cinématographique a pour particularité d'avoir vu son scénario évoluer et prendre vie au travers d'échanges de type 'workshop' entre la réalisatrice et ses acteurs. C'est cette 'réécriture performative' qui permet de donner naissance au scénario final.

'When you fall into trance' raconte l'histoire de Dominique – une neuroscientifique – et de son patient Simon qui suite à un accident souffre de proprioception. Ce mal étrange se résume à ne pouvoir bouger ses membres qu'à condition de les regarder. Voir pour se mouvoir... A travers ce thème inhabituel et intense, Wardill explore la relation complexe du corps qui a cessé de répondre à l'esprit. « C'est comme si son corps appartenait à quelqu'un d'autre » confie la réalisatrice. Le toucher et le mouvement sont au cœur de ce récit émouvant. Dans ce film d'une cinquantaine de minutes, l'on trouvera tous les ingrédients qui constituent l'univers 'wardillien': la beauté plastique et poétique, la narration non-linéaire, les séquences fragmentées, les espaces intemporels, l'impact psychologique et la musique magnétique. Une plongée dans un monde onirique et cru qui ne manquera pas de réveiller les consciences. (MH)

'When you fall into trance' d'Emily Wardill du 19 avril au 28 juin à La Loge, Rue de l'Ermitage 86, Bruxelles. Ouvert je-sa de 12 à 19h. www.la-loge.be



Emily Wardill, 'When you fall into a trance', film (extrait), 2014, courtesy of the artist & La Loge



BRUSSELS ART ATTACK

EN I As it does every year, **ART BRUSSELS** takes over the Heizel/Heysel for three days, showcasing dozens of internationally renowned galleries. But even away from the area around the Atomium, the whole city is the stage for this contemporary-art event, via, for example, the **OFF – BRUSSELS CONTEMPORARY ART FAIR** and **POPPPOSITIONS**. **AGENDA** asked ten players in the art world, whether they will be present at Art Brussels or elsewhere – gallery-owners, independent curators, collectors, and those involved in non-commercial art spaces – to pick out a key work that they are exhibiting. **ESTELLE SPOTO & KURT SNOEKX**



Courtesy the artist and Harlan Levey Projects

HARLAN LEVEY PROJECTS

ART BRUSSELS/ FIRST - Harlan Levey Projects is located in downtown Brussels, and works closely with a small roster of international artists, hosting an annual program that includes solo projects, thematic group exhibitions, and performances.

All My Scars, by Marcin Dudek

"*All My Scars* is Marcin Dudek's newest work on paper: a collage with the shape of Poland when it is closed. When it opens up and spreads its wings, the landscape is mapped through the distortion of scars on the body. The work is at once personal and extends to collective histories. It is moving and builds on Marcin's

history of dealing with subterranean architecture and the potential to move the ground beneath our feet."

"Craftsmanship and poetry are the base of art for me. A creative leap that isn't just about documenting or envisioning, but is going to a fantastical, imagined place that's hard for me to get to on my own. Marcin needs to do what he does, and does it with an incredible seriousness, diligence and commitment. He is dealing with issues that we live in our lives and looks at them from different ways. There are so many different things you can read into it, that have to do with transforming the world that we live in. And that's art at its best: a massive catalyst for change."

• **I Wish I Had a River** > 25/5, www.hl-projects.com

OFFICE BAROQUE GALLERY

ART BRUSSELS/ PRIME - Office Baroque Gallery was founded in Antwerp in 2007 and moved to Brussels in November 2013, to the ground floor of a 1909 cast iron building by Paul Hamesse.

An invitation: Sunday 24 July 2011, by Leigh Ledare

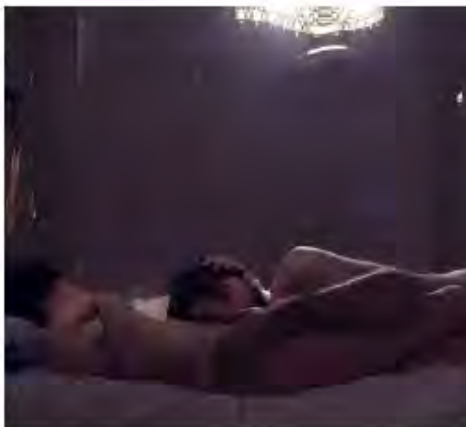
"This work is one of a series of seven. A collector invited Leigh Ledare to make nude portraits of her to spice up her relationship with her husband. He agreed on the condition that he could use the material in an artistic series. He spent seven days with her and took one photo of her every day. They were later placed on the covers of the *New York Times* for those seven days. You see the field of tension between the photos, Leigh Ledare's diary fragments,



Courtesy the artist and Office Baroque, Brussels

and the newspaper covers, an interplay of the environments of the artist, the woman, and the world." "Office Baroque Gallery takes part in the general dialogue of art history. The artists we think are relevant contribute something new to that great dialogue from Altamira to the present and bring into greater focus that which was formerly not so focused. The work of Leigh Ledare matches this perspective perfectly: it is not only very skilful technically, but also brings the relationship between the subject and object of photography into strong relief. In this series, the object is so prominent, determining setting and presentation like a director, that the photographer really only has to frame the shot and take the picture."

• **Mathew Cerletty: Weird Vibe** 23/4 > 7/6, www.officebaroque.com



LA LOGE

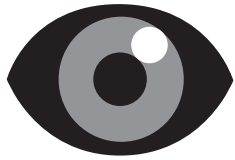
ART BRUSSELS/ MUSEUMS & ART CENTRES - La Loge is a centre for contemporary art and practices, based in a former Masonic lodge in modernist style. The opening hours are being specially extended on the occasion of Art Brussels.

When You Fall into a Trance, by Emily Wardill

"Emily Wardill is a British artist who works mainly in film. She is particularly interested in the subtleties and difficulties of communication and representation, in the limits and lack of precision of language, and in the individual nature of the imagination. Her film *When You Fall into a Trance*, some of which was shot last summer at La Loge, looks at the relationship between Dominique, a neurologist, Simon, her patient, her daughter Tony, and her lover, Hugo. Simon is suffering from a loss of proprioception: that is to say, he cannot make his limbs move without looking at them. Via this apparently complex theme, Emily Wardill explores language, communication, and the subtle relations between the body, memory, and the mind."

"We were really keen to support Emily Wardill's intelligent and disconcerting work by offering her a setting for her work that would be specific, intimate, and distinctive. Over and above its symbolic and architectural character, the emblematic La Loge building in this case becomes a production site, in the sense that it served as the location and the HQ for the film's team. The building appears in the film, but more as a void outside of time or a psychological space."

• **Emily Wardill: When You Fall into a Trance** > 28/6, Free, La Loge, Kluisstraat 86 rue de l'Ermitage, Elsene/Ixelles, 02-644.42.48, www.la-loge.be



[login](#) | [register](#) | [ADVERTISE](#) | [BACK ISSUES](#) | [CONTACT US](#) | [SUBSCRIBE](#)

follow us

[search](#)

[ARTGUIDE](#) | [IN PRINT](#) | [500 WORDS](#) | [PREVIEWS](#) | [BOOKFORUM](#) | [A & E](#) | [中文版](#)

[DIARY](#) | [PICKS](#) | [NEWS](#) | [VIDEO](#) | [FILM](#) | [PASSAGES](#) | [SLANT](#)

[Victoria Miro](#)

[links](#)

[CHEIM & READ](#)

[MARIANNE BOESKY GALLERY](#)

[David Zwirner](#)

[LESLIE TONKOW ARTWORKS + PROJECTS](#)

[P.P.O.W](#)

[team](#)

CRITICS' PICKS

[CURRENT](#) | [PAST](#)

New York

- Bill Jenkins
- Jorinde Voigt
- Nancy Grossman
- Kristan Kennedy
- Charles James
- Sanya Kantarovsky
- Rebecca Horn
- "13 Most Wanted Men"
- Jason Loeb
- "When the Stars Begin to Fall: Imagination and the American South"
- "Other Primary Structures"
- Christoph Schlingensief
- "Witness"
- "City as Canvas: Graffiti Art from the Martin Wong Collection"

Los Angeles

- Frances Stark
- Nathan Mabry
- "LA Heat"
- Mary Weatherford
- "Marie Høeg Meets Klara Lidén"
- Agnès Varda

Boston

- Eleanor Antin

Dallas

- Otis Jones and Bret Slater
- Bettina Poustichi

Brussels

[Emily Wardill](#)

LA LOGE
Kluisstraat - Rue de l'Ermitage 86
April 18-June 28

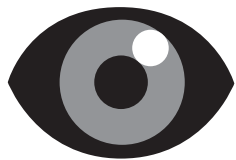
Like many of Emily Wardill's works, which frequently stem from live performance, the installation of the film *When You Fall into a Trance*, 2014, directly implicates the viewer: Two black modern couches face a screen, which is mounted into the gallery's 1930s-style stage, flanked by lowly lit light fixtures. *Trance* was partly filmed in the exhibition space, which was built as a Masonic temple in 1934 by the modernist architects Fernand Bodson and Louis Van Hooveld, and one recognizes their own surroundings within the film, heightening the sense of uncanny atmosphere.

The film's plot concerns a nexus of relationships surrounding a neuroscientist named Dominique. Narrated by a robotic male voice that shares Dominique's perspective in the third person, three relationships are intertwined: one with her patient, Simon, whose loss of proprioception (the perception of the relative relationship of body parts and the effort required to move them) is only overcome through the sight of his own body; another involving her new boyfriend Hugo, whose deceptions become difficult to chart, and finally with her daughter Tony, a silent synchronized swimmer, long shots of whom in an icy pool form a constant thread, spliced in between scenes.

Because the film was scripted through a collaborative process, the sense of improvisation compounds the interpersonal distress and confusion underlying most scenes. While communication seems impossible, considering the warring forms of cognitive dissonance involved, in one episode Dominique and Simon ultimately connect through song, when they sing the Motown classic "Please Don't Hurt Me" in unison. Appropriate to the temple it is housed in, *Trance* depicts an assemblage of individuals amidst conscious and unconscious ritual.

— E. C. Feiss

[PERMALINK](#) | [COMMENTS \(0 COMMENTS\)](#) | [PRINT](#)



En mode plastique

Perte corporelle de soi

La Loge, centre d'Art contemporain privé à Bruxelles accorde une place privilégiée aux réalisations filmiques et vidéographiques de jeunes plasticiens. Cette part de l'art qui décloisonne les pratiques conserve néanmoins ses caractéristi-

ques et se distingue totalement d'une réalisation cinématographique projetée dans les salles.

Non que le propos ne puisse être un sujet abordé par le cinéma, mais parce que la conception et le traitement de l'image en mouvement relèvent

d'une approche que l'on pourrait qualifier de plasticienne dans le sens où l'on accole ce terme à certaines photos. Le but n'est pas de raconter une histoire mais d'investiguer un domaine en le questionnant par le biais des images.

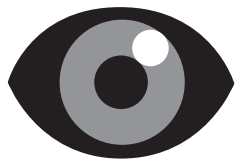


Le dernier film d'Emily Wardill, une artiste anglaise née en 1977 formée à la Central St Martin à Londres, relève de cette catégorie bien qu'il s'agisse d'un long métrage (72 min). Autant être prévenu. Tournée partiellement à La Loge à Bruxelles, cette réalisation y est présentée en première européenne. "When you fall into a trance" (Lorsque vous tombez en transe), retrace les relations complexes et désarticulées entre Dominique, un neuroscientifique, Simon, son patient, Tony, un nageur, et Hugo, un travailleur humanitaire. Tout tourne autour de Simon qui souffre de la perte de sa proprioception, à savoir la perception de la position et du mouvement des différentes parties du corps.

S'en suivent des chassés croisés compliqués entre corps et esprit.

(C.L.)

→ "When you fall into a trance", d'Emily Wardill. La Loge, rue de l'Ermitage, 1050 Bruxelles. Du jeudi au samedi. Trois séances par jour : 13h30, 15h30 et 17h30.



Emily Wardill in La Loge. Emily Wardills nieuwe langspeelfilm *When you fall into a trance* ging op 18 april in Europese première in de verduisterde hoofdzal van La Loge, een voormalige vrijmetselaarsstempel in Elsene die twee jaar geleden tot kunstruimte werd omgedoopt. Het programma van La Loge is geïnitieerd en gefinancierd door architect Philippe Rotthier, maar beperkt zich duidelijk niet tot architectuur en design. Het modernistische pand uit de jaren dertig is een aantrekkelijk decor voor de vertoning van films en discursieve bijeenkomsten, waar directrice Anne-Claire Schmitz al sinds het begin geregeld gebruik van maakt, en deed ditmaal bovendien dienst als filmlocatie. Dat de Britse kunstenares zelf hiervoor La Loge benaderde, suggereert dat de eigen koers die Schmitz vaart ook buiten de Brusselse kunstmiddens opvalt. Tot eind juni werd de 72 minuten durende film er driemaal per dag en op vaste tijdstippen vertoond.

When you fall into a trance is in feite het product van een reeks collectieve workshops. Wardill werkte samen met een plaatselijke groep acteurs en filmploeg, bijgestaan door Anna Manubens, curator bij Auguste Orts. Een afstandelijke, oer-Britse verteller praat het geheel aan elkaar en biedt ons inzicht in het gevoelsleven van het hoofdpersonage Dominique, neurowetenschapper, workaholic en weduwe. In de aanvankelijk gespannen confrontaties tussen Dominique en haar patiënt Simon, haar minnaar Hugo en dochter Tony, een synchroonzwemster, komt het leidmotief duidelijk naar voren: de zoektocht naar echt menselijk contact. Het verhaal ontvouwt zich op het onrustige ritme van een mijmering, terwijl de camera de personages nauw op de huid zit. In elke scène is er wel een uitspraak, blik of gebaar die de transparantie van de taal ondermijnt en die onderliggende verlangens verradt.

Simon lijdt aan een bijzondere ziekte die Dominique in de ban houdt. Hij verliest de controle over zijn ledematen wanneer ze uit zijn gezichtsveld verdwijnen. Zelfwaarneming is voor Simon de noodzakelijke schakel tussen hoofd en lichaam. Wanneer Dominique een datingsite inschakelt om opnieuw de liefde te vinden, is ze genoodzaakt om zichzelf aan een analyse te onderwerpen. Ze valt voor de mysterieuze Hugo, omdat hij onvoorspelbaar is. Maar uiteindelijk zorgt

zijn web van leugens voor een grimmige sfeer, die door dissonante omgevingsgeluiden versterkt wordt. Fantasie en liefde laten zich moeilijk van elkaar onderscheiden, weet Dominique in navolging van Freud, door de doorwerking van het verleden in het heden. De onstabiele en vervormde perspectieven lijken de groeiende verwarring te symboliseren die ontstaat doordat ratio en emotie vermengd raken. We worden ondergedompeld in het koele blauwe zwembadwater waarin twee synchroonzwemmers verstrengelen tot één sierlijk wezen, om dan weer de gesprekken tussen Dominique en Simon te volgen door een glazen tafel of wijnglas. Naar het einde toe brengt de song *Please Don't Hurt Me* van Jackie Wilson & LaVerne Baker, het lievelingslied van haar overleden man, een uitzonderlijk moment van verstandhouding. De lippen van Simon en Dominique prevelen samen dezelfde woorden, ook al verstaan ze er elk iets anders onder. Heel even overstijgt de gedeelde ervaring hun verschillende posities van onderzoekssubject en onderzoeker.

De plot laat zich lezen tussen de frames door. Met de gefragmenteerde structuur van haar film lijkt Wardill een verband te willen leggen met de gebrekkige aard van een geheugenconstructie. Op de benedenverdieping krijgt de associatieve impuls van *When you fall into a trance* een sculpturaal vervolg. Drie muurreliëfs, bestaande uit een doek gemarmerd katoen waarop een vlak van generfd hout werd gemonteerd, worden summier geduid door het bijschrift *Empty Your Mind*. Deze open opdracht aan de kijker benadrukt hoe Wardill in alle

Ondertussen 11



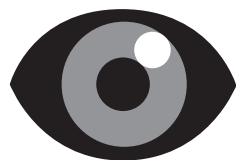
Emily Wardill

When you fall into a trance, zicht installatie, La Loge, Brussel, 2014

registers inspeelt op de mechanismen van projectie en identificatie die aan het werk zijn wanneer we ons laten meeslepen door een fictieflm. Daardoor reikt haar *casestory* veel verder dan een simpel melodrama.

Caroline Dumalin

→ Emily Wardill, *When you fall into a trance*, 18 april – 28 juni, La Loge, Kluistraat 86, 1050 Elsene (02/644.42.48; www.la-loge.be).



MAX SCHREIER

Content Partner Manager at Artsy

103 Followers

Berlin, Berlin, Germany

Brussels Art Days in One (Very Busy) Day

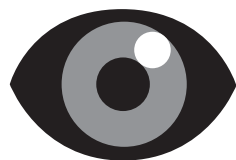


MAX SCHREIER

4 MONTHS AGO

Shana Moulton @ la loge | Rue de l'Ermitage 86

Sometimes manic, often spiritual, but always colorful, Shana Moulton's videos chronicle the existence of her constantly anxious alter ego Cynthia. The films are impossible to pull yourself away from and leave you feeling the same nervous excitement that besets the protagonist.



See you there

INSIDE BELGIUM'S NIGHTLIFE, MUSIC AND ART SCENE

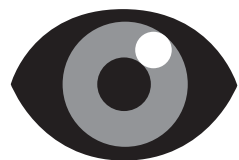


Last days to see: Shana Moulton at La Loge

Until 27 September



Brooklyn-based American artist [Shana Moulton](#), known for her playful, troubling and surreal performances, videos and multidimensional installations, is currently on show at Brussels' [La Loge](#). Her psychedelic, low-tech works center around the fictional character Cynthia, a young woman on the search for meaning, plagued by contemporary anxieties. This expo features six of her intriguing video works, screened in a loop every day from Thursday to Saturday.



: CREAMS DON'T SCREAM :

Oh Dude

News

Goodies
Issue

About
Contact
Links



L'exposition de La Loge présente un ensemble de vidéos de la Californienne Shana Moulton. La gamme chromatique vert pomme, rose pastel, et les superpositions d'image low-tech peuvent rappeler Ryan Trecartin. Cependant l'héroïne Cynthia, alter ego performatif de Shana Moulton, hypocondriaque coiffée à la Dorothy Hamill, est beaucoup moins survoltée. Son état entre « ennui anxieux et bonheur ravi », comme le décrit elle-même l'artiste, se rapproche d'avantage, par la douceur, d'un personnage urbain et fleur-bleue à la Miranda July.

L'artiste traite du sujet à travers l'objet. Il y a très peu d'humains autres qu'elle-même. Les environnements domestiques qu'elle met en scène sont surpeuplés de bibelots, cosmétiques, peignoirs, boîtes de maquillage, céramiques diverses aux pouvoirs magiques, s'activant souvent comme des prolongements de son corps. L'espace de l'écran HD est une interface où tout est absurde et possible.

Tournant en dérision le pouvoir miraculeux supposé de certains produits, ses vidéos compilent quelques exemples des plus édifiants de l'industrie humaine. Modifiée à sa sauce, une vidéo s'attarde sur un bureau antique de plus de 200 ans mais qui semble appartenir au futur. Cette vidéo s'inspire librement du travail de l'ébéniste allemand David Roentgen, qui insère dans ce mobilier tout un système de mécanismes internes qui activent des ouvertures de nombreux tiroirs à l'intérieur même d'autres tiroirs... cela presque jusqu'à l'infini. Sophistication rococo extrême, décor dans le décor, théâtre à lui tout seul, cet algorithme fait de bois et serrures est un exemple fou de déferlement d'énergie et de technicité au service des apparences, de l'idée presque insensée que l'on se fait du confort. Les expérimentations visuelles se greffent aussi sur du matériel plus trivial comme une boîte de Kleenex qui devient une sorte de fantôme. Plus tard encore, des cotons démaquillants épluchent la peau de Cynthia. Dans la vidéo « exerpt » le corps même de l'héroïne devient une sorte de bloc d'argile d'où un masseur arrive à extraire un grand bol. Dans une autre vidéo encore, des vêtements vides dansent ironiquement pour séduire. Dans son univers, la nuance qui différencie l'Art et les Loisirs est subtile, notamment dans un des sketches où la coloration d'un lol-cat sur un vase prend une ampleur métaphysique. L'ambiance générale Bed & Breakfast associe les images à caractère psychanalytique ou ésotérique et le graphisme kitsch à souhait mélangeant différentes époques. Le rythme est délibérément plat. Une musique d'aquarium annihile les différences d'intensité entre les événements.

Légères ou caustiques, les vidéos de Shana Moulton nous proposent une cure calme et psychédélique où les séances de relaxation, crèmes hydratantes et autres instruments de musique feng shui nous laisseront dans un état de flottement amusé. Rien de décisif n'arrive, la magie devient une routine. De ce fait, les hésitations de Cynthia l'amènent à rechercher une forme d'extase ou de tranquillité toujours plus grande, mais dans son univers où tout est magique tout est également ennuyeux et répétitif. En creux, on lit le portrait d'un individu qui agit autant sur les objets, que les objets agissent sur lui, l'hypnotisent, le disloquent.

The exhibition at La Loge features a set of videos shot by Californian Shana Moulton. The colours scale ranging from green apple to pastel pink and the low-tech images superposition can remind the viewer of Ryan Trecartin's work. However, the heroine Cynthia, Shana Moulton's performative alter-ego, hypochondriac with a hair-do à la Dorothy Hamill, is way less manic. Her state of mind between "anxiously bored and ecstatic", as the artist herself describes it, is closer to a sweet, urban and sentimental character in the style of Miranda July.

The artist as the subject interacts with objects. Very few human beings exist except for herself. The domestic environments that she stages are crowded with decorative items, cosmetics, dressing gowns, magical ceramics, that often perform as an extension of her body. The HD screen is an interface where everything is absurd and possible.

Making fun of the alleged miraculous power of some products, her videos compile some of the most relevant examples of the humane use. One of the videos, altered by her, lingers on a more than 200 years old desk, which oddly seems to belong to the past. This video freely draws on the work of German cabinetmaker David Roentgen, who inserts in this furniture a whole system of internal mechanisms that activate openings of drawers within other drawers...almost ad infinitum.

Extreme rococo refinement, scenery within the scenery, theatre on its own, this algorithm made of wood and locks is a crazy example of a wave of energy and technicity supporting the appearances and the almost insane idea that we have of comfort. The visual experiments are also conducted on more trivial material such as a tissue box that becomes ghost-like. Later on, cotton pads peel Cynthia's skin off. In the video "Exerpt", the body of the heroine itself turns into a sort of a boulder clay from which a masseur manages to extract a big bowl. Again, in another video, empty clothes are dancing ironically in order to charm. In her universe, there is a fine line between Art and Leisure, especially in one of the skits in which the colouring of a lol-cat on a vase is almost metaphysical. The general atmosphere of a Bed and Breakfast combines / matches images of a psychoanalytical or esoteric nature and überkitsch graphic designs from different periods of time. The rhythm is intentionally flat. Aquarium music annihilates the differences of intensity between the events.

Shana Moulton's subtle or withering videos offer us a calm and psychedelic therapy, in which the relaxation session, moisturizing creams and other feng shui instruments will leave us in an amused meditative state of mind. Nothing life-changing happens, the magic becomes a routine. Thus, Cynthia's doubts lead her to seek out a form of ecstasy or an ever growing tranquility; however, in her universe where everything is magical, everything is also boring and repetitive.

We implicitly discover the portrait of an individual who impacts on the object as much as the objects impact on him/her, hypnotize and break him/her up.

traduction by Chloe Duretete

11/10/14 - Princesse Anastazia

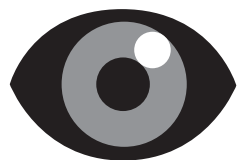


Office supplies depot or odd artist's studio? Michael Beutler turns La Loge (Brussels) into 'Haus Beutler'

Posted in [art](#), [sculpture](#) on November 19, 2014 by Utopia Parkway



A weird office supplies depot? An odd art atelier for children? An architect's workroom? Or, simply a dump? You wonder where you've ended up, once you've opened the door of that solemn looking **La Loge** (Brussels). Once a Masonic temple, built in the Thirties by Modernist architects, now a non-profit art space. It has been given a rather drastic make-over by Berlin-based **Michael Beutler**, an artist known for his extensive *bricolage* installations. (He made the **news** in 2005, when dustmen in Frankfurt thought one of his sculptures on the street was just rubbish and burned it.) **Haus Beutler** (through January 17) is Beutler's peculiar take on a retrospective; a sculptural intervention comprising models, studies, videos and drawings documenting earlier projects. **Haus Beutler** was first presented at **Bielefelder Kunstverein** (May-July 2014), Germany. In 2015 Beutler will develop a **new large-scale project** at the **Hamburger Bahnhof** (Berlin). Needless to say: if you haven't discovered La Loge yet, now is the moment to do so.



Contemporary Art Daily

A Daily Journal of International Exhibitions

Michael Beutler at La Loge

December 30th, 2014

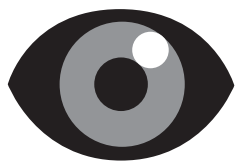


Artist: Michael Beutler

Venue: La Loge, Brussels

Exhibition Title: Haus Beutler

Date: October 23, 2014 – January 17, 2015



Michael Beutler, comment réaménager un espace en atelier et salon à l'aide de matériaux bruts et récupérés. En arrière-plan, l'une de ses machines bricolées pour réaliser des parois en plâtre.

Un envahissement sculptural et architectural total

► Le plasticien Michel Beutler prend possession de tous les espaces de La Loge et bricole sa Haus Beutler.

► A la manière du Merzbau de Kurt Schwitter...

Il n'est pas toujours aisé de prévoir une exposition dans un édifice classé comme l'est La Loge, centre d'art bruxellois. Michael Beutler (1976), un artiste allemand, a pourtant décidé de transformer le lieu en Haus Beutler, un espace totalement dédié à son travail. La modification est telle que, du sous-sol à l'étage supérieur, tout a été occupé et modifié par l'artiste. Pour réussir cette performance, il a heureusement pu compter sur une équipe de contributeurs divers parmi lesquels on retrouve des acteurs comme Komplot, Etablissement d'en Face, le Wiels et bien d'autres. Il est vrai que le travail, tout visiteur pourra s'en apercevoir, était titanesque.

Bien qu'elle ait été conçue initialement au Bielefelder Kunstverein, l'exposition est une reconstruction complète et inévitablement différente. Ce d'autant plus que l'artiste est un recycleur né. Un de ceux qui n'en a jamais totalement fini avec une œuvre car

créant très peu de structures définitives, il ne cesse de reprendre ses propositions, ses réalisations, pour les retravailler, pour les adapter. Œuvrant à contre-courant de l'industrialisation et du bel objet manufacturé que l'on pourra diffuser largement, soit-il de l'art, il a décidé de se servir de matériaux bruts les plus courants et ordinaires et de fabriquer lui-même tout ce dont il a besoin pour la réalisation de ses projets.

Poussant au plus loin ce processus créatif, il va jusqu'à construire de manière on ne peut plus artisanale les machines, généralement en bois, qui lui permettront de fabriquer les pièces dont il aura usage. C'est à la fois ingénieux et bricolé comme tout ce qu'il réalise, de la plus petite maquette à un environnement architectural géant ! En principe, il ne jette rien, ou presque, car même la partie non utilisée pourra servir un jour. Il conserve le tout, il entasse, il range. Exactement ce qu'il a fait dans la cave de La Loge devenue une sorte de réserve dans laquelle il peut puiser à satiété. Un vrai capharnaüm, malgré tout ordonné. Besoin d'un parement en plâtre, on ne passe pas au brico, on coule sur place à l'aide d'un gabarit. Besoin de teindre du papier : on crée une presse. Il faut fabriquer des briques avec du papier de récup : on crée l'outil... Tout est *home made* et à la main !

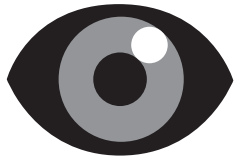
Beutler l'envahisseur

Sa démarche principale est celle de la production en fonction d'un projet spécifique selon son endroit d'implantation. A la Loge, Michael Beutler a débarqué en envahisseur réalisant à dimension architecturale sa Haus Beutler. Il monte des murs de papier et de carton, il sépare les pièces, il installe ses machines, ses maquettes, les dessins de projets et les photos de réalisations, il transforme l'accès au bureau, il squatte la cave ; il réaménage un salon avec feu ouvert, cheminée et fauteuils en briques de papier ; il tisse un tapis, il fait flotter une structure dont les piliers sont posés dans trois bassins remplis d'eau, il ré-habille une banquette...

En concevant son travail de la sorte, l'artiste s'inscrit dans des actions allant à l'encontre du consumérisme, du gaspillage et du rebut ; il remet à l'honneur le savoir-faire manuel, il milite pour l'éphémère. En un mot, il se réapproprie son monde sans se soumettre aux impératifs du marché, y compris celui de l'art. Il va à contresens de la marche du monde, de la globalisation, de la diffusion à grande échelle. Et ce qui peut apparaître comme un bric-à-brac de bricoleur est aussi une rétrospective d'une démarche aussi positive que critique qui trouve parfois des fixations dans des commandes particulières, publiques ou pas.

Claude Lorent

→ La Loge, centre d'art, à Bruxelles. Jusqu'au 17 janvier. Infos : www.la-loge.be.



GARETH MOORE: A Burning Bag as a Smoke Grey Lotus

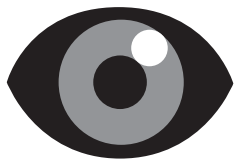
23. April - 20. Juni

La Loge, Brüssel

Performativ ist auch Gareth Moores Ausstellung „A Burning Bag as a Smoke Grey Lotus“ bei La Loge in Brüssel. Die Wände des früheren Freimaurer Tempels hat er mit Tinte, Rattengift, Öl und Fischfutter „gestrichen“, Materialien also, die Tiere produzieren, sie umbringen oder am Leben erhalten. Davor ist U-förmig eine umzäunte Bühne aus Erde aufgetürmt, auf der sich aus Alltagsmaterialien gebaute, improvisierte Instrumente befinden, die Tier- und Naturgeräusche erzeugen. Auf ihnen spielen Performer eine Art Wildlife-Komposition die nach Lockjagd klingt. Die Schönheit und Ambivalenz des ehemaligen Ritualraums des Logenhauses unterstreicht Gareth mit einem von David Hockney inspirierten Set-Design und entwirft ein Ritual, bei dem die Menschen in Käfigen sitzen. Ein Instrument heißt Diogenes. Der Mensch als Hund – er bleibt seinem Thema treu.

Kluisstraat - rue de l'Ermitage 86

Website



Gareth Moore in La Loge,
Brussel: eerste expositie in
België

TOONGEDICHT IN 3D

Sculpturale muziekinstrumenten achter een hoge draad, een zelfgeschreven partituur van een doordeweekse dag en performers die de installatie onaangekondigd activeren. 'A Burning Bag as A Smoke-Grey Lotus' van de Canadees Gareth Moore goochelt met beeldspraak in een setting die doet denken aan een zoo of een reservaat. Niet steengoed en lang niet slecht. Wel merkwaardig en ook opmerkenswaardig.

Christine VUEGEN

Qua grensvervaging weet Gareth Moore (°1975, woont in Vancouver) van wanten. Zijn totaalinstallatie in La Loge, de voormalige vrijmet-selaarstempel in Brussel, spant de kroon. Het is een vorm van landschapskunst, een environment van onze landelijke en stedelijke omgeving. Zelfgemaakte muziekinstrumenten vormen sculpturen op aangestampte aarde en er komt schilderkunst aan te pas, want de muurvlakken zijn beschilderd met vissenet, rattenvergif, motorolie, inkt van de zee. Het is tevens een geluidswerk, dat het verloop van een dag volgt. En de partituur, een tekstwerk, is experimentele poëzie. Die instrumenten mogen dan doen denken aan volkskunst, folklore, mythische rituelen en oubollige assemblagekunst, de presentatie is behoorlijk uitgezuiverd.

Kunst of geen kunst, die grensvervaging is van de baan. Tijdens de vorige documenta in Kassel zag je mensen al eens twijfelen bij zijn opgetimmerde nederzetting op een stuk braakland aan de rand van het Auepark. Een heleboel houten gebouwtjes en met touw afgezette paden, een soort slopenwijkversie van het kasteel van de postbode Cheval. Of het geïmproviseerde onderkomen van een excentrieke commune met heimwee naar de geitenwollensokkentijd. Maar er sprak ook een verlangen uit om in harmonie met het landschap te leven.



Gareth Moore, 'A Burning Bag as a Smoke-Grey Lotus', installatiezicht La Loge, Brussel, 2015. Courtesy de kunstenaar & La Loge

Gareth Moore zet zich honderd procent in voor zijn kunst, daar valt hem niets over te verwijten. "Ik heb toen anderhalf jaar in het Auepark gewoond", vertelt hij. "In die omgeving heb ik ook geluiden opgenomen, die ik heb gebruikt in de film die daar werd geprojecteerd. Klanken hebben me altijd geïnteresseerd. Vorig jaar, tijdens mijn residentie in Glasgow vlak bij het kanaal, heb ik voor het eerst muziekinstrumenten gemaakt. Nu is het een onderzoek naar geluiden en de relatie met dieren en mensen, het landschap en het tijdstip van de dag. De activering is gefragmenteerd. Zoals in de wereld toevallig iets gebeurt of niet."

Op de opening bleef het stil. Er zat niets anders op dan de instrumenten van dichtbij te bekijken. Op verbeelding is er niet beknibbeld. Verpakkingsdozen van etenswaren doen mee, een schelp, lampen, granaathulzen, een schop, een tuinslang. 'A Suspended Bag' is een ventilator die koperen belletjes in beweging brengt en 'Diogenes' is een toestel met lampen. De valse tanden van zijn overleden grootmoeder liggen op 'A Breathing Apparatus' (The First Robot), een roze kastachtig ding dat het geluid van de ademhaling nabootst.

'Nietzsche's Horse' is ook van de partij. Volgens de legende gleed de Duitse filosoof definitief af in de waanzin toen hij in Leipzig een afgeranseld paard huilend om de hals viel. Het is niet altijd gemakkelijk om uit te pluizen welke titel bij wat hoort, en meermaals merk je amper dat het een instrument is. Omdat de namen verwijzen naar dieregeluiden, de natuur, de industrie en ook de mens, kan je er alsnog klanken bij verzinnen. Op de partituur lees je dat de dag begint met de gong, die verstopt zit achter de wand. In de kelder liggen zelfgemaakte slippers voor de performers, zowel muzikanten als yogi. Misschien al goed dat ze afwezig waren, want het zou al te meditatief of te sacraal kunnen worden.

De hoge afspanning verhindert wel dat het publiek echt wordt opgenomen in de installatie. Een minpunt? Niet echt, want dankzij die omheining is het een harmonieus geheel over de harmonie en de disharmonie, of de breuk, in onze relatie met omgevingsgeluiden. Toch een reservaat voor zaken die aan onze aandacht ontsnappen.

Gareth Moore, 'A Burning Bag as a Smoke-Grey Lotus' tot 20 juni in La Loge, Kluisstraat 86, Brussel. Open do-za van 13-19 u.
www.la-loge.be

In samenwerking met Stroom Den Haag, waar de installatie is te zien van 5 juli tot 20 sept.



GARETH MOORE

Rondzwerven, verzamelen, bijeengaren en recyclen. De Canadees Gareth Moore bouwt er zijn oeuvre mee op. In zijn procesgerichte werk, dat niet zelden aangeraakt en soms zelfs bewoond mag worden, schuilt een subtiel verzet tegen het kapitalisme en de consumptiecultuur. Zijn muzikale installatie *A Burning Bag as a Smoke-Grey Lotus* is deze zomer te zien bij Stroom in Den Haag, na eerder te zijn geëxposeerd in La Loge in Brussel.

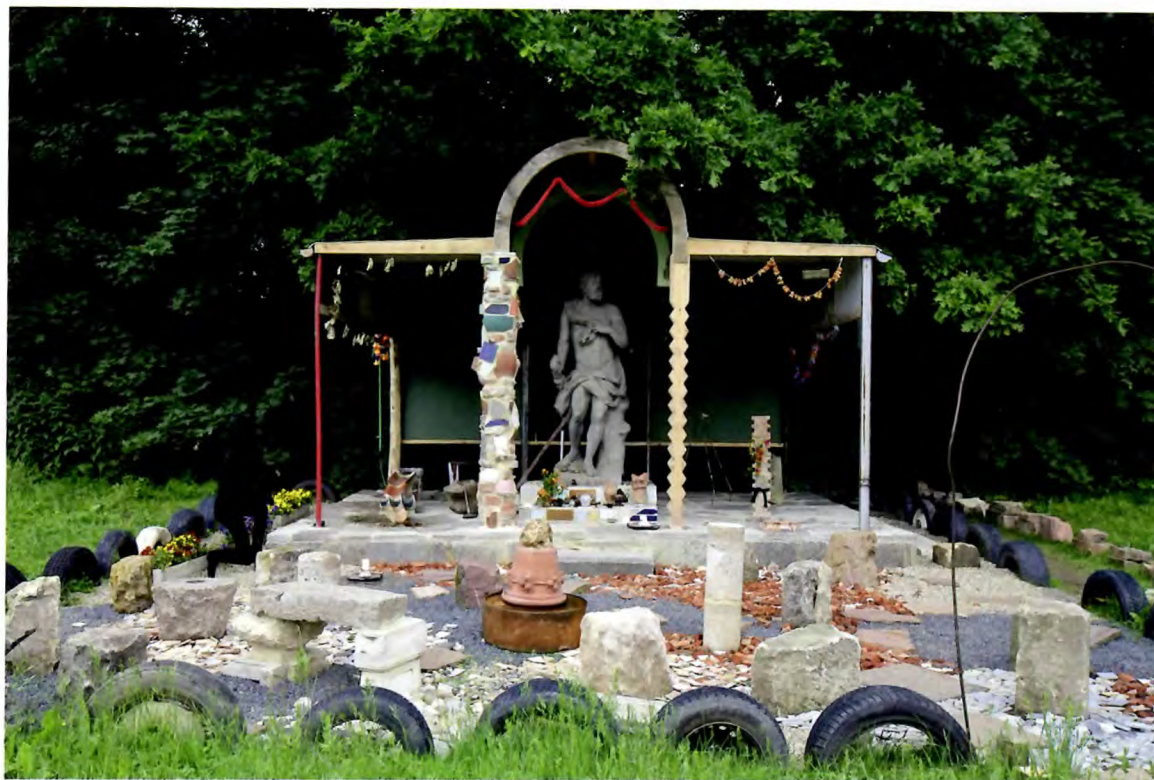
Door Ivo Stevenheijdens



POSITIES

**SHOPPEN ZONDER GELD
EN LEVEN OM TE WERKEN**

POSITIES



Gareth Moore, *A place, near the buried canal*, 2011/2012, installatie, dOCUMENTA (13), Kassel, 2012, courtesy Catriona Jeffries Gallery, Vancouver

Gareth Moore (1975, Matsqui, British Columbia/Canada, leeft in Vancouver) gaat behoorlijk ver voor zijn werk. Zo zwierf hij in 2006 en 2007 als een moderne Don Quichote een jaar rond in Noord-Amerika en Europa ('van Frankrijk tot Texas and beyond', *Uncertain Pilgrimage* gaat nog door) 'to visit and investigate the ensuing interactions with a number of places, objects and people in an attempt to write a kind of sculptural story.'¹ Het resultaat van die reis, een uiteenlopende collectie van gevonden objecten, gebruiksvoorwerpen, schilderijen en sculpturen gemaakt van natuurlijke en gerecycleerde materialen, was onder meer te zien in CCA Wattis Institute for Contemporary Art, San Francisco.

In 2012 bedacht hij voor dOCUMENTA (13) *A place—near the buried canal*, een installatie/woonhuis/gastenverblijf op een ietwat afgele-

gen plek in het park Karlsau, waar hij al in het voorjaar van 2010 introk. In ruim twee jaar bouwde Moore deze privé/publieke ruimte steeds verder uit: na een werkhutje ontstond een woonhuisje, gevolgd door een 'pension', een wasruimte, bibliotheek en kiosk, een 'basketbalterrein', een 'tempel' met het beeld van de Romeinse vuurgod Vulcanus (geleend van het Fridericianum) als ook een vijvertje. In de zomer van 2012 konden bezoekers Moores idyllische – en idealistische – *Merzbau* bezoeken waar hij in de tussentijd dus ook beelden en artefacten uit de stad Kassel verzameld had (waaronder ook een oud raam uit het Gebroeders Grimm museum).

Meer recent haalde hij voor *Blocked Arch, Deferred Ceremony, Dawn Chorus. Tra-diddle-da. Like a Fly in Slow Suspense* in de Glasgow Sculpture Studios (april-juni 2014) hout, tinnen kannen enzovoort uit

het kanaal. Daarnaast exposeerde hij er kleurige houten geluidsculpturen – klanken van cavia's, muizen, ratten, een hond en andere huisdieren – die qua vorm openlijk verwezen naar de *intonarumori* van de futuristen.

A Burning Bag as a Smoke-Grey Lotus, die na Brussel nu te zien is in den Haag, is een tentoonstelling waarin muzikale sculpturen/objekten door performers bespeeld worden. Opnieuw zijn de tientallen voorwerpen gemaakt uit gecombineerde gevonden materialen: een schelp werd voorzien van een mondstuk van een windinstrument, een tuinslang doet dienst als blaasinstrument. In Brussel plaatste hij alle objecten achter kippen-gaas terwijl als achtergrond monochrome schilderijen gemaakt met eieren, beton, rattengif, visvoer, bladeren, gebruikte motorolie en inktvisinkt dienst deden. Moore

De installatie onderzoekt hoe geluiden – ook voor het menselijke gehoor onhoorbare – personen kunnen beroeren, zowel lichamelijk als emotioneel

werkte zijn performance-installatie tot in de puntjes uit: de performers duiken zelfs in sandalen op die de kunstenaar uit verschillende vloer-materialen vervaardigde.

Ive Stevenheydens: Waar haalde je de titel *A Burning Bag as a Smoke-Grey Lotus* vandaan en wat wil je met deze tentoonstelling bereiken?

Gareth Moore: 'Je moet de titel vrij letterlijk nemen. Als je een plastic zak in brand steekt, maakt het druipende kunststof een geluid zoals een laser. De installatie onderzoekt hoe geluiden – ook voor het menselijke gehoor onhoorbare tonen – personen kunnen beroeren, zowel lichamelijk als emotioneel. Ik zoek daarbij meer naar breekpunten dan naar bindende momenten. Net als de titel hoop ik dat het werk iets fascinerends, poëtisch en aantrekkelijks heeft, maar ook een gevaarlijke kant: de rook van een brandende plastic zak inademen is immers behoorlijk schadelijk. Die twee misschien polaire elementen komen samen in dit werk, dat zich overigens volledig aan de ruimte aanpast. In Den Haag zal alles er helemaal anders uitzien dan in Brussel.'

Je gebruikt stevast je onmiddellijke omgeving in je werk. In hoeverre kan je leven en kunst scheiden?

'Ik zie mijn kunst vaak als een les in leven en andersom; mijn leven vormt voor mezelf tevens een les in kunst. Daarnaast plaats ik zaken graag in context, die hun impact versterkt. Leven zonder stromend water of elektriciteit maakt je bijvoorbeeld meer bewust van je omgeving. Het vertraagt de tijd ook: iets eenvoudigs zoals naar het toilet gaan of de was doen zal je veel meer tijd kosten, want je moet bijvoorbeeld naar elders in de stad. Dit soort eenvoudige ervaringen kan verrijkend werken, maar ook

frustreren: als kunstenaar wil ik veel werk maken, maar ik word hierin tegengewerkt.'

Hoewel je met je werk veel verschillende thema's aansnijdt, komen zwerven, verzamelen en recycleren vaak terug. Zit daar een gedachte achter?

'Er zijn zoveel zaken in de wereld die je als kunstenaar kan gebruiken. Ik hou ontzettend van het idee dat ik in de straten kan shoppen, zonder geld. Zo veel mensen doen dit dagelijks uit noodzaak, voor mij biedt het een enorme vrijheid – ik zie het eigenlijk nooit als recycleren. Maar toch: materiaal verzamelen zoals ik doe heeft uiteraard een ecologische en anders-kapitalistische inslag. Daarnaast heeft mijn keuze voor bepaalde hergebruikte of natuurlijke materialen vaak ook gewoon met praktisch nut en *problem solving* te maken. Zo maakte ik in Brussel gebruik van rattengif en visvoer omdat die producten een heldere kleur hebben. Daarnaast maken die materialen ook dat het schilderij iets werelds krijgt, dat er een link met de alledaagse wereld bestaat. Het heeft uiteraard ook een impact op de kijker. Wie weet dat een schilderij met visvoer gemaakt is, kijkt er gegarandeerd anders naar. Bovendien interesseert het me in mijn werk te zoeken naar verbanden tussen mensen, dieren, het landschap en andere zaken die uit dood materiaal bestaan. Soms leg ik die banden letterlijk bloot, zoals in de schilderijen gemaakt met dierlijke inkt die naar de oceanen verwijzen.'

Je werk refereert niet zelden aan de avant-garde uit het begin van de twintigste eeuw. Waarom?

'Die mensen en stromingen zoals het dadaïsme of futurisme inspireerden me al op zeer jonge leeftijd. Hun onderzoekende werkme-

thodes en de manifeste manier van communiceren fascineren me tot op de dag van vandaag. Bij de futuristen had je naast het geloof in de toekomst echter ook de politieke dogma's. Daar ben ik het niet mee eens.'

Beschouw je jezelf op een of andere manier politiek actief als kunstenaar of is je werk dat?

'Ik ben niet direct politiek actief, noch in mijn leven noch in mijn kunst. Wel denk ik dat een kunstenaar die zichzelf zonder politieke agenda beschouwt, niet goed bezig is. Dat lijkt sterk op het uit de weg gaan van alle conversatie, en communicatie vormt nou juist de primordiale rol van kunst. Goede kunst kijkt op een andere manier naar de wereld en filtert de realiteit.'

Aan DOCUMENTA (13) nam je op zijn zachtst gezegd op een erg onconventionele manier deel, door ruim twee jaar in het park te wonen.

'In Kassel wilde ik het proces letterlijk beleven, hoe ik met gevonden of geleende voorwerpen tot een werk kom en hoe deze werkwijze al mijn beslissingen stuurt. Een hele opdracht: meer dan 95 procent van de voorwerpen sprokkelde ik bij elkaar. Dat uitgangspunt had ook een sterke symbolische waarde. Alles wat rond mij ontstond, sproot voort uit mijn mentale toestand, ingegeven door het bewonen van die zeer specifieke plek. Ik deed onderzoek in archieven en musea naar de geschiedenis van de stad, maar onderhield tegelijkertijd een soort relatie met een vos die een beetje verderop in het park woonde. De aanwezigheid van de rivier, de sterrenhemel en de bomen hadden ook invloed op de manier waarop ik dingen maakte. Het vormde een helder statement. In plaats van snel iets in elkaar te steken voor het volgende grote kunstevent, nam ik er twee jaar de tijd voor. Ook omdat DOCUMENTA (13) me daartoe de kans bood overigens. En eerlijk gezegd vond ik de anderhalf jaar



Gareth Moore, *A Burning Bag as a Smoke-Grey Lotus*, 2015, detail, courtesy de kunstenaar en La Loge, Brussel

Goede kunst kijkt op een andere manier naar de wereld en filtert de realiteit

voorafgaand aan de tentoonstelling verrijkender dan het half jaar dat er bezoekers kwamen – toen werd het in feite vermoeiend. Toen de tentoonstelling langzaamaan vorm kreeg en andere, meer gestandaardiseerde paviljoenen werden opgetrokken in het Karlsaue-park, voelde ik me verworpen tot die gek die in de wilde natuur leeft. Na dOCUMENTA (13) brak ik de hele installatie af en ruimde alles op. Ik wilde zelf de cirkel rondmaken.'

Ik las je werk ook als een bitterzoete kritiek op de tendens van de

afgelopen dOCUMENTA om tentoon te stellen in kraaknette paviljoenen in het park.

'Ik heb erg lang nagedacht over mijn persoonlijke positie als kunstenaar ten overstaande van zo'n groot evenement. dOCUMENTA (13) was van een dergelijke omgang dat we nog moeilijk kunnen vatten hoe dit systeem werkt. De schaal ervan heeft ook iets onmenselijks. Bijna niemand bezoekt echt alle locaties en ziet alle werken. Uit eigen ervaring en van andere kunstenaars weet ik dat de schaal van

zo'n manifestatie niet erg ondersteunend werkt voor kunstenaars. Als deze manifestatie verder wil gaan, zou daar dus wat aan mogen gebeuren. Omdat ik van zo nabij kon volgen hoe deze tentoonstelling zich ontvouwde, ontstond er haast vanzelf een reactie op het evenement, al lag het initieel niet in mijn bedoeling kritiek te geven. Ik zag mijn bijdrage trouwens eerder als een soort van alternatieve microversie van het geheel en van de stad Kassel.'

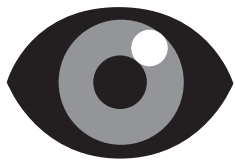
Je woonde een tijdje in Berlijn, maar vertrok weer terug naar Vancouver. Waarom?

'Mijn vriendin woont er. Ondertussen kijk ik uit om ergens anders te gaan wonen. Vancouver heeft een kleine maar standvastige kunstscene, en er leven fantastische mensen. Maar een probleem vormt de hardheid van de stad. De economie, symptomatisch voor heel veel andere plekken in de wereld, bestaat erin om steeds meer geld te pompen in de stad tot er enkel lifestyle, flatgebouwen en hoogbouw overblijven. Er wordt nauwelijks geïnvesteerd in minder gepolijste projecten en daarom wordt het er voor kunstenaars ontzettend moeilijk voet aan de grond te krijgen.'

Ive Stevenheydens is curator bij Argos, Brussel

A Burning Bag as a Smoke-Grey Lotus is te zien in Stroom Den Haag 5.7 t/m 20.9.2015

¹ dOCUMENTA (13), *Das Begleitbuch/ The Guidebook, Katalog/ Catalog 3/3*, Hatje Cantz, 2012, p. 280



zu kontrollieren trachtet, gedeutet werden. All diese Beispiele verweisen auf den Begriff der „Zooanthropolitik“, der von Derrida in seinem letzten Seminar als Problem aufgeworfen wurde.

Die Macht des Finanzkapitals und die Flurschäden, die die Spar- und Schuldenpolitik hinterlässt, werden – unterschiedlich subtil freilich – von Juan Downey, Stefanos Tsivopoulos, Glenda Leon und Efrén Álvarez aufs Korn genommen. Juan Downeys Video *Chicago Boys* (1982–1983) bietet immer noch einen präzisen (und prophetischen) Blick auf das erste neoliberale Experiment in Südamerika, das auch die Rolle der Bildung in der Implementierung hegemonialer Modelle belegt.

Ein anderes Register zieht Rabih Mroué mit seinem Video *On Three Posters. Reflections on a Video-Performance* (2004), das fanatisches Märtyrertum zum Thema hat. Konkret geht es um den Fall von Jamal al-Sati, einen libanesischen Kommunisten, der 1985 einen Selbstmordanschlag verübte. Seine letzte Videobotschaft wurde ausführlichst geprobt, um nach seinem Tod ausgestrahlt zu werden. Mroués Video gelingt es brillant, diese Tat zu entmystifizieren. Ans Tageslicht kommen stattdessen nicht nur die Gemengelage von Massenmedien, Politik und visueller Kultur im libanesischen Kontext, sondern auch die Mechanismen der Herstellung weltlicher Ikonen.

Unter den zahlreichen anderen Arbeiten, die noch zu sehen sind, hier aus Platzgründen jedoch nicht genauer besprochen werden können, befinden sich solche von Oier Etxebarria, Julia Montilla, Ocaña, Sergio Zavallos, Peggy Buth, Masist Gül (präsentiert von Banu Cennetoğlu und Philippine Hoegen), Martin Dammann und Eiko Grimberg. Sie alle stellen wichtige Fragen zur Souveränität und ihren Manifestationen in Religion, Ökonomie, Institutionen und Biologie.

Der kolonialen Macht und seinen dichten Bildwelten stellen Doujak und Barker mit ihrem *Eccentric Archive* eine subtil differenzierte Genealogie der Textilherstellung in der Andenregion gegenüber. Sie verbinden Bildkompositionen, Texte

und historische Dokumente zu einer künstlerischen Recherche, die nicht nur die gesellschaftliche und politische Bedeutung des Handwerks von Frauen, sondern auch deren koloniale und kommerzielle Ausbeutung thematisiert. Selbst die Verbindung der Textilproduktion zur kolonialen Freiheitsbewegung und den feministischen Kämpfen kommt nicht zu kurz. Damit tut sich eine einzigartige Perspektive auf das verwickelte Beziehungs-, Interessen- und Handelsnetz auf, das ein einziges mit materiellen, symbolischen und emotionalen Werten aufgeladenes Material aufspannt. Anhand der Skulptur *Not Dressed for Conquering*, die wie das *Eccentric Archive* zur Werkgruppe „Loomshuttles/Warpaths“ gehört, entzündete sich in der Ausstellung am MACBA ein riesiger Streit, der mit dem Rückzug des Direktors endete. Alles, was ich an dieser Stelle dazu sagen möchte, ist, dass der einzige „nackte König“, um den es hier vermeintlich ging, der skandalös große Einfluss ist, den der Beirat und die privaten AkteurInnen auf die Ausrichtung und die Entscheidungen des Museums ausüben.¹

¹ Zu *Not Dressed for Conquering* vgl. den Beitrag von Hildegund Amanshauser in dieser Ausgabe, S. 47ff.

Unter diesem Aspekt ist es vielleicht nicht unwichtig, daran zu erinnern, dass Derridas Seminar *Das Tier und der Souverän* Teil eines Kursblocks war, der unter dem Übertitel „Fragen der Verantwortung“ lief. Das Ausstellen von Kunst, die die Ausformungen der hegemonialen Macht bekämpfen, stören und ändern wollen, gemahnt anlässlich dieser Ausstellung auch an die Verantwortung und das ethische Engagement, das KulturarbeiterInnen und KünstlerInnen zeigen sollten, wenn sie von den Gesetzen einer Institution vernahmt zu werden drohen.

So betrachtet ist *The Beast and the Sovereign* eine aufschlussreiche und provokante Ausstellung, und zwar nicht als platte Provokation, sondern als Hinweis auf jene „Kippunkte“, die man niemals aus den Augen verlieren sollte – und an die daher immer und immer wieder erinnert werden muss.

Übersetzung aus dem Englischen:
Thomas Raab

Gareth Moore *A Burning Bag as a Smoke-Grey Lotus*

23. April bis
20. Juni 2015
La Loge,
Brüssel

Text: Claire Power

Brüssel. Gareth Moore wurde 1975 in Matsqui im kanadischen British Columbia geboren und bewegt sich mit seiner Kunst innerhalb und außerhalb des Galerienkontexts. Eines seiner bekanntesten Werke ist *A place, near the buried canal*, das von 2010 bis 2012 prozesshaft in einem abgegrenzten Areal der Kasseler Karlsaue entstand. In diesem Areal baute Moore aus Sperrmüll, den er in der Umgebung gesammelt hatte, eine Siedlung aus Nutz- und Wohnbauten. Das *Environment*, an dem Moore volle zwei Jahre lang vor Ort wirkte, war eine Auftragsarbeit für die documenta 13. Von 2011 an wohnte der Künstler auch auf dem Areal. Nach dem Projekt baute er seine Siedlung spurlos wieder ab. Man könnte dieses sehr aufwendige Werk als einen Vorschlag für alternative Wirtschaftsformen und das Zusammenleben in einer fiktiven postkapitalistischen Gesellschaft verstehen. Immerhin war das Recyclen Ausdruck des Mangels. In *A place, near the buried canal* mussten die BesucherInnen dementsprechend auch auf ihr iPhone verzichten und sich neuen Regeln unterwerfen. So bot die Arbeit einen kleinen Ausblick auf eine utopische neue Gesellschaft.

A Burning Bag as a Smoke-Grey Lotus, Moores erste Einzelausstellung in Belgien, ist indes etwas ganz anderes. Die beste Bezeichnung wäre wohl eine „Zeremonie für Nutzskulpturen“.¹ Die eindrucksvolle

¹ La Loge, *A Burning Bag as a Smoke-Grey Lotus*, Gareth Moore, 2015, Ausstellungsinformation.

Gareth Moore
*A Burning Bag as a
 Smoke-Grey Lotus*
 Ausstellungsansicht,
 La Loge, Brüssel,
 2015
 Courtesy:
 Gareth Moore und
 La Loge, Brüssel



Installation bei La Loge in Brüssel wurde von deren künstlerischer Leiterin Anne-Claire Schmitz kuratiert. Hier setzt der Künstler seine Untersuchungen der materiellen und symbolischen Eigenschaften von Klängen und ihren Beziehungen zu Menschen, Tieren und zur skulpturalen Form fort. Und er macht dies auf geheimnisvolle, poetische und zugleich spirituelle Weise.

Moore begann diese Werkgruppe auf Auftrag der Glasgow International 2013 während seines Stipendienaufenthalts in den dortigen Sculpture Studios. Das Ergebnis war eine dreiteilige Ausstellung. Teil 1 bestand aus zwei Barrieren, die die natürlichen Abläufe behinderten, sowie aus Futtersäulen für Tiere. Teil 2 war eine Serie handgefertigter Musikinstrumente für eine bevorstehende Zeremonie und Teil 3 eine Komposition aus den Geräuschen mehrerer Haustiere über eine vordefinierte Zeit.

La Loge bot Moore nun die Gelegenheit, diese Werkgruppe auf ganz eigene Art fortzuführen. Der Raum war nämlich einst ein Freimaurertempel und ist daher ein angemessener feierlicher Rahmen zur Aufführung des Klangstücks. Das Publikum steigt in einen abgedunkelten Keller hinab und sieht sich zuerst einem Poster und einem chinesischen Gong gegenüber. Letzterer ist eines von nur zwei „echten“ Musikinstrumenten in der Ausstellung. Poster

und Gong verweisen auf eine Zeremonie, die hier offenbar später stattfinden soll. Im atmosphärisch erleuchteten großen Ausstellungsraum, in dem früher die Freimaurer ihre Rituale abhielten, findet sich das Publikum in einer äußerst merkwürdigen und packenden Umgebung wieder. Sechs großformatige Gemälde bilden den Hintergrund der Installation. Es riecht. Die Dinge scheinen nicht das zu sein, was sie auf den ersten Blick erscheinen. Langsam akklimatisiert man seine Sinne. Da erkennt man, dass die Gemälde aus sechs verschiedenen Gebrauchsmaterialien hergestellt wurden. Von links nach rechts sind dies Beton und Tempera, Sepia vom Tintenfisch, Motoröl und Acrylfarbe, Feige und Acrylfarbe, Rattengift und Acrylfarbe und schließlich Blätter, Holz, Tapete und Naturfarbe. Man wittert eine Mischung aus Gerüchen, die nicht unbedingt alle unangenehm sind. Sanft breitet sich der Geruch süßlich duftenden Zerfalls und beißenden Benzingestanks aus. Die Hauptinstallation ist eine 2,20 m hohe Maschendrahtzäunung, die auf 7 cm verdichteter Erde aufsteht. Hinter dem Zaun liegen – Skulpturen gleich – 34 handgemachte Instrumente, die darauf warten, gespielt zu werden. Türkise, hellgrüne und fahlgelbe Naturfarben verschwimmen mit den Brauntönen der Erde am Boden. Fröhlich gestische Farben wie das bläuliche

Rot eines bemalten Instruments oder eine durchscheinende grüne Tasche ergeben eine meditative Komposition. Dieser Ausstellungsteil erscheint gut konzipiert und perfekt ausgeführt. Die Erwartung an den performativen Ausstellungsteil, der seinen Glanz vorauswirft, steigt.

Die Performances wurden jedoch nirgendwo angekündigt – erstens aus Sparsamkeitsgründen, zweitens jedoch auch auf Bitte des Künstlers. Moore schafft im Grunde ein symphonisches Poem, das er selbst als Tongedicht begreift. Damit meint er eine Orchesterkomposition, die programmatisch oder visuell inspiriert ist (hier eben durch *A Burning Bag as a Smoke-Grey Lotus*). Jetzt wird auch die Funktion des schlichten Plakats und des chinesischen Gongs am Eingang klar. Diese beiden Objekte sind nämlich alles, was der Künstler an Anleitung zur Aufführung der Symphonie zu bestimmten Tageszeiten zur Verfügung stellt. Entscheidend ist das Timing. Die Aufführungen folgen dem natürlichen Tageszyklus; eine in der Früh, dann die „Phänologie“, wenn die Sonne im Zenit steht, und abends schließlich „das Ende von allem“. Wenn die Musiker das Stück aufführen, gesellt sich noch ein Yogi dazu, der zu den Klängen meditiert.

Was will uns Gareth Moore mit alledem sagen? Eine genauere Betrachtung der Ausstellung lässt das strenge philosophische Denken erahnen, das seinem Werk zugrunde liegt. Moores Kunst ist wie ein verschlüsseltes Gedicht. „Phänologie“ ist nämlich das Studium der Lebenszyklen von Pflanzen und Tieren mitsamt seiner jahreszeitlichen Variationen.

Der altgriechische Philosoph Diogenes war wie kein anderer für seinen einfachen Lebensstil und das

schlichte Verhalten bekannt, mit denen er die Werte und Institutionen kritisierte. Diogenes lebte ein un-stetes Leben. Er schlief und aß, wo immer es ihm einfiel. Dadurch wurde er abgehärtet. Ist Moore in seiner Rolle als Künstler vielleicht eine Art Diogenes? Frühere Werke wie *Uncertain Pilgrimage* (2009) oder *A place, near the buried canal* (2010–2012) legen diese Deutung nahe. Eines von Moores Instrumenten erinnert nicht – ohne Augenzwinkern – an die legendäre Anekdote von Nietzsche, der weinend vor einem geschlagenen Pferd zusammenbrach. Witz und Pointe zeigen sich aber auch in Moores Farbwahl und der kühnen Materialverwendung bei einigen der Instrumente.

A Burning Bag as a Smoke-Grey Lotus ist höchst symbolisch, verführerisch, was Form und Material betrifft, und konzeptuell herausfordernd. Mit seiner gewandten poetischen Bildsprache schuf Moore hier ein Environment, in dem man die Möglichkeit der Aussöhnung zwischen Mensch und Tier kontemplieren kann. Angesichts globaler Erwärmung und Klimawandel, jenes Hauptproblems unserer Zeit, erscheint sein Unterfangen, der leidenden Natur gegenüber Emphase zu zeigen, aktueller denn je. Gareth Moore sticht mit seinen ebenso stillen wie ungewöhnlichen Ideen und seinem Einfallsreichtum aus seiner KünstlerInnengeneration hervor. Zugleich hat sich auch das starke Ausstellungsprogramm von La Loge als ein Muss in der Brüsseler Kunstszene etabliert.

Übersetzung aus dem Englischen:
Thomas Raab

Die von den Angehörigen gesammelten Gebeine und Kleidungsstücke jener Toten, die während des Koreakriegs (1950) Massakern an der Zivilbevölkerung zum Opfer fielen.
Foto: Minouk Lim

14. Mai
bis
5. Juli 2015
Portikus,
Frankfurt am Main

Minouk Lim *United Paradox*

Text: Gisliind Nabakowski

Frankfurt. Im Koreakrieg 1950 beging Südkoreas Regierung Massaker, die sich gegen die Zivilbevölkerung richteten. Angeordnet hatte sie der Regierungschef Syngman Rhee. Ausgelöscht wurden Menschen, die verdächtigt wurden, den Norden zu unterstützen oder VerräterInnen an der koreanischen Volksarmee zu sein. Wie sie starben und warum, ist bis heute unklar geblieben. Am 18. Mai 1980 traten Menschen auf Gwangju Straßen mutig für Demokratie ein. Unter der Militärdiktatur wurden die DemonstrantInnen fälschlicherweise als KommunistInnen und andere OpponentInnen verunglimpft. Erst 1989 gelang endgültig der Sturz des Militärregimes.

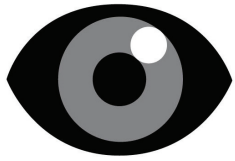
Über die Toten schwieg man. Weder wurde offiziell um sie getrauert, noch wurden sie rehabilitiert. Die Künstlerin Minouk Lim (Südkorea, *1968) arbeitete ein Jahr lang mit Witwen und Nachkommen der Opfer und wandte sich Ereignissen der Geschichte zu, die gerne vergessen und noch weniger gerne aufgearbeitet werden. In Containern

sammelte sie ihre Gebeine und Kleidungsstücke. Die sterblichen Überreste waren von den hinterbliebenen Familien in Kleinstarbeiternähten mühsam aufgespürt worden. In der 10. Biennale der Millionenmetropole Gwangju (Südkorea), die Jessica Morgan 2014 kuratierte, brachte Minouk Lim mit der Live-Broadcasting-Performance *Navigation ID* (2014) das Schweigen. In jener Stadt, in der das zweite Massaker stattgefunden hatte, machte die Gewalttaten in einem demokratischen Diskurs publik.

Die fertige Aufzeichnung *Navigation ID* (HD-Video, 38'31", 2015) der bewegenden öffentlichen Trauer, die zudem eine Informationsoffensive war, zeigte jetzt der Portikus zum ersten Mal. Die Künstlerin adaptierte dazu Attribute des Schaudesigns eines Fernsehstudios. Im Video weinen nicht nur viele der traumatisierten Angehörigen. Sie zeugen Scham, Zorn und Trauer, wie sie nicht früher zu den Ereignissen nachgehakt hatten. Details erzählen, Details, so weit sie sie überhaupt kennen. Zum Beispiel, dass von den Tätern zur Ersparnis von Geschosßsalven die Menschen in Gruppen gefesselt worden waren.

Hinterbliebene trugen über den Augen schwarze Binden, zur besseren Konzentration auf das wenige, kannte oder zum Schutz vor den 2014 umgebenden Ereignissen. Die zwei Lkws samt vom Rost befallenen Industriecontainern mit vergitterten Fenstern, die in Jinju und Gyeongju aufbrachen, wo Unschuldige in Kobaltminen hingerichtet wurden, den Trauerzugkonvoi über die Autobahn, bis er die 10. Gwangju Biennale erreichte, begleiteten Busse mit





EXHIBITIONS

Arvo Leo “Fish Plane, Heart Clock” at La Loge, Brussels

Share



*A fish has flown all the way from Canada to Belgium.
The fish is a fish but it is also a plane.
Because the fish is also a plane it was able to fly all the way from Canada to Belgium.*

La Loge is proud to present an exhibition of *Fish Plane, Heart Clock* by Arvo Leo along with a selection of original drawings by Pudlo Pudlat.

Fish Plane, Heart Clock is a feature-length film by Arvo Leo that celebrates and responds to the work of the Inuit hunter-turned-artist Pudlo Pudlat (1916–1992). For many years Pudlo lived a traditional semi-nomadic life on Baffin Island in the Canadian Arctic. Eventually, in his forties, after a hunting injury, he moved to the settlement of Kinngait (Cape Dorset) where he began making drawings with materials provided by the newly established Kinngait Studios, the first Inuit printmaking program. Over the next thirty years Pudlo would produce over 4000 drawings and paintings with graphite, felt markers, coloured pencils, and acrylics; many of which have never been exhibited.

Pudlo was part of the generation of Inuit in the late 1950s who were given pencils and paper and encouraged to “draw their thoughts”. What is exemplary about Pudlo is that he was one of the first artists to move away from making only images of traditional life—images that were often preferred by the art market further South. Upon the white page hunters, igloos, seals and walruses are often found mingling in the company of such modern conveniences like airplanes, telephone poles, automobiles and clocks; things that were swiftly becoming commonplace in the North. Pudlo, with his imaginative and playful touch, would sometimes even morph these subjects into each other, creating intriguing and surreal hybrids that embodied the radical cultural transformations occurring around him.

Twenty-two years after Pudlo’s death, Arvo Leo travelled to Kinngait to spend the spring living where Pudlo made his work. In *Fish Plane, Heart Clock* many images of Pudlo’s drawings and paintings are collaged with imagery that Arvo created during his time there. Arvo portrays the daily life of a small town in seasonal transition while also subtly evoking the surreal and enigmatic energy that was intrinsic to Pudlo’s art.

Fish Plane, Heart Clock is foremost a lyrical celebration of Pudlo’s work but it is also a realistic and magical realistic document of contemporary life in Kinngait. What is shown to us is not entirely real, nor is it entirely fictional. It is not an artist documentary, nor is it an ethnographic film, nor is it a structuralist film; it exists somewhere in between these genres, subverting and collaging some of their respective tropes and methods in the process. *Fish Plane, Heart Clock* is an exquisite corpse whose body parts were discovered from research, fieldwork and improvisation and sewn together with montage.

Circulating within the blood of this cobbled together being are little cartoon blood cells with quiet voices who do not want to speak directly about, but would rather speak nearby, who want to bloodshot and hallucinate the ethnographic eye, who compel and caution this corpse in attempting to speak-for and re-present the reality of others, who question appropriation and intention when addressing another artist’s work, who circulate in order to cherish indigeneity, who question the borders of the moving image and the still image, who appreciate the human/animal relationship of a hunter who retired his harpoon for a pen.

Many images by Pudlo are featured in *Fish Plane, Heart Clock*, yet because these images are part of an ephemeral time-based medium the length we are able to engage with each work is contingent upon the film’s duration. By showing a series of original drawings and paintings at La Loge alongside the film we are excited to provide an alternative durational and material opportunity to engage with Pudlo’s works.

at La Loge, Brussels

until 31 October 2015

Arvo Leo, Fish Plane, Heart Clock

par Camille Azais



(avec une sélection d'œuvres originales de Pudlo Pudlat)

La Loge, Bruxelles, du 10 septembre au 31 octobre 2015

Le point de départ du film *Fish Plane, Heart Clock*, d'Arvo Leo, montré à La Loge de Bruxelles, est la figure de Pudlo Pudlat, chasseur inuit devenu artiste à la suite d'un accident, et dont on peut voir une sélection de dessins dans la salle de projection et au sous-sol. Contrairement à ce que voudraient les clichés en la matière, la reconversion à quarante ans révolus de ce chasseur nomade ne résulte pas d'un choix mais bien d'un problème de subsistance : celui qui disait que « le crayon était désormais son seul harpon » profita de la mise en place des coopératives d'art inuit à la fin des années cinquante pour y trouver un nouveau gagne-pain. Les coopératives encouragent alors les Inuits, dans un contexte de transformation brutale des modes de vie et de chômage, à produire peintures et sculptures dont elles organisent la diffusion. Pudlo Pudlat produit plus de 4000 dessins et estampes, dont un certain nombre sont achetés par des touristes ; cependant il y développe un imaginaire étonnant et personnel, loin des

représentations folklorisantes à laquelle se cantonnent d'autres artistes. Ce qui fait de Pudlo Pudlat une figure singulière, ce n'est pas seulement le fait qu'il intègre dans ses images des éléments de la modernité – poteaux électriques, avions, pacemakers – mais c'est surtout qu'ancien, moderne, traditions et modes de vie occidentaux, villes, mer, montagnes, animaux et humains cohabitent sans entrer en opposition et se mélangent joyeusement. Au fil de son crayon apparaît, pratiquement sur le mode du dessin automatique, tout un bestiaire de loups anthropomorphes, de déesses marines et de vaisseaux fantastiques générés par les vides et les pleins, les accidents de la couleur, les ajouts progressifs et les hybridations de formes.



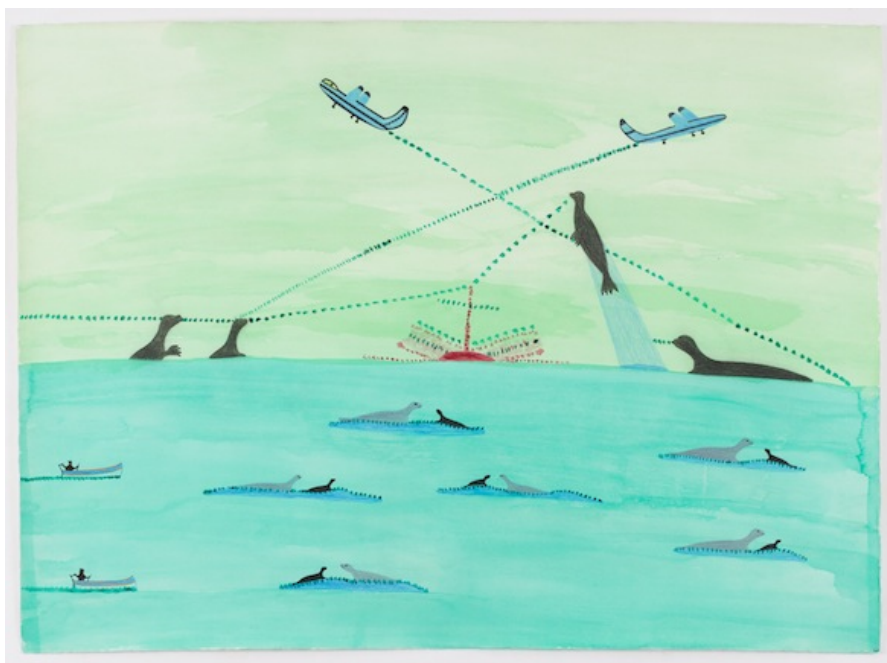
Arvo Leo « Fish Plane, Heart Clock », film still. (Dessin de Pudlo Pudlat, A Good Catch, 1980, National Gallery of Canada / Dorset Fine Arts et quatre os de penis de morse.) Courtesy de l'artiste. La Loge, Bruxelles, 2015.



Arvo Leo « Fish Plane, Heart Clock », film still. (Dessin de Pudlo Pudlat, Bird with Cap and Symbols, 1973, National Gallery of Canada / Dorset Fine Arts). Courtesy de l'artiste. La Loge, Bruxelles, 2015.

Si Arvo Leo s'intéresse à Pudlo Pudlat, c'est sans doute parce que les thèmes de son aîné résonnent avec les recherches du jeune canadien qui s'est à plusieurs reprises penché sur la frontière entre l'humain et l'animal à travers la figure de la vache sacrée, du scarabée bousier, ou encore d'œuvre de sculpture de fourmis. Arvo Leo conçoit la collaboration comme un principe de création et avait déjà associé à son projet multiforme *This is the cow* plusieurs artistes,

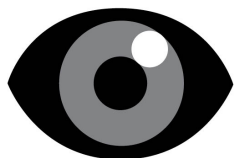
musiciens ou écrivains rencontrés au cours d'un séjour en Inde. Le film *Fish Plane, Heart Clock* se comprend ainsi comme un hommage mais également comme une tentative d'hybridation, un mélange organique entre l'œuvre de l'Inuit et la sienne, avec les moyens d'un artiste d'aujourd'hui que sont le film, la résidence et la recherche documentaire. Arvo Leo fait alterner des vues des œuvres de Pudlo Pudlat avec des scènes filmées lors d'un séjour de trois mois à Cape Dorset, petite communauté inuit de quelques 1300 âmes, qui se révèle au fur et à mesure être le vrai sujet du film.



Peinture de Pudlo Pudlat, 1976-77. Courtesy Dorset Fine Arts. Présentée dans l'exposition Arvo Leo « Fish Plane, Heart Clock », La Loge, Bruxelles, 2015.



Peinture de Pudlo Pudlat, 1978-79. Courtesy Dorset Fine Arts. Présentée dans l'exposition Arvo Leo « Fish Plane, Heart Clock », La Loge, Bruxelles, 2015.



Art Text

Tales of Exhaustion, Danilo Correale a Bruxelles

Tales of Exhaustion è la prima personale in Belgio di Danilo Correale, curata da Matteo Lucchetti per La Loge, spazio espositivo di rue d'Ermitage a Bruxelles.

marzo 23, 2016

ATPdiary



Tales Of Exhaustion, by Danilo Correale, curated by Matteo Lucchetti, exhibition view, La Loge 2016 -
Photo Lola Owsky

Testo di **Giulia Morucchio**

La mostra raccoglie una serie di opere prodotte da **Danilo Correale** tra il 2012 e il 2015 che si focalizzano su come l'espressività produttiva nella società neoliberista abbia invaso e conquistato tutti i campi della vita contemporanea, fino a rendere inconfondibile il confine fra lavoro, tempo libero e riposo, e a trasformare anche i momenti di svago e sonno in fasi potenzialmente produttive.

Traendo spunto da recenti scandali finanziari, episodi di sorveglianza di dati personali e altre iniquità degli Stati nei confronti dei cittadini, l'artista mette in luce i meccanismi di potere e di controllo che alienano l'individuo, i rapporti sociali e, in generale, la vita. Alcune delle opere in mostra parlano del tempo del lavoro, analizzando episodi dell'ambito bancario e finanziario: in *future in their hands* (2012/2013), la personalità di alcuni dei responsabili della crisi economica del 2008 è dichiarata: il volto è del palmo della loro mano, mentre in *The warp and the weft* (2013), i motivi tartan con cui l'artista ha fatto realizzare la rielaborazione dell'opera già vista presso PeepHole nel 2013) 5 paia di guanti, riprendono i colori dei loghi delle istituzioni potenti al mondo, riportando in maniera scientifica i dati relativi al loro asset finanziario nei rispettivi mercati.

Altri lavori ancora mostrano come i dispositivi di telecomunicazione abbiano trasformato in maniera radicale il modo di vivere, monitorando costantemente le preferenze e gli spostamenti di ognuno di noi. La serie di diapositive intitolata *Me enjoy...* (anche in questo caso una rilettura dell'omonima opera presentata presso la galleria Raucci Santamaria nel 2014) mostra l'algoritmo interno di un eCommerce ci trasformi in "consumatori prevedibili", suggerendoci acquisti coerenti all'ultimo minuto. *Fivehundredfortyeight* è una carta da parati tutt'altro che rilassante: riporta dati e statistiche di consumi della società che crea personalità deviate come cleptomani, scommettitori (*13th Step*) o assuefatti giocatori di gratta e vinci (*The deeper than the ocean*). Questo corpo di opere, installate nel piano interrato de La Loge, dialogano – spiega l'artista – *"fatigue" attraverso un dispositivo visuale ipertrofico, per cui la concretizzazione dei dati in forma quasi scultorea illustra come la "data driven society" le astrazioni numeriche divengano dei significanti autonomi, capaci di normalizzare processi costruendo delle gabbie semiotiche dal quale è sempre più difficile liberarsi.*

Ulteriore campo di indagine nella ricerca dell'artista è quello del sonno, ultimo territorio, in ordine di tempo, ad aver subito l'invadenza del potere capitalista. Nel video *No more sleep no more* Correale raccoglie le interviste a diversi esperti del sonno. Le interviste spiegano come la nostra società sia indirizzata verso uno scenario inquietante fatto di una produttività continua, dove anche i nostri sogni, e di come forse proprio il sonno sia l'unico vero momento di resistenza a questa iper-produttività. Il video sussegue una progressione di fluidi colorati interpretabili, forse, come un'allegoria della fase del sonno e dell'intensità della vita che ha luogo anche mentre riposiamo. Per meglio godere della proiezione è possibile distendersi su uno dei 4 letti (ispirati da *La Loge* del 2014), fatti installare nella sala dall'artista. Ma anche qui c'è un monito: l'oggetto per eccellenza dedicato al riposo, la lenzuola coloratissime, le cui texture richiamano i brand di famose bevande energetiche, a ricordarci che lo stile di vita del capitalismo ritrae l'iperattività come una caratteristica positiva che può aiutarci a rispondere agli impulsi senza sosta, circondando, mentre, al contrario, il riposo e le quiete sono demonizzati come spreco di tempo potenzialmente operativo.

Tales of exhaustion rappresenta il primo *survey exhibition* sull'opera di Correale, in cui molti dei lavori prodotti negli ultimi anni sono rivisitati in chiave sia formale che performativa proponendone una nuova lettura.

Lo stesso vernissage della mostra, una maratona di appuntamenti che si sono svolti dal 3 al 5 marzo, è stato per l'artista un'occasione di argomenti trattati e, metaforicamente, logorare le energie del pubblico. Il filosofo Alexei Penzin ha tenuto una

raccontato come il sonno sia costantemente minacciato dai “mostri” della vigilanza e dell’insonnia che abitano lo spazio del potere sin dalla prima modernità. La cantante Jennifer Reid ha percorso le sale della sede espositiva intonando ballate dell’epoca della rivoluzione industriale e, infine, la performer Peggy Green ha indossato i panni di un rappresentante di una corporazione e recitato il manifesto *We are sorry* scritto da Correale e ispirato ad un’opera omonima del 2012. Il testo tratta le scuse di torti fatti da politici e potenti alla popolazione mondiale, un lungo collage che si conclude con la richiesta di averci fatto credere di essere realmente dispiaciuti.

Tales of Exhaustion – Danilo Correale

A cura di Matteo Lucchetti

[La Loge](http://www.la-loge.be/la-loge), (<http://www.la-loge.be/la-loge>) Bruxelles.



(<http://atpdiary.com/wp-content/uploads/2016/03/2.-Tales-Of-Exhaustion-by-Danilo-Correale-curated-by-Matteo-Lucchetti-view-La-Loge-2016-Photo-Lola-Owsky.jpg>)

— Tales Of Exhaustion, by Danilo Correale, curated by Matteo Lucchetti, exhibition view, La Loge 2016 – Photo Lola Owsky



<http://atpdiary.com/wp-content/uploads/2016/03/4.-Tales-Of-Exhaustion-by-Danilo-Correale-curated-by-Matteo-Lucchetti-view-La-Loge-2016-Photo-Lola-Owsky.jpg>

— Tales Of Exhaustion, by Danilo Correale, curated by Matteo Lucchetti, exhibition view, La Loge 2016 – Photo Lola Owsky



(<http://atpdiary.com/wp-content/uploads/2016/03/7.-Tales-Of-Exhaustion-by-Danilo-Correale-curated-by-Matteo-Lucchetti-view-La-Loge-2016-Photo-Lola-Owsky.jpg>)

— Tales Of Exhaustion, by Danilo Correale, curated by Matteo Lucchetti, exhibition view, La Loge 2016 – Photo Lola Owsky

Pieter Vermeulen is a curator and critic based in Antwerp.

Danilo Correale
"Tales of Exhaustion"

La Loge
3.3. – 26.3.2016



A (non-comprehensive) glossary
of the show

Amazon. What if we relate the idea of productivity not only to work, but also to leisure time and sleep? Can we also be productive while doing nothing, and if so, how does this alter our idea of idleness? Do we still have to work, or can "it" work for us as well? Do we have to embrace the promise of full automation? These questions are the starting point for Danilo Correale's projection of 52 slides, documenting one year of online book purchases based on Amazon's algorithmic suggestions (starting from Marx's *Capital*). A single page is manually cut out of each book in order to form a new publication, a humble act of rebellion against non-human decision-making.

Cynicism. Can cynicism be claimed as an artistic strategy? Many of the techniques and concepts devised by Correale are derived from the very systems he intends to criticise: from advertising

campaigns and brand management to populist aesthetics and marketing. Correale's method starts not so much from negation as from affirmation. The concept of overidentification is aptly described by theorist Slavoj Žižek as "taking the system more seriously than it takes itself seriously," providing us with another, subversive side of cynicism. Rather than delivering an institutional critique, it moves beyond oppositional thinking and exposes the gaps, flaws, and paradoxes within the system.

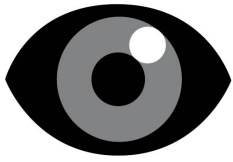
Exhaustion. In his 2008 essay *Exhaustion and Exuberance*, Jan Verwoert looked into "ways to defy the pressure to perform." Our high-performance culture clearly takes its toll if we look at the high amount of burn-out, fatigue, depression, and even suicide. If these are the symptoms of our cognitive-capitalist system, what is the cure? Or does the very idea of exhaustion also contain some kind of emancipatory potential? Correale and curator Matteo Lucchetti are not only dealing with these issues,

but also wittingly applying them as strategies within the exhibition. The "eventization" of an exhibition opening is questioned by stretching it over three days, and the visitor's attention is put to the test with late-night durational performances, lectures, and screenings that last just as long as there are still visitors around.

Insomnia. Correale took the designs of different brands of energy drinks to create a visual mashup printed on large pieces of silky fabric. They serve as blankets on four king-sized beds installed in the conference room of La Loge, like secular altars for hyperproductivity and insomnia. Meanwhile, coloured fluids move slowly across the projection screen with voice-overs by various sleep experts. The video piece is titled *No More Sleep No More* (2015) and has a four-hour duration. The whole installation is as hypnotising as it is tantalising.

Saying sorry. Public apologies are often a cheap trick used by politicians or multinational companies to regain the confidence of consumers or citizens while whitewashing their own image. In showing human emotions, the mask of power appears to fall, revealing the "real person" underneath. Of course, precisely this strategy is the most treacherous and ideologically charged. Think of the farcical "sorry" ad by BP CEO Tony Hayward for the oil spill in the Gulf of Mexico. Media mogul Rupert Murdoch did something similar by placing a "We are sorry" ad in one of his newspapers, in response to a phone hacking media scandal. Correale re-edited the whole letter into a golden, handwritten version, replacing its original content with phrases like "We're sorry for having censored," "for unjustified detention," "for not respecting the Kyoto Treaty," and last but not least, "for making you believe that we're truly sorry."

Installation view "Tales of Exhaustion"



Brussels Roundup | Art Agenda

Share

Brussels, still reeling from the ISIS nail-bomb attacks at Zaventem Airport and Maalbeek metro station in March, was raw and rough around the edges when the time for its scheduled art fairs arrived—the more traditional Art Brussels and the progressive New York transplant Independent. Needless to say, cautionary sentiments preceded all the fanfare this year. Partial closure of the airport's departure halls and rerouted flights steered away many would-be visitors, while the subways operated at half-capacity with travelers favoring the perceived safety of Uber taxis. The doubling of machine-gun-touting military, Humvees, and tanks patrolling the streets and train stations didn't necessarily help to calm nerves. Yet the bombings didn't come as a surprise for many in town, considering the now evident links between disenfranchised radicals in Brussels and Paris. Endemic violence is all too familiar in this polyglot city, rife with racism and economic inequality—both sustained vestiges of its colonial past, riding on the shoulders of contemporary socio-political issues.

Despite the major funding cuts in 2014-2015 to established institutions for dance and theater like La Monnaie, BOZAR, and Beursschouwburg, Brussels's contemporary visual art scene is flourishing. Why? This is a historic city that offers rich creative fodder, but that's already a given, even for tourists. A welcoming environment for internationalism and the circulation of money is what it really comes down to. Brussels is a quick train ride from major hubs like London, Paris, Amsterdam, or Düsseldorf, whose highly trained art students have stumbled onto the tracks and fallen out at Gare du Nord. Space is available, rents are relatively cheap, and there's supportive patronage in the form of an active collector base, helping artists and galleries fund their next projects.

"Brussels is the most European city in Europe," states Independent's Creative Advisor Matthew Higgs at the fair's White Columns, New York, booth, commenting on the city's central location and diversity as primary deciding factors for launching there. What started out as an art fair made for artist audiences has turned into a fair organized by dealers for dealers, who were clearly more excited than anyone else about each other's booths. Undeterred by the dizzying open-plan format in the Vanderborcht building—a former department store—the presentations were immaculate. Material play and an attraction to grit and humor in the abject defined memorable works like David Douard's sculpture *U make me sick* (2014) at Galerie Chantal Crousel, Paris, which looked like a cross between a bus shelter covered in advertising, a seedy 1970s living room lined with fake fur, and a haunted house with a motley assemblage of deformed body parts. Simon Preston Gallery, New York, showed a curious group of framed collages (all *Untitled*, 2016), made by Josh Tonsfeldt primarily with prism film, Hydrocal, and epoxy resin, collapsing visual and material space to ghostly effect as the work's images disappeared and transformed before one could process their signifiers or even substance. On the ground floor, Zurich's Galerie Gregor Staiger showed a group of video works by Shana Moulton in which she places herself in the frame of ironic new-age journeys to self-realization and stages confrontations with consumer products marketed for self-betterment.

The fair's outstanding booths were its most unexpected collaborations. Cahn International, Basel, teamed up with Galerie Jocelyn Wolff, Paris, mixing contemporary sculptures by Guillaume Leblon and Franz Erhard Walther and works on paper by Katinka Bock with antiquities such as a fragment from the statue of an Egyptian god (*An Important Colossal Statue*, fifteenth to thirteenth century B.C.), fifth century A.D. Roman glass, with a few votive

phalli from the fourth to second century B.C. to amp up the sex-factor. And for the light-hearted, there was Le Salon, a curatorial and editorial platform invited by the local Almine Rech Gallery to bring the cat tree project they showed at M HKA in Antwerp, in which artists were invited to respond to John Armleder's readymade cat tree *Untitled (FS)* (1997) on their own terms. Amanda Ross-Ho, for example, contributed *Untitled Cat Tree (CRADLE)* (2016), made of black, oversized cartoonish hands, entangled in thread, playing the children's game cat's cradle.

Another Ross-Ho piece of a massive glove showed up in "Not really really," a group exhibition culled from the collection of Frédéric de Goldschmidt, co-curated by Goldschmidt and Agata Jastrzębek, smartly installed in a former mental health facility. Works from Mona Hatoum to Puppies Puppies found their native homes in every nook and cranny of the worn, un-renovated building. Aside from the fact that the opening was the liveliest of the week's events, the exhibition was also a prime example of a context that adds aesthetic and conceptual value to artworks as opposed to the problematics of faux-neutral white cubes.

The empty hospital provided a stark contrast against the conservative aisles of Art Brussels, a reminder that art viewing and art buying are two separate experiences. This year's edition moved to the airy, light-filled Tour & Taxis building, so named after the German noble family Von Thurn und Taxis that ran it as a depot for the imperial post from the sixteenth to eighteenth centuries. Throughout the fair, textile works could be seen in abundance. Perhaps a "return to the real" of physical tactility is displacing the glut of flat, digital surfaces. Or perhaps the trend goes back even further to the Flemish mastery of tapestries in the late-Medieval and Renaissance eras. These days, it's hard to tell if events before the internet are even still relevant, but I'd like to offer makers, exhibitors, and buyers of these works the benefit of the doubt. Woven works by Mika Tajima at 11R, New York, Yann Gerstberger at Sorry We're Closed, Brussels, Laure Prouvost at MOT International, London, Eduardo Terrazas at Timothy Taylor, London, and Rebecca Ward at Ronchini Gallery, London, were but a few of the most distinguished.

In an adjacent building, the fair's Artistic Director Katerina Gregos curated "Cabinet d'Amis: The Accidental Collection of Jan Hoet" as an homage to the late Belgian curator and founder of S.M.A.K. in Ghent. Small works ranging from painting to photography and works on paper hung behind glass. The project offered a sentimental approach to collecting, one based on hard work and friendship. Similarly, at the BOZAR, Daniel Buren's exhibition "A Fresco" was an elegantly curated selection of significant works that influenced him as an artist, ranging from Mario Merz to Ann Veronica Janssens, posited as a retrospective. Meanwhile, WIELS showed a classical retrospective of Edith Dekyndt about organic decay.

Interest in the applied expression of core sculptural materials continued at composite with Caroline Achaintre's exhibition of animist ceramic masks and at Rodolphe Janssen with a group show of ghoulish ceramic sculptures called "Made in Oven," installed in a secret garden-like setting inside the gallery, designed by famed florist Thierry Boutemy. In particular, artists' relationship to nature and landscape took center stage in the group show "Pastoral Myths" at La Loge, while Mark Dion's "Reconnaissance" at Waldburger Wouters focused on mankind's destruction of it.

And yet, after all was said and done, it was Marina Pinsky's exhibition "POLAR" at Clearing that resounded the most poignantly. Pinsky covered the downstairs rooms with wallpaper including illustrations of the city's four loci of power—Palais du Justice, Prison de Saint-Gilles, European Parliament, and NATO headquarters, around which are a selection of illustrations of rain made of ropes, playing on the phrase "Il pleut des cordes" (it's raining ropes, a turn of phrase akin to the English "it's raining cats and dogs"). In the room stands an empty bank safe whose

lock has been blown off. In the upstairs galleries, a sequence of 24 photographs each titled *Woman and Child* (2016) shows the gloved hands of the police finger printing the acquiescent hand of a child. Pinsky solicits a sense of helplessness, cooperation, remorse, and resistance. We should not blindly trust the powers that be, nor should freedom be taken for granted. A considered moment of pause is in order before taking next steps.

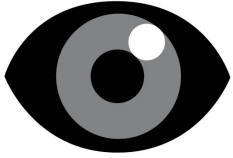
Arielle Bier is a writer and curator based in Berlin.



- **1**View of Le Salon at Independent, Brussels, 2016. Image courtesy of Independent, Brussels, 2016. Photo by Isabelle Arthuis.
- **2**View of Independent, Brussels, 2016. Image courtesy of Independent, Brussels, 2016. Photo by Isabelle Arthuis.
- **3**Josh Tonsfeldt, *Nick, GoPro*, 2016. UV-cured pigment print on hydrocal and LED diffuser panel, 26.7 x 41.9 cm. Image courtesy of the artist and Simon Preston Gallery, New York.
- **4**View of Galerie Gregor Staiger, Zurich, at Independent, Brussels, 2016, with works by Shana Moulton and Nicolas Party. Image courtesy of the artists and Galerie Gregor Staiger, Zurich. Photo by Renato Ghiazza.
- **5**Amanda Ross-Ho, *Blue glove right #2*, 2014. Dyed stretch cotton, sateen, acrylic paint, cotton piping, and armature wire. Image courtesy of Frédéric de Goldschmidt Collection. Photo by Hugard & Vanoverschelde Photography.
- **6**Hiwa K, *My father's color periods*, 2014. Video installation with 16 old TV sets and colored cellophane sheets and two extra TV sets, dimensions variable. Photo by Hugard & Vanoverschelde Photography.
- **7**View of Sorry We're Closed, Brussels, at Art Brussels 2016, with works by Yann Gertsberger. Image courtesy of Sorry We're Closed, Brussels. Photo by Hugard & Vanoverschelde Photography.
- **8**View of Sorry We're Closed, Brussels, at Art Brussels 2016, with works by Yann Gertsberger. Image courtesy of Art Brussels.
- **9**View of MOT International, London/Brussels, at Art Brussels 2016. Image courtesy of Art Brussels.
- **10**View of Ronchini Gallery, London, at Art Brussels 2016. (Left) Rebecca Ward, *certainty*, 2016. Acrylic on stitched canvas, 72 x 54 inches. (Right) Rebecca Ward, *uncertainty*, 2016. Acrylic on stitched canvas, 72 x 54 inches.
- **11**Caroline Achaintre, *Karl*, 2016. Ceramic, 72 x 36 x 7 cm. Image courtesy of c-o-m-p-o-s-i-t-e, Brussels. © Caroline Achaintre.
- **12**View of "Made in Oven," Rodolphe Janssen, Brussels, 2016, organized in collaboration with Thierry Boutemy. Image courtesy of Rodolphe Janssen, Brussels. Photo by Hugard & Vanoverschelde Photography.
- **13**View of Mark Dion, "Reconnaissance," Waldburger Wouters, Brussels, 2016. Image courtesy of Waldburger

Wouters, Brussels. Photo by Isabelle Arthuis.

- **14**View of Marina Pinsky, "Polar," CLEARING, Brussels, 2016.



12/5/2016

Pastoral Myths: Arcadia Revisited | BRUZZ

Pastoral Myths: Arcadia Revisited | BRUZZ



Pastoral Myths - Courtesy La Loge & the artist

What happens when you breathe new life into an age-old, dust-covered genre such as the pastoral? You can see the result at La Loge in work by six different artists.

The word "pastoral" calls to mind bucolic scenes with courtly shepherdesses, peaceful landscapes, and naked, dancing nymphs with, often, for some obscure reason or another, a guy with a flute also hanging around. It's a genre that has been practised down the centuries – from the poetry of Virgil to neoclassical and Romantic painting – and that is usually pretty close to kitsch. So how might that sort of theme be tackled today, in these times of ubiquitous cynicism? With a hefty dose of irony, it turns out, in the "Pastoral Myths" exhibition at La Loge.

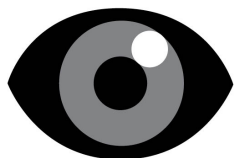
Amelie von Wulffen takes up a number of bucolic motifs in her paintings as samples that almost look like they were made using Photoshop. The artistic duo Daniel Dewar & Gregory Gicquel has often worked with traditional artistic crafts such as ceramics and knitting; here, they are exhibiting two stop-motion films in which nude sculptures in clay take on a whole range of indecent postures. Jean-Marie Appriou, for his part, makes the kind of work that would have been disapproved of ten years ago and that may be again in ten years' time, but that here and now is suddenly permissible. Here, he presents sculptures of a beekeeper and two cypresses with a considerable kitsch quotient.

What really catches the eye at this exhibition is Steinar Haga Kristensen's contribution, which often

draws on the visual idiom of the Norwegian Romantic approach to folklore. He has put up an entire wooden wall – with a door in it – that is made up of paintings, including work of his own and reworkings of works by others. He draws, for example, on traditional Norwegian woodworking techniques and decoration. Impressive!

Jessica Warboys presents a sound piece that refers to a pastoral poem. Olga Balema rounds everything off in an ironic way, painting wooden water troughs for animals in green and yellow – not coincidentally, the colours of the John Deere tractor brand. Even nature doesn't escape from the laws of corporate culture.

Pastoral Myths, > 25/6, [De/La Loge](#)



5/12/2016

Pastoral Myths. "Een knappe groepstentoonstelling van La Loge"

Pastoral Myths. "Een knappe groepstentoonstelling van La Loge"



La Loge Architectuurmuseum (een voormalige vrijmetselaars-tempel in modernistische stijl)

Zelden vond ik na het zien van een expo een titel zo adequaat als die van de kleine tentoonstelling [Pastoral Myths in het Brusselse Architectuurmuseum La Loge](#). De verwijzing naar de "mythe" van het pastorale bestaan is tegelijkertijd maatschappijkritisch en kunsthistorisch geladen. *Pastoral myths* werkt perfect als leidraad bij de tentoonstelling.

Pastoraal als genre?

Al tijdens de Klassieke Oudheid idealiseerden dichters het bucolische bestaan, of anders gezegd: het herdersleven. Vergilius schreef in het eerste van zijn tien gedichten (of Eclogen genoemd) in zijn *Bucolica* het volgende: "Tityrus, jij die achteroverligt in de schaduw van een wijdvertakte beuk; jij speelt een landelijk liedje op je fijne herdersfluit."

Maar het pastorale genre moet niet per se over schapen, herders en glooiende heuvels gaan. Het kan evengoed de tegenstelling tussen de natuur en de stad behandelen. Tijdens de Romantiek keken kunstenaars vol enthousiasme naar de natuur - ze vluchtten weg van de industriële steden die steeds groter werden. Ze zochten in watervallen, rotspartijen en onstuimige rotsen het sublieme: een combinatie van fascinatie voor de schoonheid en angst voor het onvoorspelbare van de natuur. Het spreekt voor zich dat hun benadering van de natuur helemaal anders was dan die van Vergilius. Juist die verschillen zijn boeiend (vind ik natuurlijk als historica-in-spe). De vraag die in de expo centraal staat, is dan ook hoe wij vandaag naar de natuur kijken.

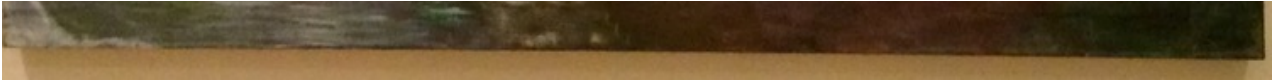
De natuur als therapie

Anniemie Van Wulfen, een Duitse kunstenares die in Berlijn woont en werkt, toont in deze expo een ligbed

in combinatie met een potloodtekening. Het bed is beschilderd met een psychedelische tie-dye print en doet denken aan de praktijk van een psychiater. De combinatie met de tekening, die een brandende stad toont, suggereert verschillende dingen. Heeft "de patiënt" angst voor de stad? Verwijst de tie-dye naar de aanklachten van de hippie-beweging uit de jaren '60? Is de natuur voor de persoon die neerligt dé oplossing bij uitstek?

Het is in ieder geval zo dat de natuur in onze hedendaagse maatschappij vaak geassocieerd wordt met 'tot rust komen', 'stilte' en 'traagheid'. Dat zijn elementen die een remedie kunnen zijn tegen burn-outs, depressies en stress in het algemeen.





Annemie Von Wulfen, *Untitled*, 2013, olie op canvas, 200x140 cm, Galerie Meyer Kainer

Gewoon genieten

Van Van Wulfen is op de benedenverdieping van La Loge ook een schilderij met bloemen te zien. Opnieuw lijkt ze met de felle kleuren en grote bloemen te refereren aan de *flower power*, maar er zitten ook elementen uit andere tijdperken in de kunst. De bloemen lijken afkomstig van 16e-eeuwse stillevens en het huisje op de achtergrond zou zo uit een 19e-eeuws genretafereel kunnen komen. De natuur is een inspiratiebron over de eeuwen heen. Voor mij leek het bij dit werk eerst alsof Van Wulfen me opdroeg om complexloos kijken. Daarmee bedoel ik: gewoon genieten van het schilderij, zoals we zouden kunnen genieten van de natuur. Daarna dacht ik verder na: klaagt ze dat misschien juist aan?





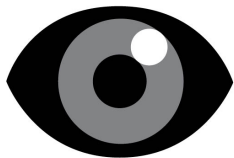


Verantwoordelijkheidsgevoel

De vraag is immers: kunnen we het ons vandaag nog veroorloven om "gewoon te genieten" van een glooiend landschap; één met fladderende vlinders en een kabbelend beekje? Uit deze expo maak ik op: nee. Het werk van duo Daniel Dewar en Grégory Gicquel geeft een negatiever beeld op de relatie tussen mens en natuur. Hier zien we in een acht seconden durende loop (HD film) *Legs* (2012) steeds meer uit klei gemaakte benen. Op de foto's zien we de sculptuur groeien en steeds meer plaats innemen in het landschap. De menselijke ledematen suggereren lust en roepen een sfeer van erotiek op. Misschien gaat het wel over een onhoudbare bevolkingsgroei. In ieder geval is de relatie tussen het landschap (de natuur) en menselijke (het artificiële) hier verstoord. Het werk maant ons (op licht humoristische wijze) aan om verantwoordelijkheid op te nemen en stil te staan bij ons gebruik van de omgeving rondom ons.

Zoals ik begon, wil ik ook eindigen. De kracht van deze expo zit goed vervat in de titel. *Pastoral myths* is een woordgroep die ons bewust maakt voor onze omgang met de natuur, en die eveneens doet beseffen dat die omgang er één van hier en nu is. Leren relativeren en bewustmaken is in deze tentoonstelling niet uitgelokt door één kunstwerk op zich, wel door de samenhang tussen de werken onderling. Een knappe groepstentoonstelling van La Loge. Nog tot 25 juni gratis te bekijken!

Share



The Art World in Brussels, a Month After the Attacks



View of Independent Brussels in the Venderborght building. *Photo: Sarah Trigg*

On March 22, the day of the coordinated terrorist attacks in Brussels, plans were well underway for the city's annual art-fair week — one uneasy month away. This was the first year that the Independent chose the capital of the European Union (if not necessarily the European art world, which is divided between London, Paris, and Berlin, among other places) to expand into, adding its edgier offerings to those of the long-established Art Brussels fair, as it does in New York (where the Independent complements the Armory Show).

The "art world" draws from, in fact, the entire world: It's international, borderless, cosmopolitan, and often gathers itself in great cities which we have seen have also been targets of terrorists (the November attacks in Paris happened to [coincide](#) with Paris Photo.) After it happened, local attendees and organizers I spoke with, said they had to do battle with perceptions from media coverage of the city, a need to defy the terrorists' motives of disrupting daily life. Independent co-director Olivier Pesret, who, when pressed about the attacks' impact on the timing of the fair, said, "The events were tough, but we immediately got on the phone with our 72 exhibitors and there were very few who felt uneasy. It's not a war zone. The media was showing military in front of the courthouse — but they're there year round! No exhibitors backed out. Two days after the attacks we had a dinner and instead of 80, we had 110 people show up."

A spirit of defiance was added to a spirit of seriousness about art which already existed. Brussels might not be the flashiest place in Europe, but there are other reasons for the art world to gather there. "Brussels was an obvious city for us," said Pesret. "More or less 50 percent of our exhibitors come from Europe, and we wanted to be closer to home for them. At the same time we wanted to be able to attract our American audience to Europe outside of a city which they always know — Paris, London, etc. So we chose a city where we could have a positive impact, and Brussels has changed radically in a very good way. A lot of artists do residencies at the art center Wiels and then

they *stay* because it's inexpensive and central. In two hours you're in all the major capitals. And you're in a country that has been supporting the arts for centuries. It's something that is really deeply ingrained in people here. The mentality goes alongside our core philosophy of supporting artists and galleries. In Brussels, it's very easygoing and at the same time there's a high quality of art. The collectors are serious — they really want to know more. It's not an impulse buy."

During my stay in Brussels, I visited the the Poppositions fair, known for exhibiting emerging artists and galleries, and I asked this year's director, Nicolas de Ribou, to discuss the effect of the recent attacks on the fair week — if any. He stated, "It's a bit different now than one month ago, but we were aware that something would happen. We knew since November," he said referring to [Belgium's lockdown in a manhunt](#) for Paris terrorist-attack organizer Salah Abdeslam. "It's the strangest feeling but once it happens you feel more comfortable. You know it will happen again — but not for a while. Belgian people are really not scared."

Others, such as the Iranian-born Brussels-based artist Sanam Khatibi, generally attributed the attacks to a problem in the lack of successful population integration and felt that more security would have little effect. Khatibi asserted, "I think what happened could have happened anywhere. It's unfortunate that, yes, we have certain areas in Brussels where it turned out the attack planners were from those communities. There has always been integration problems. But unfortunately it's a community that has difficulties integrating. And of course — the main issue is petrol and money. Our politicians have been bombing and doing all sorts of things in [Islamic] regions and people have been suffering for years. We haven't been doing anything about it, so now they're bringing it here. We get shocked about 135 people dying, but people are dying everyday. I had to leave my own country because of the same issues — it's just different names and different people. Today, it's here, but tomorrow it will be somewhere else." Khatibi lives a ten-minute walk from the bombed metro station, Maalbeek — she heard military helicopters leading up to the attacks, which alerted her that an attack was imminent. "We're all very sad, touched by it. But I'm not going to lock myself up because it happened. I don't think the more military we put out the safer we are because if someone is willing to die to put off a bomb, it doesn't matter. I don't feel safer seeing 20 military guards."

Brussels is in an unprecedented position. The city's fair attendees have a well-proven track record for supporting often quite edgy art which coexists with the city's complicated (and in some ways troubling) [political history](#). Out of this, it is today a polyglot international city which provides an undeniably unique breeding ground for idea exchange because of its accepted coexistence of cultural diversity and lack of ethnic (or even linguistic) dominance. In this sense, New York, London, Paris eclipse one another, at least partially, whereas Brussels's art identity remains undetermined — allowing today's multifaceted art worlds (not unlike Belgium's many cultural populations) to potentially intermingle, freely, in uncharted territory outside of the direct influence of a major international metropolis. Art, in this light, would get its own city.

Below is a three-day photo diary of the artwork and conversations I encountered at the art fairs, local arts institutions, and artist studios.

The Art World in Brussels, a Month After the Attacks

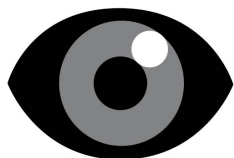
28 of 30



Photo: Courtesy of La Loge and the artist

I finish up with a visit to La Loge, an alternative exhibition space for emerging art housed in a former Masonic temple, to see the group show *Pastoral Myths*. Pictured here are the works of the Ukrainian artist Olga Balema of found agricultural feeding troughs she painted with the brand colors of agricultural manufacturer John Deere.

© 2016, New York Media LLC. [View all trademarks](#)



LE RÉDUIT DE SVEN AUGUSTIJNEN

23 septembre 2016 | Expositions (<https://www.artistika.be/fr/expositions/>)



(<https://www.artistika.be/wp-content/uploads/2016/09/20160923.jpg>)

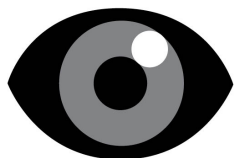
Espace dédié à l'art contemporain, l'architecture et la théorie, La Loge a ouvert ses portes en 2012 et propose depuis une programmation de projets précis et critiques, qui font sens au sein des enjeux culturels actuels. Ancien temple maçonnique construit dans les années 30 en style moderniste, ce lieu de dimensions réduites est propice au dialogue entre artistes et public. Nourri de préoccupations politiques et sociales, passionné par la manière dont les images et la fiction construisent la réalité, Sven Augustijnen ([https://www.artistika.be/artistes/profil.php?](https://www.artistika.be/artistes/profil.php?d=202986)

[d=202986](https://www.artistika.be/artistes/profil.php?d=202986)) évoque l'histoire de la base militaire de Kamina (République démocratique du Congo) dans le double contexte de la crainte d'une invasion soviétique de l'après-guerre et des troubles qui ont suivi la déclaration d'indépendance du pays en 1960. Mêlant documents d'archive et créations de l'artiste, l'exposition oscille entre documentaire et fiction...

Jusqu'au 19 novembre

La Loge, rue de l'Ermitage 86 à 1050 Ixelles

www.la-loge.be (<http://www.la-loge.be/project/le-reduit>)

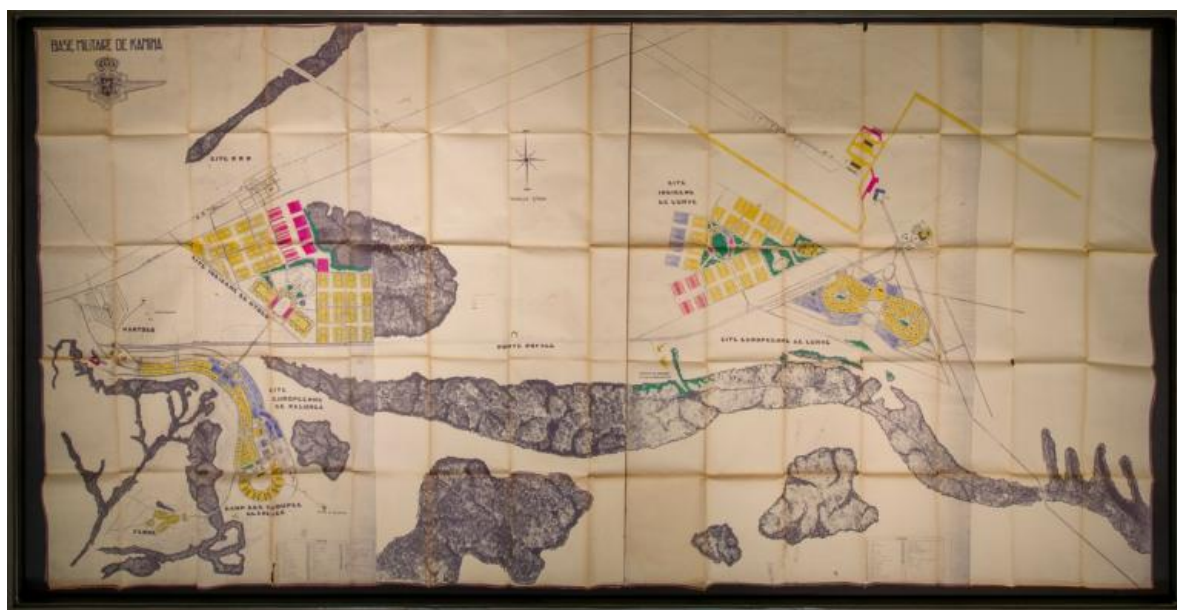


Sven Augustijnen, Le Réduit

Maria Elena Minuto (/autore/Maria-Elena-Minuto)

Dirigendoci oggi verso la base militare di Kamina attraverso la strada che conduce verso il quartiere generale, vediamo sul lato sinistro un insieme di nove case circondate da filo spinato. Accanto alla bandiera della Repubblica Democratica del Congo sventola quella della Repubblica Popolare Cinese. L'insieme di queste nove case contrasta con quello sul lato destro della strada – erede del colonialismo belga - che porta le tracce di più di mezzo secolo di storia.

Sven Augustijnen, Bruxelles, 15 luglio 2016



Le Réduit, un progetto di Sven Augustijnen, vista della mostra, La Loge, 2016 - Copyright & Courtesy dell'artista e La Loge.

A Bruxelles in un modo o nell'altro si parla sempre dell'Africa. Una mostra, un documentario, una conferenza o un semplice "appel à projet" affrontano sempre temi e problemi legati al continente africano. "Politically correct", particolarmente sensibile agli "studi di genere" e all'arte *engagé*, il Belgio ritorna costantemente sul proprio passato coloniale, facendo i conti con un'eredità cruenta e indubbiamente controversa.

A gettare però nuova luce sulla tormentata storia coloniale e politica del Belgio è la mostra *Le Réduit* realizzata da Sven Augustijnen (Malines, 1970) presso "La Loge" di Bruxelles, un elegante "Tempio massonico" in stile modernista costruito alla metà degli anni '30 nel cuore della città. Scevra da ogni retorica e iconografia postcoloniale, l'esposizione infatti mette a fuoco uno degli ultimi lasciti del colonialismo belga in Congo in modo secco, sobrio e sincero.

Siamo alla fine degli anni '40 e in un clima paranoide e di paura dettato dall'inizio della Guerra fredda, il Belgio decide di costruire un vero e proprio "réduit nazional" nel Sud-est del Congo per ospitare il capo di Stato, i suoi ministri e le loro rispettive famiglie in caso d'invasione sovietica.

Immune da tutti gli stereotipi e paternalismi che continuano ad affollarsi intorno a questo immenso ed estremo continente, *Le Réduit* ripercorre analiticamente la costruzione della base militare di Kamina, una piccola città ricca di giacimenti minerari situata a nord della provincia del Katanga. Come in *Spectres* (2011), il lungometraggio che ricostruisce il delicato processo di decolonizzazione del Congo attraverso l'assassinio del Primo Ministro Patrice Lumumba (17 gennaio 1961), anche in quest'occasione l'artista arriva subito dritto

al punto, non ci gira attorno e lo fa presentandoci una serie di documenti d'archivio del "Centre de Documentation historique des Forces armées" che documentano la progressiva edificazione della città congolese ribattezzata "Cité de la Peur" o ancora "Couillonville" dalla popolazione locale.



Le Réduit, un progetto di Sven Augustijnen – La Loge, 2016 – fotografo anonimo – Courtesy dell'artista, La Loge & Centre de Documentation historique des Forces armées.



Le Réduit, un progetto di Sven Augustijnen, vista della mostra, La Loge, 2016 – Copyright & Courtesy dell'artista e La Loge.

Una successione di vedute aeree scattate da un fotografo anonimo nel 1953 mostrano la planimetria della città dotata d'infrastrutture civili e militari che si estendeva su una superficie di centinaia di chilometri, mentre un insieme di fotografie in bianco e nero montate su passe-partout ritraggono delle famiglie africane vestite con “gli abiti del potere occidentale”, delle abitazioni con i tipici frontoni triangolari in stile fiammingo e una serie di “cerimonie di Stato”, simbolo della “dignità imperiale” come “la posa della prima pietra” in terra straniera da parte di un generale. Queste immagini, “la cui evidenza *brucia*”, sono chiaramente molto lontane dagli “esotismi” del XVIII secolo e dai pensieri ibridanti e tipicamente postmoderni degli anni '80, ma anche da quella particolare *imagerie* postcoloniale che ha caratterizzato gli anni '90 e che ancora oggi influenza la poetica e il linguaggio di molti artisti.

Cosa *si agita* allora in queste “memorie”, nel loro tempo storico e simbolico, di così profondamente diverso dalle *silhouettes* di Kara Walker, dai personaggi “di spalle” di John Akomfrah e dalle *danses macabres* di William Kentridge? Oltre al fatto che l'artista non è di origine africana e che il suo intervento si limita volutamente alla raccolta, alla scelta e all'esposizione di materiali d'archivio, cosa ci trasmette questo *corpus* d'immagini e documenti di così differente dalle narrazioni e dalle rappresentazioni di questi grandi “interpreti” del continente africano? La differenza sta nel fatto che le fotografie selezionate ed esposte da Augustijnen invitano a una radicale e immediata presa di coscienza della loro esistenza, coincidono e sono pari ai fatti del mondo che raccontano, non *oltre né altrove*.

Nel *Réduit*, semplicemente, *non c'è niente di bello*, di epico e di poetico, nulla che possa emozionare o stimolare l'immaginazione verso un paese lontano e ancora parzialmente sconosciuto, seppur in modo intelligente e profondamente critico. In poche parole: dai materiali d'archivio ordinati in teche e vetrine dall'artista non risuona alcun “Triumphs and Laments”. Nell'asetticità degli album fotografici di militari e

comandanti dell'esercito e nelle anonime mappe della città dove sono indicati ristoranti, prigioni e punti di ritrovo non trovano più spazio "I Maghi della Terra" di Jean-Hubert Martin (Centre Pompidou/Grand Halle de la Villette, Parigi 1989) né le riflessioni transdisciplinari e psicanalitiche di Bhabha, Spivak e Said.

Animato "dall'impazienza assoluta di un desiderio di memoria", come scriveva Derrida nel suo *Mal d'Archive, une impression freudienne* (Édition Galilée, Paris 1995) in riferimento al concetto psicanalitico di archivio in Freud, Augustijnen si documenta, studia, riunisce scrupolosamente informazioni e testimonianze e ce le mostra così come sono, nude e crude come la brutalità e la franchezza della realtà che vi è dentro. Augustijnen non intellettualizza l'Africa, la sua storia e la sua gente, non la rielabora artisticamente attraverso affascinanti e conturbanti rappresentazioni, ma ce la fa vedere attraverso la logica e il rigore di un archivista alle prese con un insieme sterminato di documenti.

Interprete sintomatico di una generazione di artisti, da Gerhard Richter a Renée Green, da Sam Durant a Thomas Hirschhorn, da Tacita Dean a Hans-Peter Feldmann, che nonostante le singole e profonde differenze hanno collezionato, conservato e archiviato in modo compulsivo oggetti, memorie e feticci personali, Augustijnen sceglie l'archivio come modello formale ed espressivo attraverso cui riflettere su un determinato momento storico del proprio paese in rapporto all'Africa. Pur non essendo il prodotto di fantasie e ossessioni personali, "l'archivio" che ci presenta Augustijnen, infatti, condivide con questi altri lo stesso ancestrale sentimento di paura: il rischio di una perdita di memoria, volontaria o involontaria che sia.

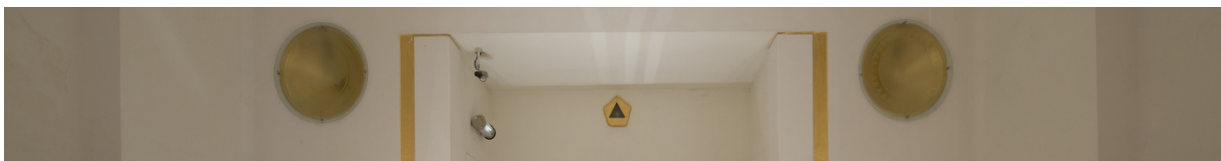
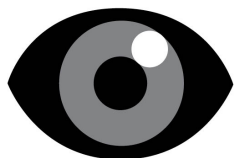
A questo punto viene da chiedersi se non è proprio nella sincerità di questo "sentimento d'angoscia" e nella forza icastica dei documenti "presi in prestito" dall'artista che il Congo recupera in modo effettivo il diritto di raccontare il suo traumatico passato, non più dal punto di vista europeo o artistico ma dal suo proprio. Ancora una volta è questo genere di interrogativi che l'arte solleva, fornendo gli strumenti con cui pungolare e interrogare la storia di ieri e di oggi, i suoi paradossi e continui rivolgimenti. Del resto, come suggeriva puntualmente Hal Foster in *An Archival Impulse* (MIT Press, Cambridge 2004), la sua inconscia e inguaribile "febbre d'archivio" è sempre esistita.

La mostra:

Sven Augustijnen | *Le Réduit*

8 settembre – 19 novembre 2016

La Loge | Rue de l'Ermitage n. 86 – 1050, Bruxelles

[EN/NL](#)[FEATURES](#) [REVIEWS](#) [OPINION](#) [MORE](#)

Metropolis M



Le Réduit, Sven Augustijnen maakt indruk bij La Loge in Brussel

09.11.2016 | [REVIEW](#) — Axel de Marteau



Een land dat leeft in angst. Over de vreemde geschiedenis van de bouw van een geheime Belgische basis in Congo.

België, eind jaren veertig. Twee wereldoorlogen en het begin van de koude oorlog zaaien angst. Deze angst, zo toont Sven Augustijnen ons in de tentoonstelling *Le Réduit*, is terug te vinden tot in Kamina (Congo-Kinshasa, voormalig Belgisch-Congo).

De tentoonstelling in La Loge in Brussel opent met een noodzakelijke tekst van de hand van Sven Augustijnen, waarin de context van zijn onderzoek geduid wordt. Eind jaren veertig werden plannen gemaakt een Belgische nationale vestiging (*réduit national*) en militaire basis te bouwen in Kamina in de voormalige Belgische kolonie: Belgisch-Congo. Deze nationale vestiging zou een toevluchtsoord worden voor de Belgische koninklijke familie en regering bij een mogelijke aanval van de Sovjets. Maar, de politieke

ontwikkelingen halen de bouw van de regeringsstad in. Wat overblijft is een militaire basis.

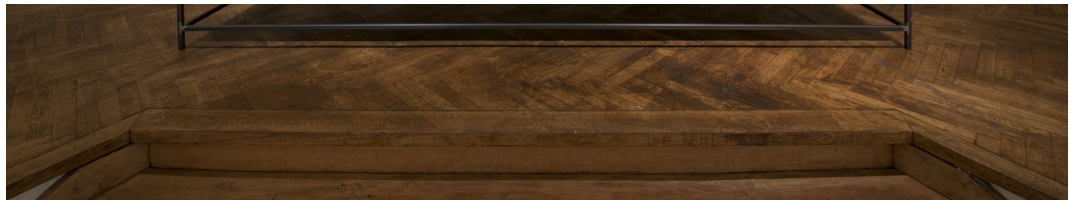


EN/NL



FEATURES [REVIEWS](#) OPINION MORE

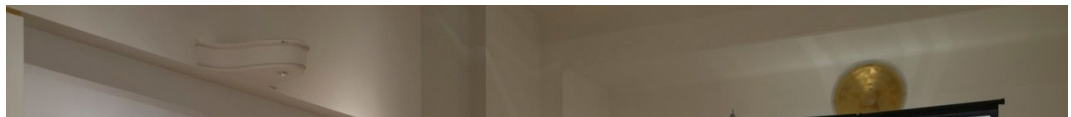
Metropolis M



In zijn tekst beschrijft de kunstenaar deze feiten op een haast cynische manier. Deze lichtelijk spottende ondertoon wordt nog sterker wanneer hij naast de tekst, die in het frans op de muur in de inkomhal aangebracht is, een compositie van twee

archiefbeelden plaatst waarop te zien is hoe generaal Kestens en majoor Janssens de eerste bouwsteen van een gebouw leggen. Het begin van een absurd verhaal.

In de eerste zaal van de tentoonstelling worden we meteen met onze neus op de feiten gedrukt. In het midden van de ruimte zien we dia's van een onbekende fotograaf, geprojecteerd op een staand scherm. Het zijn indrukwekkende luchtfoto's van de militaire basis in Kamina. We zien hoe deze zich uitstrekt, door het landschap kronkelt en het verdeelt.



EN/NL



FEATURES [REVIEWS](#) OPINION [MORE](#)

Metropolis M



Aan de muren zien we fotografische composities: vierkante beelden, per twee, drie of vier ingekaderd. De composities en luchtbeelden doen denken aan de fotografie van de *New Topographics*: beelden over een landschap beïnvloedt door de mens, ontdaan van artistieke franjes en met als doel het uiten van de topografische eigenschappen van het landschap. Getoond wordt de absurdistische bouw van een absurde militaire basis door een absurd land. Augustijnen plaatst de archiefbeelden samen en slaagt erin een compositie te tonen die het gehele project enerzijds bevraagt en bespot, maar anderzijds een grote gevoeligheid voor de schoonheid van het landschap en de invloed van de mens hierin toont.

Verstopt achter het projectiescherm zien we een kaart van de militaire basis, deze vindt aansluitingen bij de plannen, kaarten en fotoalbums in de kelderverdieping. Het zijn absurde bewijsstukken van de bouw van de militaire basis, stukken uit archieven van de krijgsmacht, gepresenteerd in een kleine ruimte gevuld met vitrines.

Deze bewijsstukken tonen een Europese visie op het Afrikaans continent, de visie van een land op zijn kolonie. Zo zien we het ontwerp van de mini-golfbaan, met een illustratie van een rijke blanke man, zittend en golfend, die bedient wordt door zwarte



EXHIBITIONS

Sven Augustijnen “Le Réduit” at La Loge, Brussels



Sven Augustijnen “Le Réduit” at La Loge, Brussels, 2016

As he plunged into the history of Belgium’s military intervention in the Congo following the country’s declaration of independence in 1960, Sven Augustijnen found his attention and interest drawn to the city of Kamina.

While working on *Spectres*, a feature-length documentary from 2011 that examines Belgium’s colonial past through the assassination of Patrice Lumumba, Augustijnen came across some people who put him on the trail of a national redoubt Belgium had planned to build in the province of Katanga in the 1950s.

His curiosity was stimulated by the absence of clear information and data on the topic, and by his longstanding interest in anything that has to do, whether directly or remotely, with the communist spectre that haunted Europe in the post-War years. Some preliminary research resulted in the discovery of an archive fonds, at Belgium’s Centre de Documentation historique des Forces armées (ACOS IS/CA), which contained information linked to the national redoubt project.

Augustijnen then set out on the massive task of documenting and analysing thousands of photos, negatives, carbon copies and various plans. These documents had never left the archive, or been studied by anyone. Thanks to the complicity of one of the archivists, Augustijnen was able to exhume the plans for a project of stunning proportions undertaken by the Belgian government: to develop a military base and a governmental city, to serve as refuge, in the city of Kamina.

“Le Réduit” retraces the history of the Kamina Base, which at first appeared as an architectural and urban materialization of the fear of a Soviet invasion, but which would go on to play a strategic role during political upheavals that destabilized Congo in the months and years that followed the declaration of independence.

The exhibition is composed of various elements: a set of photographic compositions and aerial shots of the inauguration and subsequent development of the site; a map that reveals the expanse of the project, which was to spread across a vast area of land; a text Sven Augustijnen wrote after a short trip to Kamina in June 2016, whose vividness and the succession of information incites a sort of derision; a yearbook that relates, with belief and pride, the adventures of the pioneers of the Kamina project; a map from the Ministry of Foreign Affairs, the sole graphic proof of the desire to build a redoubt that would include housing, administrative and general services, as well as ... a Royal Residence (!) in Kamina; a series of photos offering a quick and theatrical vision of the departure of Belgian troops; and, lastly, a selection of eleven architectural plans (selected from over 1200) that attest to the level of precision and attention to detail that went into the conception and execution of this project, which included a wide panoply of both military and civil constructions and infrastructures.

The artist's choices reveal several temporalities, discourses, and narratives. And together, these outline a journey that, although based on historical facts, tips over into fiction. Employing a strategy characteristic of his practice, Sven Augustijnen allowed himself to be guided by his interpretation, by the ghosts of history, and, even, by the emotive and personal input of some of the interlocutors he met along the way. In his turn, the artist guides us through what results: a complex reality that remains no less open and able to generate truths.

.
at La Loge, Brussels
until 19 November 2016

BRUSSELS

PÉNÉLOPE

The only opera by French composer Gabriel Fauré, and considered to be his final masterpiece, *Pénélope* was inspired by Homer's *Odyssey*. Italian soprano Anna Caterina Antonacci stars. 25–28 February, €18–€74, La Monnaie, 1000, lamonnaie.be / Unique opéra et dernier chef-d'œuvre de Gabriel Fauré, *Pénélope* s'inspire de l'*Odyssee* d'Homère. La soprano italienne Anna Caterina Antonacci prête sa voix extraordinairement polyvalente au rôle-titre.



BRUSSELS

POL BURY: TIME IN MOTION



During a long career of pushing boundaries and defying convention, Belgian artist Pol Bury established himself as a leading figure in kinetic art. This compelling retrospective gathers his paintings, sculptures, jewellery and impressive fountains. 23 February–4 June, free under-6s–€14, Bozar, 1000, bozar.be / Au cours d'une longue carrière passée à repousser les limites et défier les conventions, le Belge Pol Bury s'est imposé au premier plan de l'art cinétique. Cette rétrospective fascinante rassemble ses peintures, sculptures, bijoux et autres fontaines impressionnantes.



BRUSSELS

NOUVELLE VAGUE

Parisian duo Marc Collin and Olivier Libaux cover new wave and punk hits in a bossa nova style; imagine Joy Division at a 50s cocktail party. Their concerts are a blast – what's more fun than singing 'Teenage Kicks' at a third of its original speed? 23 February, €23–€26, Le Botanique, 1210, botanique.be / Les Parisiens Marc Collin et Olivier Libaux reprennent des tubes punk et new wave façon bossa nova (Joy Division à un cocktail des fifties). Leurs concerts sont géniaux. Quel pied de chanter *Teenage Kicks* trois fois plus lentement que l'original !



BRUSSELS

NATHALIE DU PASQUIER: FROM SOME PAINTINGS

A founding member of 80s design collective the Memphis Group, Du Pasquier has a cult following. This quirky exhibition includes a 3D installation, and a photographic re-imagining of her playful paintings. 16 February–22 April, free, La Loge, 1050, la-loge.be / Membre fondatrice du Groupe de Memphis, l'artiste et designer bordelaise a ses fans. Cette exposition originale inclut une installation 3D construite *in situ* et une récréation photographique de ses peintures joueuses.

LILLE

CASS MCCOMBS

One of America's most gifted songwriters brings his acerbic, soulful rock to Le Grand Mix. Notoriously publicity-shy, the enigmatic McCombs will be playing songs from his most recent album, *Mangy Love*. 23 February, €5–€13, Le Grand Mix, 59200 Tourcoing, legrandmix.com / Un des auteurs-compositeurs les plus doués d'Amérique joue son rock profond et acerbe au Grand Mix. Rétif à la publicité l'énigmatique McCombs jouera des titres de son excellent album *Mangy Love*.



Une rigueur ordonnée signée Nathalie Du Pasquier

CLAUDE LORENT Publié le mardi 11 avril 2017 à 16h31 - Mis à jour le mardi 11 avril 2017 à 16h33



ARTS ET EXPOS (/CULTURE/ARTS) Ses compositions sculpturales et picturales sont réalisées à l'aide de photographies et de papiers couleur.

Milanaise d'adoption, membre fondatrice du Group Memphis créé par Ettore Sottsass en 1981, Nathalie Du Pasquier (Bordeaux, 1957) a travaillé comme créatrice designer avant de se tourner vers la peinture à la fin des années quatre-vingt. La ligne simple, droite, l'accent géométrique parfois contrarié par des asymétries, les découpes rectilignes et l'importance des surfaces colorées, constituent les caractéristiques principales de la tendance italienne Memphis. Toutes ces bases se retrouvent dans les travaux actuellement présentés à La Loge, à Bruxelles, l'artiste ayant conservé, de ses premières créations, les fondamentaux qui sont particulièrement à l'œuvre dans la construction sculpturale, très design, réalisée spécialement pour l'exposition. Les autres propositions à caractère pictural sont en fait des documents agencés, des photos de peintures antérieures, des papiers de couleurs et des images d'ordinateur.

La photo pour la peinture

On ne verra donc pas de peintures réelles réalisées par l'artiste entre 2000 et 2010, mais des reproductions uniformisées en noir et blanc et format A4 de peintures de natures mortes qui font immédiatement penser à celles de Morandi. Difficile de s'imaginer ce qu'elles sont en réalité vu que seules quelques valeurs apparaissent dans les nuances des gris. L'alignement de ces nombreux documents témoigne en fait de l'aspect unitaire de la démarche au cours de ces dix années sans pour autant nous permettre du goûter aux qualités picturales et autres aspects esthétiques. La copie et la conceptualisation ne valent pas l'original. Dommage !

Collages structurés

Dans la salle principale, sont disposés, adossés au mur et posés au sol, six panneaux blancs servant de support à des collages de photos noir et blanc d'objets et de détails des reproductions des peintures. Le tout est composé selon une ordonnance géométrique plutôt rigoureuse dans laquelle s'établissent des contrastes entre les plages colorées uniformes, les images noir et blanc, et les effets de trompe-l'œil de formes colorées. Ce mode de composition avec insertion de photographies et ponctuations chromatiques correspond à des pratiques et des architectures dont usent couramment les Baldessari et autres Ian Wallace, voire Peter Klasen, ce qui place les réalisations dans une lignée conceptuelle et picturale issue des années soixante. Ainsi, du style design aux natures mortes jusqu'aux grands collages, le travail s'inscrit dans une filiation de modernité assumée.

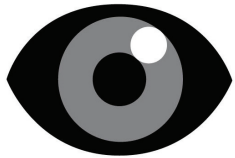
This vision together with the aim of Angelidakis' research has led him to engage in constant experimentation and go beyond the limits which define genres and which mark the expressive forms taking shape.



These Internet operations, which have seen Angelidakis take part in NEEN, a movement founded by the versatile Miltos Manetas in 2000 – 3D printing, videos, architectural archives for online communities like Active World and 3D models of online prototypes as ghost reproductions of the real world – represent research that oscillates between liquid and physical space; moving between reality, clearly examined in all its political and social manifestations, and fiction – a past and present projected in the imagination of multiple futures.

«Andreas Angelidakis. I used to build my feelings, now I watch them leave», La Loge, Brussels, 8.02–24.03, 2018

images (all): «I used to build my feelings, now I watch them leave, a selection of works by Andreas Angelidakis», La Loge, Brussels, 8.02–24.03, 2018, courtesy of the artist and La Loge 2.



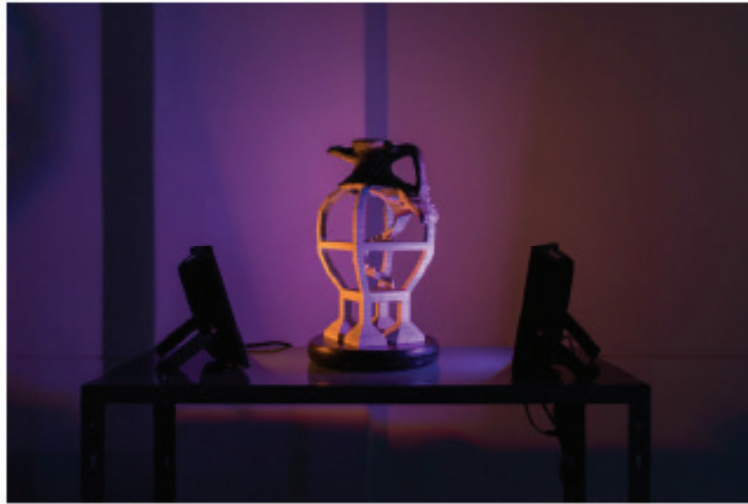
Andreas Angelidakis. I used to build my feelings, now I watch them leave



Andreas Angelidakis's work – always attentive to architecture, space (liquid and real) and the passing of time – continues in a special exhibition at Loge in Brussels, a no-profit space dedicated to art, architecture and contemporary theory, founded by architect Philippe Rotthier.



Antiquity and ruin, two themes present in the artist's Greek DNA, form an inherent part of animated videos, 3D prints of decorations taken from existing buildings and digital objects that function as allegories of history. These silent structures are liberated from the current crisis and transported into a timeless dimension.



Consequently, the work by **Andreas Angelidakis**, who has expanded his architectural formation to become an all-round artist (including writing and editing as alternative forms of research), represents the portrayal of a fluid landscape moving in multiple dimensions, which comes together in man and his surrounding space and how they are arranged in the social state. As always in Angelidakis' work, present and past are merged in the liquid fluidity of information – a lens through the past and its 'ruins' are comprehended and the future is imagined.



This vision together with the aim of Angelidakis' research has led him to engage in constant experimentation and go beyond the limits which define genres and which mark the expressive forms taking shape.

This vision together with the aim of Angelidakis' research has led him to engage in constant experimentation and go beyond the limits which define genres and which mark the expressive forms taking shape.



These Internet operations, which have seen Angelidakis take part in NEEN, a movement founded by the versatile Miltos Manetas in 2000 – 3D printing, videos, architectural archives for online communities like Active World and 3D models of online prototypes as ghost reproductions of the real world – represent research that oscillates between liquid and physical space; moving between reality, clearly examined in all its political and social manifestations, and fiction – a past and present projected in the imagination of multiple futures.

«Andreas Angelidakis. I used to build my feelings, now I watch them leave», La Loge, Brussels, 8.02–24.03, 2018

images (all): «I used to build my feelings, now I watch them leave, a selection of works by Andreas Angelidakis», La Loge, Brussels, 8.02–24.03, 2018, courtesy of the artist and La Loge 2.